

CARTER BROWN

ballet bleu

COMÉ
TEXE





CARTER BROWN

ballet bleu

come
non



CARRÉ NOIR

Sous la direction de Marcel Duhamel

NOUVEAUTÉS DU MOIS

1493 – CRADOQUE'S BAND

(A. D. G.)

1494 – LES EMBROUILLES DE GULLIVER

(ANTHONY FERGUSON)

1495 – BASE-BALL & O.N.U.

(FRANK MCAULIFFE)

1496 – LE CASSE-PATTES

(DICK FRANCIS)

1497 – LE LOUP DANS LA SMALA

(E. RICHARD JOHNSON)

1498 – P.U.T.E.S.

(CARTER BROWN)

1499 – MISSION LOCOMOTIVE

(EDWARD S. AARONS)

1500 – DU SANG SUR LA PLANCHE

(ROSS THOMAS)

CARTER BROWN

Ballet bleu

TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR R. VAVASSEUR



GALLIMARD

Titre original :

THE BOMSHELL

**© Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays, y compris l'U.R.S.S.
par Horwitz Publications Inc. Pty. Ltd., Sydney, Australia.**

© Editions Gallimard, 1960, pour la traduction française.

CHAPITRE PREMIER

Même la plus modeste des piaules, à peu de chose près, est préférable à la Brigade Criminelle. Après avoir poliment frappé à la porte du capitaine Parker, je fais donc mon entrée. De son bureau, Parker me lance un coup d'œil fielleux et s'écrie :

— Tiens, mais c'est le retour de l'enfant prodigue ! Va falloir tuer le veau gras !

Et moi de répliquer :

— Si c'est à un certain lieutenant Hammond que vous faites allusion, ne vous gênez pas ; vous pouvez l'abattre quand vous voudrez, celui-là ! Pas besoin d'en faire une fête !

Mais il tient à son idée :

— Je te crois, que c'est un grand jour ! Le retour du poulet pas comme les autres, du fantaisiste lieutenant Wheeler ! L'as des as tout spécialement détaché au bureau du shérif... jusqu'au jour où le shérif le réexpédie à la Criminelle ! Sois le bienvenu à la maison, Wheeler !

— Oui, faut bien le dire, c'est moche de se retrouver ici... Enfin ! Qu'est-ce qu'il y a de neuf, à part ce petit vélodrome à mouches sur le haut de votre crâne ?

Parker ramasse un dossier sur son bureau et me le lance. Je le rattrape de justesse.

— Quand j'ai su que tu rentrais, j'ai mis ça de côté pour toi. C'est un assassinat. On le croirait fait sur mesure, exprès pour toi. Tout à fait ce qui convient à ton genre de talent un peu spécial...

Je jette un coup d'œil soupçonneux sur la chemise cartonnée, en me gardant bien de l'ouvrir.

— Bon. Alors, qu'est-ce qui cloche dans cette affaire-là ?

— Oh ! Il ne manque qu'un petit élément : on n'a pas retrouvé le cadavre !

— Alors, ça, c'est le rayon du bureau des Recherches dans l'intérêt des familles. Vous avez une équipe bien entraînée pour ce boulot-là.

— Oui, mais mon flair me dit que c'est un assassinat, grommelle Parker. Et t'es bien obligé d'avoir confiance en mon flair, Wheeler,

puisque t'es lieutenant et moi capitaine... Sinon, tu vas te retrouver sergent, ça ne fera pas un pli !

— Vous êtes vraiment d'une éloquence très persuasive, capitaine. (Et j'ajoute d'un ton soumis :) C'est donc un assassinat.

Il s'exclame alors, tout content :

— Et vieux d'une semaine, avec ça ! Alors, tu ferais bien de sauter !

— Une semaine ! On a dû ouvrir déjà une enquête !

— Evidemment.

— Qui l'a faite ?

— Ton vieux copain, le lieutenant Hammond, susurre Parker. Et comme je sais que vous vous adorez, j'ai pensé que ce serait pour toi un stimulant supplémentaire de savoir qu'Hammond s'est déjà attaqué à l'affaire et qu'il a fait chou blanc...

— Maintenant que je suis de retour à la Brigade, je vous dirai en toute franchise que j'aimerais autant rester assis tranquillement à ne rien faire, comme vous !

— La porte est juste derrière toi, Wheeler, réplique-t-il d'un ton glacial. N'oublie pas de la fermer en sortant ! Je ne voudrais pas gâcher ta première journée parmi nous en te collant une mauvaise note pour indiscipline !

Je referme donc la porte sans bruit et j'emporte le dossier au « Mur des lamentations », autrement dit la salle des inspecteurs. J'y trouve déjà deux gars que je connais bien : un certain lieutenant Hammond et le sergent Bannister. Une sorte de respect mutuel a toujours existé entre nous trois. Par exemple, si l'un de nous cassait subitement sa pipe, les autres se garderaient bien de rigoler en apprenant la nouvelle. Ils attendraient l'enterrement.

Hammond est fouinard et indiscret de son naturel. J'ai longtemps cru qu'il avait dû passer la tête dans une porte au moment précis où quelqu'un la claquait, car il a un museau pointu comme celui d'une belette. Il m'accueille avec un sourire aussi sincère que celui d'un patron de bordel à qui un client vient d'annoncer – après coup – qu'il n'a pas un rond en poche.

— Tu ne sais pas, déclare-t-il de sa voix nasillarde, je me suis laissé dire que le shérif Lavers se foutait pas mal de voir son adjoint traîner dans le bureau à fumer des cigarettes ; mais le jour où il a trouvé sa secrétaire en costume d'Eve au moment de la pause, alors là...

— Forcément ! assure Bannister en hochant gravement la tête, ça

la fout mal, pour le bureau du shérif, quand une secrétaire ne peut même pas se payer des fringues, comme tout le monde !

Je me décide alors à intervenir :

— Si vous voulez savoir la vérité, les gars, la voici : Parker a supplié le shérif de me laisser revenir. Il a dit que tout ce qui lui restait à la Brigade, c'était un trio d'abrutis, y compris lui-même, et qu'il avait salement besoin d'un bon flic – moi, en l'occurrence ! Il lui fallait un type capable de tirer une affaire au clair, au lieu de renvoyer le dossier aux Recherches dans l'intérêt des familles !

Hammond lève brusquement la tête et son nez pointu hume l'air comme un limier renifle un arbre de mai qui vient d'être planté.

— Les Recherches dans l'intérêt des familles ? C'est Parker qui t'a dit ça ?

— Parfaitement, fais-je sans rougir de mon mensonge. Maintenant que les abrutis se sont colletés sans succès avec cette affaire-là, voyons ce que ça donnera avec un poulet astucieux !

— Tu parles ! rétorque Hammond, un sourire venimeux aux lèvres. C'est bien ce que j'ai dit aussi. Je brûle d'impatience de voir comment tu vas t'en tirer, Wheeler... De voir quel feu d'artifice tu vas nous faire péter au nez !

— Pour sûr ! lance Bannister, le visage épanoui ; je me régale déjà à la pensée des miracles que notre petit poulet prodige va accomplir !

— Si vous voulez bien m'excuser, les gars, j'ai du boulot, leur dis-je. Le capitaine Parker vous demande, tous les deux... S'agirait d'un clébard qui s'amuse à déposer ses petites ordures sur le trottoir, juste devant l'hôtel de ville !

Ils évacuent la salle en y mettant toute la lenteur possible. Ils ont beau se creuser les méninges : la réplique idoine ne jaillit pas.

Je m'installe au bureau le plus proche et j'ouvre le dossier. Le cadavre virtuel est celui d'une jeune fille nommée Lily Teal. Elle habitait avec sa sœur, et, le samedi précédent, elle est sortie pour se rendre au drugstore du coin et n'a point reparu depuis.

Son signalement est intéressant : blonde, un mètre soixante-cinq, cinquante-cinq kilos ; vêtue d'un pantalon noir et d'un sweater rouge. Seul signe distinctif : une petite cicatrice à l'intérieur de la cuisse droite. La sœur s'appelle Lois Teal ; elle habite à Glenshire, c'est-à-dire tout à côté du quartier chic de Beauvallon, mais en fait à des millions de kilomètres quand même...

Le bureau des disparitions avait fait les recherches classiques : hôpitaux, morgue et le reste... La sœur assurait que Lily n'avait pas

d'ennemis, du moins à sa connaissance. Elle n'avait subi aucune émotion violente avant de descendre et sa conduite paraissait tout à fait normale. Au drugstore, le pharmacien se souvenait que Miss Teal était venue ce soir-là vers onze heures et demie. Elle avait acheté de l'aspirine et des tranquillisants et lui avait déclaré qu'elle avait la migraine. Un point, c'est tout. Il ne me reste qu'une chose à faire : imiter Hammond et aller parler à la sœur de Lily.

Après avoir appuyé sur la sonnette de l'appartement de Glenshire j'attends, bien convaincu qu'à cette heure-ci, au beau milieu de la journée, elle ne doit pas être chez elle. Mais la porte s'ouvre et ce qui apparaît alors me convainc de mon erreur. Et d'une façon ô combien passionnante !

Sa chevelure, d'un blond Titien, lui encadre le visage de courtes boucles serrées. Ses lèvres rouges et bien dessinées lui font une bouche à la fois ferme et douce et le sweater blanc de pure et honnête laine qui moule les contours de ses seins fermes prouve une fois de plus que, pour les chandails comme pour l'anatomie, aucun ersatz synthétique ne peut rivaliser avec l'authentique. La souple jupe de lainage gris qui lui étreint douillettement les hanches est également du plus bel effet.

— Qu'est-ce que vous voulez ? demande-t-elle d'un ton sec, tout à fait dénué de cordialité.

Je me présente :

— Je suis le lieutenant Wheeler, du bureau du shérif... Non... (Je me hâte de rectifier.) De la Brigade Criminelle... Je voudrais vous parler de votre sœur.

— J'ai déjà parlé de ma sœur aux policiers. Est-ce que vous l'avez retrouvée ?

— Non... pas exactement.

— Alors, pourquoi me faire perdre mon temps ?

J'essaie d'être persuasif.

— J'ai pensé que nous pourrions en parler un peu plus.

— Je n'ai rien à ajouter.

— La vie est déjà assez quotidienne et assez monotone comme ça pour tout le monde. Nous n'allons tout de même pas, vous et moi, la rendre encore pire, non ?

Elle hausse les épaules sans s'émouvoir.

— D'accord. Mais dépêchez-vous. Cette diable de migraine me

fiche complètement par terre.

Je la suis à l'intérieur, dans un living-room confortable qui me semble rudement plus accueillant qu'elle. Elle me désigne un fauteuil de chintz, s'assied en face de moi et allume une cigarette. Je commence aussitôt mon baratin :

— J'ai pris connaissance du dossier. Lily est sortie de l'appartement un samedi soir pour se rendre au drugstore du coin. Elle y a acheté de l'aspirine et des calmants parce qu'elle avait la migraine, puis elle est repartie dans la nuit et elle a disparu. C'est bien ça, n'est-ce pas ?

— Oui. C'est bien ce qui s'est passé.

— Malheureusement, ça ne colle pas.

Elle a un haut-le-corps.

— Qu'est-ce que vous dites ?

— Je dis : ça ne colle pas. Les gens ne font pas des trucs comme ça... pas sans raison, en tout cas. Les gens ne disparaissent pas dans les rues comme on dirait « passez muscade »... Ou alors, il faut se mettre à croire aux petits bonshommes de Mars avec leurs chapeaux verts, et aux soucoupes volantes aussi. Lily devait avoir un motif. Il se peut que vous ne le connaissiez pas et qu'elle vous ait menti. Mais il est fort possible également que vous-même ayez une bonne raison de mentir à la police. A laquelle de ces deux hypothèses vous ralliez-vous ?

Elle respire un bon coup, en faisant sauter je ne sais combien de mailles à son chandail.

— Vous m'avez tout l'air d'être en train de me faire un affront, lieutenant ?

— Possible. Et après ?

— Je ne sais rien de plus que ce que j'ai dit au lieutenant Hammond.

— Alors votre sœur devait vous avoir menti. Elle avait un secret bien à elle : un amoureux qu'elle vous cachait... un meurtre dont elle préférerait ne pas parler... enfin, quelque chose de ce genre.

— C'est absurde.

Je m'allume une cigarette.

— Est-ce qu'elle avait un amoureux ?

— Non.

— Elle vous ressemblait assez, non ?

Loïs Teal réfléchit là-dessus un bon moment.

— Oui, je crois.

— Alors elle devait être très souvent invitée, elle devait sortir souvent... elle avait sûrement un amoureux.

— Enfin... (Lois Teal sourit d'un petit air suffisant)... je suppose qu'elle était souvent invitée-bien sûr. Mais elle n'a jamais eu d'ami attiré, je veux dire. Elle ne prenait pas les hommes au sérieux.

— Mais c'est peut-être qu'un homme l'a prise au sérieux ?

— Je ne pense pas.

— Elle avait des ennemis ?

— Aucun, lance-t-elle d'un ton catégorique.

— Où travaillait-elle ?

— Comme moi, chez Waring.

— Waring ? Qu'est-ce que c'est ?

Elle a l'air vexé :

— Je croyais que tout le monde connaissait Waring !

A l'entendre dire ça, j'ai l'impression d'être ravalé au dernier échelon de la race humaine.

Je prends ma voix la plus rassurante.

— Allons, mon chou, n'ayez pas peur. Trêve de timidité, que diable ! Vous pouvez me parler en toute franchise. Qu'est-ce que c'est ? Un strip-tease ?

— Une joaillerie ! dit-elle sèchement. Ce n'est peut-être ni Cartier ni Van Cleff, mais c'est ce qui en approche le plus à Pin City. J'en déduis que vous n'avez jamais eu l'occasion d'y entrer ?

— Vous savez ce que c'est, lui dis-je de mon air le plus modeste. Moi, c'est les souris qui m'offrent des diamants.

— Vous devez être bougrement dur à la détente, lieutenant ! s'écrie-t-elle.

— Et où se trouve ce magasin fabuleux ?

— A Beauvallon ! lance-t-elle avec un haussement d'épaules méprisant. Où voudriez-vous que ce soit ?

— Peut-être que le patron en pinçait pour Lily ? dis-je avec une pointe d'espoir. Vous savez, votre M. Waring ?...

— Il est mort depuis vingt ans ! réplique-t-elle laconiquement.

— Alors peut-être un autre gars... Un employé ?

Elle secoue la tête.

— Non !

— Comment pouvez-vous en être sûre ?

— Je vous l'ai dit, j'y travaille aussi.

Pour la première fois de ma vie, je commence à ressentir un petit brin de sympathie pour Hammond, en songeant qu'il est déjà passé, lui aussi, par ce même genre d'épreuve. Mais comme je n'ai rien de mieux à faire, j'insiste et m'incrute.

— Alors vous ne voyez pas pourquoi Lily a disparu ? Elle n'avait pas de peines de cœur, elle n'avait pas d'ennemis, pas de soucis, rien ?

— Combien de fois faudra-t-il que je vous le répète ? Vous voulez que je jure, la main sur le cœur ?

A cette perspective, je lorgne l'emplacement en me disant que s'il s'agit de lui mettre la main sur le cœur, j'entrerais bien dans le jeu, moi aussi. Mais le coup d'œil glacial qu'elle m'envoie m'annonce que je perds mon temps ; alors je me contente d'un « Pas la peine ! Et merci beaucoup ». Puis je me lève.

— Enchantée, lieutenant...

— Tout l'enchantement a été pour moi, dis-je de ma voix la plus enjôleuse.

Elle m'accompagne à la porte.

— Vous n'avez pas peur qu'il lui soit arrivé quelque chose d'affreux ?

— Ça dépend de ce que vous appelez « affreux ».

Il lui est déjà arrivé quelque chose : elle a disparu. Peut-être qu'elle s'est mariée, ou peut-être qu'elle s'est endormie dans un cinéma permanent et qu'elle ne s'est pas encore réveillée. Ça s'est vu : il y a des films qui font cet effet-là sur les gens. Comment ça se fait-il que vous ne vendiez pas de bijoux, aujourd'hui ?

— J'ai la migraine, lance-t-elle. Vous ne vous rappelez pas ?

— Bien sûr. Vous me l'avez déjà dit.

Mon regard s'attarde une ultime fois sur le chandail.

— C'est merveilleux, la façon dont vous la mettez en valeur, cette laine. Si un mouton vous voyait, il en deviendrait tout vert d'envie !

— Vous n'êtes pas en train de perdre la tête, par hasard ?

Je lui réponds en toute sincérité :

— Dans un moment comme celui-ci, j'aimerais bien. Ça me soulagerait tellement !

CHAPITRE II

Je range mon Austin-Healey devant la boutique de Waring vers trois heures et demie de l'après-midi et vais jeter un coup d'œil sur les vitrines. Douillettement nichées dans leurs minuscules cercueils de velours, les babioles – au bas mot cinq mille dollars la plus petite – me clignent de l'œil effrontément. Les diamants ont leur utilité, eux aussi. Ça peut servir à acheter du fric, par exemple !

A l'intérieur règne l'atmosphère discrète et silencieuse d'une morgue de grand luxe. Les longues rangées de vitrines ajoutent encore à l'illusion. Je lorgne les vivants. Pour la plupart, ce sont de jeunes femmes vêtues de robes noires très collantes. Un type en costume sombre, la boutonnière garnie d'un œillet rouge, vient à ma rencontre à pas feutrés, comme une petite souris.

Ses cheveux noirs et brillantinés qu'il porte trop longs ondulent savamment. Sa lèvre s'orne d'une fine moustache effilée et ses yeux brillants comme de l'agate contrastent curieusement avec la courbe tremblotante de sa petite bouche. Un seul mot un peu dur suffirait peut-être pour le casser tout net en deux.

— Puis-je vous être utile, monsieur ? me demande-t-il d'une voix suave. Vous désirez faire un cadeau à... une dame ?

— Exactement. Je voudrais lui faire une grosse surprise... Lui retrouver sa sœur, par exemple !

Son visage demeure poliment impassible.

— Monsieur ?

— Je suis le lieutenant Wheeler, et j'enquête sur la disparition de Lily Teal. Elle travaillait ici, n'est-ce pas ?

— Oh ! je vois ! (Il se rassérène aussitôt). Bien entendu, vous voudriez parler à Miss Waring ? Je vais vous annoncer.

Il disparaît derrière un comptoir et, pour tuer le temps en attendant, je calcule combien d'années il me faudrait pour payer les traites du bracelet de diamants qui me nargue dans la vitrine voisine. Et puis mon trotte-menu réapparaît pour m'annoncer, de sa voix agréablement cultivée :

— Miss Waring va vous recevoir immédiatement, lieutenant. Si

vous voulez bien vous donner la peine de me suivre...

Il me précède à pas menus et nous atterrissons dans un bureau somptueusement décoré. Moi, tout au moins ; car mon feu follet s'évanouit dans la pénombre sans franchir la porte. D'ailleurs, je n'ai pas le temps de m'apercevoir de sa disparition car, au même instant, de son bureau, Miss Waring lève la tête. Instantanément, je comprends que je suis voué désormais à suivre l'affaire Teal contre vents et marées.

Miss Waring est une jolie brune très chic, du genre félin. Vêtue d'un de ces collants de scène qu'on nomme « léotard », elle aurait l'air d'une ballerine ; mais dans une peau de léopard, elle pourrait passer pour l'ultime, pour l'indomptée « fille de la jungle ». Il me faut toute ma volonté pour me retenir... Je me frapperais volontiers la poitrine à grands coups, comme Tarzan – mais, de toute façon, je ne serais pas à la hauteur.

— Lieutenant, roucoule-t-elle d'une voix de gorge où perce une pointe de moquerie, je suis Greta Waring. Vous voulez me parler de Lily Teal ?

Je bafouille un peu :

— Oui, précédemment... précisément... telle était du moins mon intention...

Elle a de hautes pommettes et des sourcils délicatement arqués ; son cou est fin et sa peau du plus précieux ivoire ; mais malgré tout, elle n'a pas l'air frêle... ça ne serait pas possible, avec toutes ses rondeurs...

— Vous ne voulez pas vous asseoir ?

Je marmonne un vague merci et me glisse précautionneusement dans un de ces sièges qui ont l'air d'une plaisanterie, viennent tout droit de Suède, sont rembourrés de courants d'air, et, lorsqu'on veut les acheter, vous soulagent de deux cents dollars comme d'un rien !

A l'inverse du mobilier, Miss Waring est d'une aimable consistance. Ses rondeurs, qui pètent de santé, ont bien du mal à ne pas faire éclater un fourreau de shantung noir sortant sans nul doute de chez Dior. Son décolleté audacieux révèle la naissance d'un vallon obscur qui se creuse entre ses seins généreux et découvre un pendentif de diamant qui s'est niché par là et ne cesse de m'allumer de ses mille feux.

— Qu'est-ce qui vous tracasse, lieutenant ? (Ses yeux pleins de petites paillettes vertes sont aussi moqueurs que sa voix.)

Tout candidement, je lui avoue.

— C'est vous ! Mais je pense que je pourrai m'y faire, après deux ou trois ans de contemplation assidue... Je le crois, tout au moins.

— Merci du compliment, répond-elle sans s'émouvoir. Mais il ne s'agissait pas d'autre chose ?

L'affaire me revient alors à l'esprit.

— Si ; de Lily Teal. Elle travaillait chez vous ?

— Oui, en effet.

— Elle a disparu.

— Oui, je le sais... Et cela m'inquiète. Non seulement pour elle, mais aussi pour sa sœur Lois. Elle aussi travaille chez moi.

— Pouvez-vous me donner quelques détails au sujet de Lily ?

Miss Waring respire alors un bon coup, ce qui a pour effet d'imprimer un léger roulis au diamant dans son prestigieux berceau.

— Quand on en vient au fait, lieutenant, on constate qu'on sait bien peu de choses sur ses propres employés. Lily est une jolie fille, mais est-ce qu'elles ne le sont pas toutes ? Elle travaille bien, c'est une bonne vendeuse – mais est-ce que j'emploierais quelqu'un qui ne le soit pas ?

— Voyez-vous une raison à sa disparition ?

— Malheureusement, je n'en vois aucune.

Ce n'est pas dit dans le manuel, mais il y a deux façons de procéder à un interrogatoire ; on peut être poli ou bien insolent. Jusqu'à présent, la politesse ne m'a jamais mené à grand résultat.

— Dites-donc, fais-je, l'espèce de trotte-menu qui m'a introduit, il s'appelle comment ?

— Vous voulez dire Douglas ? Douglas Lane. C'est un garçon si charmant...

— Et toutes vos demoiselles, je veux dire les vraies, celles qui portent des jupes, elles sont charmantes aussi !

Elle me jette alors un glacial ; « Merci ! » Je reprends :

— Pour vendre votre pacotille au prix où vous la cédez, je suppose qu'il est de bonne guerre d'avoir une équipe de charme et de choc. Les jeunes filles, pour séduire les clients du sexe fort... et Douglas pour envoûter les dames ou les douairières, en tout cas.

— C'est sans doute à cause de votre formation de détective que vous avez si vite détecté mes petits secrets commerciaux ! lance-t-elle avec une pointe d'ironie.

— Un de vos clients s'est peut-être intéressé plus vivement à Lily

qu'à la marchandise...

— Je ne crois pas, se hâte-t-elle de répliquer.

— Et pourquoi pas ?

Elle a un haussement d'épaules impatient – le shantung noir ondule et le pendentif oscille doucement.

— Jamais ça ne pourrait arriver ici.

— Vous n'avez pourtant pas l'air d'être tombée de la dernière pluie. Pourquoi, bon sang ! croyez-vous que ça ne pourrait pas arriver chez vous ?

— Je m'en serais tout de même aperçue, voyons !

— Comment ? Pas du fond de votre bureau ! Mais quelqu'un qui se tient dans le magasin toute la journée aurait pu découvrir quelque chose... Douglas, par exemple...

— C'est bon, fait-elle, un peu agacée. Je vais le lui demander.

— Inutile. Je m'en charge.

D'une voix glaciale, elle me lance alors :

— Il se trouve que je suis propriétaire du magasin... Douglas est mon employé. C'est moi qui vais le lui demander.

— Oui, mais c'est moi le flic, dis-je gaillardement. Alors c'est à moi de poser les questions le premier... sinon, je relève toutes les infractions aux arrêtés municipaux qui se commettent dans votre magasin.

— Quelles infractions ? glapit-elle.

— Je ne peux pas vous le dire avant d'avoir fait ma petite enquête ! Mais si vous n'avez enfreint aucun des arrêtés en vigueur, je me charge d'en inventer que vous êtes certainement en train de violer en ce moment même. Ça n'en a peut-être pas l'air, mais je suis un type comme ça... mauvais jusqu'à l'os...

— J'en suis déjà convaincue.

— Alors ne bougez pas pendant que je vais interroger votre Douglas. Je reviens tout de suite !

A la boutique je retrouve Douglas en train de papillonner autour d'une douairière obèse, pour essayer de lui faire croire qu'à cent quatre-vingt-dix-neuf dollars quatre-vingt-quinze, une paire de clips en diamants, c'est vraiment donné. J'attends qu'il ait enlevé l'affaire et que la douairière soit partie, clopin-clopat. Je donne alors à Douglas une petite tape sur l'épaule.

Un sursaut, une pirouette :

— Oh ! c'est vous, lieutenant !... Je ne savais pas que vous étiez derrière moi ! (Il bat des paupières, d'un air plein de reproches.)

— Vous connaissez Lily Teal ?

— Naturellement. Une adorable enfant... si simple... si spontanée... si...

— Si totalement disparue, n'est-ce pas ? Est-ce qu'un de vos clients s'intéressait à elle ?

Il roule alors des yeux en boule de loto.

— Mais...

— Oui, je sais, je sais... Waring n'a pas l'habitude de traiter de cette façon-là un client de qualité... Vous êtes discret par définition. Mais n'essayez pas, ce coup-ci, Douglas ! Sinon, vous vous retrouverez en taule... pour complicité !

Il saisit sa pochette et s'éponge fébrilement le front... Je hume l'odeur et ça me paraît plutôt être « Mon Péché » que de l'honnête lavande.

— Lieutenant, déclare-t-il d'une voix chevrotante, vous me bouleversez !

— Je peux vous emmener au commissariat central et vous bouleverser pour de bon, vous savez !

— Inutile de me menacer de violences corporelles, lieutenant, riposte-t-il d'un ton geignard. Je suis déjà convaincu de votre rude et vigoureuse masculinité. Qui voulez-vous encore convaincre ?... vous-même ? (Voyant alors la tête que je dois faire, il ajoute précipitamment :) Bien entendu, je suis tout prêt à vous prêter mon concours, lieutenant... Je ne sais pas comment vous avez découvert que...

— Ça suffit, Douglas, tranche alors une voix imperturbable. Si quelqu'un doit prêter son concours au lieutenant Wheeler, ce sera moi...

— Bien, Miss Waring, fait-il, éperdu de gratitude, avant de disparaître je ne sais où, dans un trou de souris, peut-être.

— Si nous retournions dans mon bureau, lieutenant ? propose Miss Waring.

Elle fait demi-tour et me montre le chemin, sans doute pour me permettre d'admirer son arrière-train qui vaut vraiment le coup d'œil. A chaque pas, le shantung noir souligne le mouvement souple de ses longues jambes, le balancement de ses hanches fermes et rebondies. Nous réintégrons son bureau, beaucoup trop vite, pour mon goût.

— Vous êtes beaucoup plus futé que je ne pensais, me déclare-t-

elle d'une voix incisive. Un client s'intéressait en effet à Lily, mais je suis certaine qu'il n'est pour rien dans sa disparition. Ce serait une hypothèse tout à fait absurde...

Je demande alors, de ma voix la plus polie :

— Et qui est cet absurde client ?

— Walker. Tom Walker. Lily était sa vendeuse attitrée. Il la réclamait toujours. Mais je suis sûre que ceci n'a rien à voir...

— Qui c'est, ce gars-là ? Ce Walker ? Qu'est-ce qu'il fait ?

Elle hésite une fraction de seconde.

— C'est le secrétaire particulier de Martin Grossman.

— Grossman ?

J'ai répété le nom avec une lenteur voulue.

— Vous ne voulez pas rentrer à la maison, vous reposer un petit peu ? me demande-t-elle sans avoir l'air d'y toucher.

— Je ne dirais pas non mais j'aimerais bien bavarder avec vous, en dehors des heures ouvrables. Vous êtes dans l'annuaire ?

— Mon numéro ne figure pas dans l'annuaire, mais j'habite 309, avenue Horizon, à Beauvallon.

— Une de ces baraques de vingt pièces avec quatre salles de bains et demie ?

— Non. Trois et demie seulement, précise-t-elle en souriant. Il n'y a que huit chambres. Je ne suis pas mariée, lieutenant.

— Comme ça, vous pouvez changer de lit toutes les nuits de la semaine. Mais la huitième chambre, à quoi sert-elle ? Est-ce que c'est pour les après-midi de pluie ?

Les yeux verts s'enflamment une seconde.

— Je n'ai pas à discuter des dispositions que je prends pour dormir, avec quelqu'un que je ne connais pour ainsi dire pas. Mais je n'aurai plus de secrets si, par hasard, une amitié se noue entre nous...

— C'est bien comme ça que l'amitié se noue ; quand il n'y a plus ni secrets ni regrets !

Greta Waring respire encore un bon coup, ce qui fait valser le pendentif et me vaut un nouvel éclat de diamant dans l'œil. Très gentiment, elle me déclare :

— J'aimerais bien que vous veniez me voir, lieutenant, mais surtout pas à titre professionnel !

La secrétaire du shérif, Annabelle Jackson – cette « Belle du Sud » qui n’a jamais exprimé ce qu’elle pensait de moi, sinon en petits mots de trois lettres, me foudroie du regard quand je pousse la porte.

— Qu’est-ce qu’on vient faire ici, lieutenant ? On visite les pauvres, aujourd’hui ?

— Ma foi, il y a de ça. Est-ce que cette malheureuse cloche de Lavers est dans son bureau ?

— M. le Shérif est là, déclare-t-elle d’un ton aigre. Reste à savoir s’il voudra bien vous recevoir !

— Il n’a pas le choix ; moi, je vous le dis !

J’entre tout droit dans le bureau du shérif sans même prendre la peine de frapper.

A mon arrivée, Lavers me regarde de travers.

— Je suis occupé, Wheeler. Je te croyais en train de travailler à la Brigade Criminelle ?

— Je ne fais que ça. Et ce qui m’amène est urgent, et je me fous pas mal de savoir si vous avez affaire ou non !

Une lueur d’intérêt lui passe dans l’œil :

— Est-ce que tu t’adresses au capitaine Parker de cette façon-là aussi ?

— Ça ne tardera pas, shérif... Je n’ai qu’une seule question à vous poser, mais j’attends une réponse.

— Vas-y, me dit-il d’un ton prudent. Mais sois bref.

— Facile. Alors, cette blague ?

Ses sourcils lui remontent jusqu’à la tignasse.

— Quelle blague ?

— L’affaire Lily Teal-Martin Grossman, tiens !

— Je ne sais pas de quoi tu parles.

— Allez, ne finassez pas ! lui dis-je, excédé. Sans raison apparente, vous me détachez brusquement de votre bureau et vous me réexpédiez aussi sec à la Criminelle. A peine y suis-je depuis cinq minutes que Parker me balance un dossier de disparition dans les gencives. D’après lui, ça pourrait être un assassinat ; mon vieux copain Hammond a déjà travaillé là-dessus toute une semaine sans arriver à rien. Je passe donc ma première matinée à enquêter et je m’aperçois que Lily Teal me mène tout droit à Grossman. Je me sens un peu comme la gonze qui s’aperçoit que ses deux premiers époux lui collent ! au train pendant sa troisième lune de miel... Non, les coïncidences ne vont jamais jusque-là.

Lavers entreprend alors son numéro rituel ; il allume un cigare puis, d'un geste de tête, il me désigne un siège.

— Il vaut peut-être mieux que tu t'asseyes, Wheeler. (Il attend que je sois effondré dans un fauteuil pour continuer.) Tu sais qui c'est, Martin Grossman ?

— Je pense bien ! Il possède toute une série de journaux, deux chaînes de télé et une chaîne de radio. Il s'est fait construire un palais au fond de Beau-vallon ; la propriété est entourée d'un mur de quatre mètres de haut, la parfaite Thébàïde. Son compte en banque doit se terminer par huit zéros, ou neuf peut-être... Mais dans ces eaux-là, un zéro de plus ou de moins, ça ne change pas grand-chose.

— C'est tout ? demande Lavers, qui tire religieusement sur son cigare.

— Sa réputation n'est pas fameuse, mais, à ma connaissance, personne n'a encore découvert le pot aux roses.

— Pas mal, ton portrait de Grossman tel que se le représente l'homme de la rue. Il brasse gros, gagne et perd des fortunes, fait et défait les personnalités politiques de la même façon. En ce moment, il est plus puissant à Pin City que la municipalité ne l'a jamais été.

— Alors, ça nous mène où, ça, Lily Teal et moi ?

— Je ne sais pas très bien où ça mène la gamine, si elle est toujours en vie ; mais toi, ça te laisse en fâcheuse posture, tout au bout de la branche à émonder.

— Ça n'est pas le fait d'y être qui me turlupine tellement, c'est plutôt ce bruit de scie qui me grince aux oreilles.

— Il a fallu quatre jours à Hammond pour découvrir la piste menant à Martin Grossman. Lorsqu'il en a parlé au capitaine Parker, celui-ci lui a conseillé d'aller voir Walker, le secrétaire de Grossman, le miron-ton qui, en fait, était en rapport avec Lily Teal.

— Bon, ça va, dis-je en rongeant mon frein. Et alors, qu'est-ce qui s'est passé ?

— Arrivé à la grille de la propriété Grossman, Hammond a été arrêté par le gardien, qui a téléphoné au château. Après quoi, il s'est excusé auprès de Hammond. M. Grossman lui avait appris que Walker s'était rendu à New York pour deux ou trois semaines. Et voilà. Un point, c'est tout !

— En somme, Hammond n'a jamais franchi la grille ? dis-je sans en croire mes oreilles.

— Exactement ! Le même jour, quelques heures après la visite de Hammond chez Grossman, Parker a été invité à classer l'affaire... La

jeune fille, lui a-t-on dit, était en parfaite santé et il n'y avait nullement lieu de poursuivre les recherches.

Tel Rembrandt quand il vit la jeune fille sortir du bain, je commence à me rendre compte du tableau que ça peut donner.

— Parker m'a raconté l'histoire, poursuit Lavers, écœuré ; il ne pouvait pas se permettre de passer outre, étant donné l'origine de cette mise en demeure, mais il bouillait de colère... et moi aussi. Ici, à Pin City, nous avons une police honnête et un bureau de shérif qui l'est également. Et nous tenons, Parker et moi, à maintenir cet état de choses.

Je l'assure aussitôt qu'il peut compter sur ma voix aux prochaines élections et j'ajoute :

— Mais moi, qu'est-ce que je fais, là-dedans, alors ?

— Toi, tu as une sacrée cote, mon gars, me dit-il d'un ton flatteur. Tu es le poulet pas comme les autres, le flic qui ne reçoit d'ordres de personne. Le gars qui fourre le nez dans une affaire qui ne le regarde pas et n'écoute pas son supérieur qui lui ordonne de ne pas s'en mêler.

J'allume une cigarette d'un air renfrogné.

— Alors, tous les deux, vous avez mijoté comme ça le coup du renvoi de Wheeler à la Criminelle ! Et si ça tourne à l'aigre, c'est moi qui suis le dindon ?

— Exact.

— Pourquoi ne me l'avoir pas dit tout de suite ?

— Je voulais que tu démarres sur l'affaire d'abord, m'explique-t-il tranquillement. Et tout ce que je vais te raconter maintenant est ultra-confidentiel. Si ça s'ébruitait, ça ferait un chambardement terrible dans les milieux politiques. Il y a des tas de gens qui estiment que la seule façon de procéder à un grand nettoyage, c'est de désigner un jury d'accusation, un grand jury.

— Qu'est-ce qui les retient ? fais-je amèrement.

— Quelques bonnes raisons. Primo, il faut des preuves tangibles du genre de celles que, tout au moins nous l'espérons, tu pourras récolter dans l'affaire Teal-Grossman. Secundo, pour qu'on puisse faire appel aux témoins, il faut que le district attorney soumette à ce grand jury des inculpations précises.

Sans réfléchir, j'observe alors :

— Mais ça m'a l'air tout à fait possible !

Un épais nuage de fumée dérobe le visage du shérif à ma vue. J'attends sa réponse, mais je n'en reçois aucune, si bien que finalement je la trouve moi-même, bien évidente.

— Ah ! je vois maintenant ! C'est le district attorney en personne qui a invité Parker à classer l'affaire, je parie ?

— Rappelle-toi que c'est toi qui l'as dit, Wheeler, murmure Lavers tout doucement. Ce n'est pas moi.

— Parfait ! Au poil ! Ce n'est pas seulement avec Grossman que je vais avoir à m'empoigner ; je vais être obligé de me bagarrer aussi avec le D.A. !

— Bryan, son assistant, pense exactement comme Parker et moi. Ça vaudra peut-être la peine de t'en souvenir quand tu seras dans le merdier jusqu'au cou ; mais il n'est pas au courant de ce que je viens de te raconter... et sans preuves, il ne le croira jamais !

— Je me rappellerai son nom.

— As-tu jamais entendu parler d'un dénommé Lammont. Benny Lammont ?

— Non, je ne vois pas. Pourquoi ça ?

— Je n'en suis pas sûr, déclare Lavers, mais le bruit court que Grossman s'en sert comme homme de main et, le cas échéant, comme « arroseur ». Si tu lui cherches des poux dans la tête, il passera peut-être ton nom au gars.

— Et alors, qu'est-ce qui se passe ? Est-ce qu'ils vont m'assaisonner comme ça, à la mitraillette sur le trottoir ? A moins que Benny soit le type délicat qui envoie des chocolats empoisonnés par la poste ? Peut-être qu'il m'offrira tout bonnement du pognon ? (J'ai pris une voix empreinte d'une vague nostalgie pour formuler cette dernière hypothèse.)

— Fais simplement attention à lui, grommelle Lavers.

— Je n'y manquerai pas... s'il me reste encore du temps, après avoir feinté Grossman et le district attorney à longueur de journée ! Et dire qu'autrefois je trouvais la physique nucléaire compliquée !

— T'es pas obligé, fait observer le shérif. Si tu te trouves dans le merdier, ni Parker ni moi ne pourrons rien pour toi... On sera déjà bien trop occupé à se défendre... Alors, si tu veux te tirer les flûtes, je peux demander à Parker de te reverser tout de suite à mon bureau... et on laisse tomber l'affaire.

Hargneux, je réplique :

— Vous savez bien que j'ai la faiblesse d'adorer les boulots où il faut faire cavalier seul. D'ailleurs, une blonde m'a dit un jour que j'avais le complexe du héros et elle avait foutrement raison !

— Très juste ! répond-il en rigolant. A un de ces quatre, j'espère, mon vieux Wheeler !

Je rentre alors chez moi et me verse une bonne rasade de remontant. Puis je mets le dernier disque de notre regrettée Billie Holliday sur mon « Hi-Fi » et, de toute mon âme, je l'écoute chanter. C'est un petit machin qui s'appelle *Sombre Dimanche*. Il y a bien longtemps, quand j'étais gamin, on racontait que cet air-là poussait les gens au suicide... Tout à fait l'air idoine, en l'occurrence !

CHAPITRE III

Le lendemain matin, le monde que je découvre me paraît d'une grisaille si immonde qu'on aurait bien dû l'envoyer chez le teinturier avant mon réveil. La pluie tambourine sur la capote de ma Healey à un rythme accéléré. Le sergent Bannister est installé à côté de moi. Il fait une gueule d'enterrement et paraît commencer à moisir sur les bords. C'est le capitaine Parker qui a tenu à ce que le sergent m'accompagne pour cette visite au palais de Grossman. L'idée ne vient pas de moi, je vous jure !

Il traverse Beauvallon en feignant de ne pas voir les bagnoles rutilantes qui filent de chaque côté de la mienne. Les modèles varient de la silencieuse élégance de la Rolls au grondement contralto de la Mercédès à surcompression. Mais toutes ont ceci de commun : elles coûtent un prix fou, sont de marques étrangères et ont une carrosserie immuablement noire. Au sortir de la ville, la Healey est prise, à la boîte de vitesse, d'une soudaine envie de s'affirmer. Toute pétaradante, elle se met à grimper la côte raide qui mène à la résidence de Grossman avec une telle fougue que Bannister fait une tête de plus en plus verdâtre à chaque virage un peu sec.

Le double portail d'entrée que flanquent des murs de quatre mètres a, malgré la pluie, l'éclat du bronze poli. Je fais avancer le capot de la Healey jusqu'à cinq centimètres de la grille et m'arrête pile. Coiffé d'une casquette à visière et vêtu d'un ciré noir, un miron-ton sort par une petite porte et jette des regards soupçonneux autour de lui avant de s'approcher.

— Qu'est-ce que vous voulez ? demande-t-il d'une voix rogue.

Sous la visière, le visage est tout grisâtre, les yeux couleur d'ardoise sale. Je lui réponds :

— Voir M. Walker.

— Vous avez rendez-vous ?

Je lui montre mon insigne :

— Lieutenant Wheeler, de la Brigade Criminelle.

— Hum ! Je ne sais pas s'il vous recevra.

— Ouvrez toujours la grille et je verrai bien, lui dis-je sèchement.

Il secoue la tête :

— Il faut que je demande d’abord. Attendez un instant.

Je lui jette un regard dégoûté, comme à une ordure que la Voirie aurait oubliée là depuis Noël et je me détourne pour hurler à pleins poumons :

— Sergent !

— Lieutenant ? grommelle Bannister.

— Dix secondes à ce mec pour nous ouvrir le portail. Si ça n’est pas fait, on l’embarque illico à la grande maison !

— Dites donc ! s’écrie le garde d’une voix étranglée. Qu’est-ce que j’ai fait ?

— Tu m’as frappé, pendant que j’avais le dos tourné. Le sergent que voici a été obligé d’intervenir pour me dégager. Coups et blessures, voies de fait, etc.

— Mais je n’ai jamais...

— Tu l’as bien vu me frapper, hein, sergent ?

— Ma foi, je... (Bannister aussi a droit à mon coup d’œil horrifié et dégoûté.) Oui, je crois que..., marmonne-t-il. Je... je l’ai vu.

— Voies de fait contre un policier, dis-je d’un ton soucieux, on n’aime pas beaucoup ce chef d’inculpation, à la boîte... Oh ! mais, après tout, il a l’air bien assez costaud pour encaisser la dérouille quand les gars vont le prendre en main, tu ne crois pas ?

Mais notre tordu n’écoute plus. Il se précipite par la petite porte et deux secondes plus tard, il ouvre le portail tout grand. J’écrase à bloc le champignon pour que le gardien prenne en pleine poire le grondement moqueur de la Healey au passage.

— Si ce gars-là va raconter ce que vous venez de dire, grommelle Bannister, vaguement inquiet, ça risque de faire du vilain.

— Garde ça pour le capitaine, mon vieux, lui dis-je. T’es là pour ça, non ?

Bannister m’adresse un petit sourire affligé :

— Vous savez, Parker a parlé de mon influence modératrice...

— Je parie que tu racontes ça à toutes les filles ! (J’aperçois alors l’énorme maison qui se dresse devant nous.) Qu’est-ce que c’est que ce machin-là ? Sans doute un décor que Disney a monté par là pour Blanche-Neige et qu’il a oublié de démolir après !

Ce n’est pas une maison ; ça tient du palais et du château fort. Il y a des tours, des remparts et même deux mignons clochers, à moins que ce ne soit des flèches, peu importe. Si un chevalier à la brillante

armure en était sorti sur son blanc destrier, j'aurais tout de suite pensé que c'était le laitier ! J'arrête la voiture au milieu de la cour pavée et nous descendons. Bannister gravit derrière moi les dix vastes marches de marbre du perron d'entrée. J'appuie sur le bouton de la sonnette. Nous attendons dix secondes ; la porte s'ouvre alors et un maître d'hôtel apparaît.

— Monsieur ?

Son accent est tout ce qu'il y a de britannique. Je lui apprends qui nous sommes et lui confie que nous désirons voir Walker.

— Voulez-vous entrer, monsieur ?

Il s'incline légèrement. Nous pénétrons dans le vestibule ; après nous avoir débarrassés de nos chapeaux, il nous conduit devant une double porte en bois de teck du grain le plus fin. Brusquement, les battants s'ouvrent tout grands et le maître d'hôtel nous annonce d'une voix un peu hésitante, comme si nous étions d'ex-souverains qui cherchent à fourguer discrètement leur couronne d'antan.

Cette pièce doit servir de cabinet de travail. Une rangée de classeurs s'aligne le long d'un mur, un volumineux coffre-fort occupe un des coins et un gigantesque bureau recouvert de cuir se dresse au milieu. Un bonhomme se tient debout devant une fenêtre ; il nous tourne le dos puis pivote lentement. Je m'aperçois alors qu'il porte un complet discret, mais très coûteux, et arbore un air particulièrement méprisant.

— Alors ? demande-t-il d'une voix pleine d'impatience.

Il est grand, fort, doué d'épaules de bûcheron et d'un torse de catcheur. Ses cheveux noirs et épais, coupés très courts, sont grisonnants. Ses yeux sont bleus, mais d'un bleu tellement passé qu'ils n'ont pour ainsi dire plus de couleur. Sa peau grisâtre est tendue autour de la bouche. Sa lèvre supérieure paraît de ce fait toute mince, ce qui n'empêche nullement sa grosse lèvre inférieure d'avancer en pendouillant au-dessus du menton. Je me dis que le maître d'hôtel a déjà dû lui expliquer qui nous étions, même si le garde n'a pas pu téléphoner de la porte d'entrée. Donc, inutile de lui donner encore ce renseignement. Je lui annonce alors, de mon ton le plus dégagé :

— J'aimerais bien vous poser quelques questions, monsieur Walker.

— Je ne m'appelle pas Walker, me répond-il froidement. Je m'appelle Grossman. Martin Grossman.

Je ne sais trop pourquoi, mais je suis déçu... Voilà que parler à dix millions de dollars, et même davantage, ça ne me fait guère plus d'effet que si je m'adressais à dix malheureux dollars !

— C'est Walker que je voulais voir. Votre maître d'hôtel n'a peut-être pas bien saisi, à cause de mon accent ?

— C'est moi qui lui ai dit de vous faire entrer, précise-t-il. Walker est encore à New York. Mais je peux peut-être répondre pour lui ?

— Hum, ça m'étonnerait !

Sa bouche se fait plus dure, plus méchante.

— Wheeler, je trouve que vous frisez l'insolence !

Et moi de rétorquer :

— C'est une fausse impression, j'en suis sûr. Mais surtout ne vous en excusez pas, monsieur Grossman ! Quand on aura mieux fait connaissance, je suis sûr de remonter dans votre estime !

Pour le moment, il préfère ne pas approfondir.

— Walker est mon secrétaire particulier. Alors, autant me dire ce dont il s'agit.

— Il s'agit d'une jeune fille qui a disparu... Lily Teal.

— C'est une amie de Walker ?

— Il y a tout lieu de le croire. Elle travaillait chez Waring, vous savez... la bijouterie... Et Walker devait être un de ses admirateurs. Chaque fois qu'il y venait, il exigeait d'être servi par elle.

Ses lèvres esquissent un sourire qui s'avère sarcastique avant même de s'épanouir.

— Comme point de départ, ça me paraît bien mince, lieutenant ? Le fait de réclamer toujours la même vendeuse, lorsque l'on effectue un achat, c'est certainement une habitude très courante.

— Possible.

— Et c'est l'unique raison qui vous fait tenir Walker pour responsable de sa disparition ?

Je m'empresse de rectifier :

— Mais je n'ai jamais prétendu ça ! Je me suis dit qu'il pourrait peut-être nous aiguiller sur une piste...

— Il en serait bien incapable, j'en suis sûr, réplique-t-il d'un ton cassant. Alors, si vous voulez bien m'excuser, je vais...

La double porte s'ouvre. brusquement et un personnage mince, au nez chaussé de lunettes sans monture, fait irruption.

— Martin ! lance-t-il impérieusement d'une voix de fausset. Il faut absolument que vous signiez ce contrat d'abonnement au téléscripteur avant de...

Il s'arrête net en nous apercevant, Bannister et moi. Je me hâte

alors de demander :

— Walker ?

— Oui. (Il ôte ses lunettes et me regarde). Qui êtes-vous ?

— Lieutenant Wheeler, de la Brigade Criminelle. Vous êtes revenu en supersonique, ma parole !

— Quoi ? fait-il sans comprendre.

— Il y a cinq minutes, vous étiez encore à New York. Vous venez sûrement de battre tous les records de rapidité pour la traversée Est-Ouest du continent américain !

— Très drôle, lieutenant ! s'écrie Grossman, toujours de glace. En fait, mon secrétaire était retenu par une affaire d'importance vitale et je ne voulais pas qu'il soit dérangé, mais...

— Excusez-moi, Martin. (Tout à coup, on croirait que Walker va tourner de l'œil.) Je ne savais pas... je veux dire, je n'avais pas la moindre idée que...

— Sans importance ! (Grossman hausse les épaules d'un air légèrement contrarié.) Puisque tu es là, tu peux aussi bien rester, maintenant. Une vendeuse de chez Waring a disparu ; le lieutenant a l'air de croire que tu sais pourquoi...

— Moi ? (Walker rehausse ses lunettes et me regarde de nouveau.) Qu'est-ce que je pourrais savoir ?... Pourquoi ?

Je trouve qu'on me chipe les répliques, alors j'interviens.

— Oui, il s'agit d'une certaine jeune fille du nom de Lily Teal... Vous aviez l'habitude de la réclamer chaque fois que vous aviez un achat à faire à cette bijouterie...

— Ah ! Lily... (Il a prononcé ce nom comme s'il s'agissait d'un souvenir très lointain.) J'espère qu'il ne lui est rien arrivé de sérieux... Disparue vous dites ?

— Oui, il y a un peu plus d'une semaine... (Je commence à en avoir assez de répéter mon boniment.) Est-ce que vous la fréquentez, en dehors du magasin ?

— Moi ? (Il bat des paupières.) Qu'est-ce que j'aurais eu à faire avec Lily ?

— Je peux vous faire un dessin, si vous voulez... mais je crois que tout le monde est adulte, ici... (Je le regarde un peu mieux.) Euh ! Peut-être bien que non, après tout ! Il n'y a aucun mal à fréquenter une jeune fille en dehors de ses heures de service... On peut l'emmener au cinéma, au restaurant... Enfin, partout où l'on emmène des jeunes filles...

L'indignation le fait branler du chef un instant.

— C'est impensable ! s'écrie-t-il. Moi, courir avec des vendeuses !

— Oh ! fais-je, excédé, marcher un peu vite, simplement ! Vous êtes bien sûr de ne l'avoir jamais rencontrée en dehors du magasin ?

— Absolument ! La seule raison qui me faisait la préférer aux autres vendeuses, c'était sa méthode, son attitude. C'est une vendeuse qui connaît son affaire. J'admire la compétence, le savoir-faire. Ce sont des qualités que j'aime encourager !

— Ça vous suffit, lieutenant ? me demande Grossman, excédé, lui aussi.

— J'aurais encore deux ou trois questions à poser, si... (Je reviens alors à Walker.) A propos, où étiez-vous dans la soirée du 15, un samedi ?

— Est-ce que vous me demanderiez un alibi ?

— Comment ça ?

— C'est le moment où la jeune fille a disparu, je suppose ? C'est scandaleux ! s'écrie-t-il.

— Maintenant, ça dépasse les limites de la plaisanterie, lieutenant ! ajoute Grossman d'une voix métallique. Je vais voir ce que le district attorney en pense !

— Vous n'avez toujours pas répondu à ma question, dis-je à Walker. Où étiez-vous ?

— Ici même, dans cette maison !

— Quelqu'un peut corroborer vos dires ?

— Moi, s'empresse d'annoncer Grossman. A moins que ma parole ne vous suffise pas ?

Je lui adresse un petit sourire, pour m'excuser de lui mettre le point sur les « i » :

— Ma foi, vous ne pourrez pas m'en vouloir si je doute de votre parole, n'est-ce pas ? Après m'avoir menti comme vous venez de le faire en prétendant que Walker était à New York...

Une légère rougeur apparaît sous la peau grise et tendue de ses pommettes.

— Sortez ! lance-t-il à mi-voix.

— Plaît-il ?

— Sortez ! répète-t-il toujours à voix basse. Sinon, je vous fais flanquer dehors !

— Je suis lieutenant de police, Grossman ; pas clerc d'huissier.

Avec toute votre galette et votre château en pièce montée, vous êtes peut-être Dieu le Père pour ce minus de Walker, mais pour moi, vous n'êtes qu'un faux témoin comme un autre !

— Je ne permets à personne de me parler de cette façon-là ! baffouille-t-il, rouge de rage. Espèce... Espèce de pauvre cloche, avec votre insigne en fer-blanc ! La prochaine fois que vous voudrez me parler, ou parler à mon secrétaire, ce sera, Wheeler, par l'entremise de mon avocat !

Du pouce, il écrase un bouton dissimulé sous le rebord de son bureau et, cinq secondes après, le maître d'hôtel s'amène.

— Ces... ces policiers s'en vont, lui annonce Grossman du bout des lèvres. S'ils refusaient de sortir, appelez les gardes et faites-les flanquer dehors. C'est un ordre.

— Bien, monsieur. (Le maître d'hôtel sourit poliment en nous indiquant la porte.) Par ici, messieurs.

— Ravissant, votre accent britannique, lui dis-je au moment de quitter le château. J'aime beaucoup vous entendre parler.

— Tout le plaisir est pour moi, monsieur ! répond-il du tac au tac.

Lorsque je reviens au bureau, il n'est pas loin de midi. Comme je suis levé depuis l'aube, j'ai faim. Je ressors donc immédiatement et vais casser la croûte au restaurant du coin. Quand je reviens, il est un peu plus d'une heure. On m'apprend que Parker veut me voir tout de suite dans son bureau. En ouvrant la porte, je constate que Bannister est déjà là, ce qui n'est pas exactement une surprise non plus.

A ma vue, Parker se rembrunit.

— Bannister vient de me rendre compte par le détail de tout ce qui s'est passé ce matin, Wheeler.

— Je m'attendais bien à ce que vous l'interrogiez le premier ; alors, j'en ai profité pour aller manger !

— Ainsi, tu as menacé le gardien de le faire arrêter sous un prétexte bidon et de le tabasser dans les locaux de la brigade ! gronde Parker. Et, après ça, tu as insulté Grossman, tu l'as traité de menteur et tout ! Et puis tu as remis ça avec le secrétaire, Walker ?... Est-ce que tu ne perdrais pas vraiment la tête, Wheeler ?

— Lois Teal m'a posé la même question, fais-je pensivement. Vous croyez qu'il pourrait y avoir du vrai ?

— Tu ne te figurais tout de même pas que Grossman allait passer l'éponge sur tous ces mensonges, non ? poursuit Parker. Il fait un pétard du diable, pas seulement chez moi, mais chez le district attorney aussi. Attends-toi à ce qu'un de ses canards sorte demain

matin un grand papier à la « une » sur les brutalités policières et tout le tremblement !

— Alors, qu'est-ce qui va se passer, maintenant ?

— Le dossier de Lily Teal retourne aux « Personnes disparues », où c'est sa place. Fallait être dingue pour croire que tu allais pouvoir en tirer quelque chose ! Et la seule piste que tu déniches te mène à Walker ! Elle avait beau n'être fondée que sur de vagues racontars, ça ne t'a pas empêché de foncer, comme si c'était du tout cuit ! Mais ça suffit, Wheeler ; maintenant c'est fini ! Fourre-toi bien ça dans ta tête d'âne !

— C'est bon. Je vous entends clairement.

— A partir de maintenant, reprend-il en modérant son élocution, l'affaire Teal est classée, pour ce qui concerne mes services. Oublie-la, Wheeler. C'est un ordre. Si j'ai convoqué le sergent Bannister, c'est que je n'ai pas confiance en toi. Bannister a été témoin de tout ce que je viens de te dire. Essaie de revoir Grossman ou Walker, et je te fais sacquer ! T'as saisi, oui ?

— Bien sûr. Vous parlez presque aussi fort que si vous étiez à la tête de dix millions de dollars !

Parker est cramoisi. D'une voix enrouée, il s'adresse à Bannister.

— Toi, Bannister, vaut mieux que tu sortes. J'ai encore deux ou trois choses à dire au lieutenant... et qui le concernent personnellement !

— Bien, capitaine, fait l'autre, nerveux.

Il se hâte de se lever et, non moins vivement, prend la porte et la referme soigneusement derrière lui. J'allume une cigarette et j'attends. Un sourire illumine peu à peu le visage de Parker.

— Alors, qu'est-ce que t'en penses ? J'ai bien fait mon petit numéro ? Est-ce que je mérite un Oscar ?

— Pour sûr ! Mais moi, qu'est-ce que je mériterais ?

— Je n'en sais trop rien. Tu as quelque chose en vue, Al ?

— Le shérif m'a parlé d'un certain Benny Lammont. J'espère avoir suffisamment asticoté Grossman pour qu'il m'expédie ce gars-là !

— A ta place, je ne le souhaiterais pas trop, me répond Parker, soucieux. Il a une sacrée réputation, ce Lammont !

— Alors, qu'est-ce que je fais ? Je prends ma retraite ?

— C'est peut-être ce qu'on devrait tous faire. Est-ce que Lavers t'a bien expliqué que tu travailles en ce moment de ton propre chef, à tes risques et périls ? Si ça tournait mal, c'est sur toi tout seul que ça

retomberait.

— Oui, il me l'a dit. Alors, si ce Lammont ne se manifeste pas, j'ai pensé que je pourrais peut-être...

— Ne me parle pas de ça, surtout ! s'exclame Parker en élevant une main péremptoire. Je ne veux surtout pas le savoir... !

— C'est ça qui me plaît particulièrement dans cette affaire-là ! L'impression d'avoir de bons amis !

Parker esquisse un petit sourire gêné :

— Oui, Lavers et moi, on est de vrais copains pour toi. Tu te casses la gueule au fond d'un trou et on se tient derrière, tout prêts à balancer les premières pelletées de terre. Et si vite que tu n'auras même pas le temps de dire maman !

CHAPITRE IV

Je rentre chez moi vers cinq heures et je remets *Sombre Dimanche* sur mon Hi-Fi. Pourquoi pas ? Je n'ai pas de raison d'être de meilleure humeur. Le temps d'avaler deux whiskys, le disque est terminé. Alors, j'écoute *Indigo* de Duke Ellington, pour changer. L'embêtement, c'est que je ne peux pas rester cafardeux quand Duke joue le blues – quand il est lancé, moi, je me retrouve au septième ciel.

Vers six heures, on sonne à la porte et je vais ouvrir.

— Wheeler ? demande le gars d'un air détaché.

— C'est moi.

— Moi, je m'appelle Lammont. Benny Lammont. (De la main, il m'appuie sur la poitrine et me pousse doucement à l'intérieur). J'avais vous parler. (Du talon, il rabat maintenant la porte et m'adresse un sourire rêveur.) Vous me payez un verre ?

Il me lâche alors, se frotte le bout des doigts, puis fourre la main dans la poche de son veston pour la ressortir, deux secondes plus tard, en ne brandissant rien de plus meurtrier qu'un paquet de cigarettes.

Ce miron-ton n'est pas très grand, mais il est maigre à faire peur ; son complet d'alpaga, impeccablement coupé, l'amincit encore. Je me demande ce qu'il peut bien faire aux heures des repas ! Ses cheveux sont bruns, sans vie, tout comme son visage d'une blancheur crayeuse ; ses yeux morts font penser à deux trous de cigarette dans une feuille de papier pelure. Ses lèvres minces s'ouvrent dans un sourire qui découvre des quenottes si imposantes qu'il doit probablement avoir besoin de toutes ses forces pour les faire tenir dans ses gencives... Je lui demande poliment :

— Qu'est-ce que tu veux boire, Benny ? Ça ne te dérange pas que je t'appelle Benny ? Tu peux m'appeler lieutenant Wheeler.

— Je boirai ce que vous buvez, Wheeler, me répond-il. Vous pouvez m'appeler Benny si vous voulez.

— Moi, je prends du scotch avec de la glace et un peu d'eau de Seltz.

— Pas d'eau de Seltz pour moi ! proteste-t-il avec une grimace de dégoût. C'est joli chez vous. Hi-Fi et tout. J'ai connu dans le temps une

souris qui raffolait du Hi-Fi.

— Et qu'est-ce qu'il lui est arrivé ? (Je m'arrête un instant de verser à boire.) Il doit bien y avoir un dénouement dramatique à ton histoire...

— Je n'en sais rien ! fait-il en haussant les épaules. Elle était complètement cinglée. Quand les hommes en blanc l'ont embarquée, j'ai cessé de m'occuper d'elle.

Je lui tends son verre :

— Elle ne s'appelait pas Lily Teal ?

Ses dents en touches de piano se manifestent de nouveau :

— Décidément, c'est une idée fixe, Wheeler ! Et c'est justement de ça que je venais vous parler... Pourquoi ?

— Pourquoi quoi ?

— Pourquoi vous donner tant de mal à essayer de fourrer Grossman dans cette affaire de disparition ?

— Parce que je crois qu'il y a pris part, effectivement.

Lammont s'effondre négligemment au fond du fauteuil le plus proche.

— J'ai fait tout un voyage pour venir vous en parler. Alors, c'est pas le moment de raconter des salades.

— Je me demande bien qui raconte des salades, en ce moment.

— Vous ! réplique-t-il sèchement. Qu'est-ce que vous avez contre Grossman ? Vous voulez essayer de montrer quoi ? Que ça a beau être une huile, vous êtes encore plus fort que lui ? Plus le gars a de la surface et plus vous essayez de le couler?... Ça vous est donc tellement insupportable de tomber sur un gars qui ne se laisse pas faire, même par un flic ?

— Ton petit laïus, tu me le fais à l'œil ? Ou alors est-ce qu'il va falloir que je paie la consultation ? Tu vas peut-être faire comme les psychanalystes. Je vais m'allonger sur le divan pour te raconter tous les embêtements que j'ai, depuis que j'ai étranglé ma petite voisine ?

Il se fourre une cigarette au coin des lèvres, l'allume et la laisse pendre mollement, comme s'il la destinait à un copain.

— Peut-être que c'est un traitement tout simple qu'il vous faut, Wheeler, fait-il d'une voix blanche. Je sais bien que j'ai toujours tendance à toujours compliquer les choses. Un traitement tout simple... du fric, par exemple ?

Je redresse la tête, piqué par la curiosité.

— Et si c'était ça, tu m'offrirais combien ?

— L'équivalent de ce que vous pouvez représenter comme emmerdement : une modeste piécette de cinq *cents* en nickel !

— Supposons que je réussisse à trouver le rapport entre la disparition de la souris et ton empereur à la gomme, dans son palais en nougatine ? Explique-moi alors pourquoi...

— Pourquoi quoi ?

— Pourquoi, si je n'entre pas dans la catégorie des gens dangereux pour lui, Grossman s'est donné la peine de t'envoyer me voir ?

— Ça l'intrigue, se hâte de répondre Lammont. Quand un type comme vous lui balance un gnon sans qu'il sache pourquoi... il veut avoir l'explication. Le gars Grossman... (il se tapote alors le front du bout de l'index), c'est un penseur !

— Et toi, Benny ? Qu'est-ce que tu es ? Un tueur ?

— Je suis un penseur aussi, fait-il en souriant. Un penseur doublé d'un buveur !

Ce disant, il me tend son verre vide. Je lui en verse un autre tandis qu'il l'observe par les deux trous qu'il a dans le crâne.

— Benny, dis-je en lui donnant son verre, je ne lâche pas Grossman tant que je n'aurais pas élucidé le rapport entre Lily Teal et lui. Tu peux le lui dire de ma part !

— Je ferai la commission, lance-t-il avec désinvolture. A propos, qui c'est, votre soigneur, le gars qui vous appuie ?

— Personne. Depuis ce matin, il s'est fait un tel vide sur le ring qu'il n'y a même plus d'arbitre !

— En somme, vous vous battez tout seul ! (Il vide son verre et le dépose sur le bras du fauteuil, puis il se lève.) Ça tient peut-être debout. Voilà longtemps, après tout, que vous jouez les francs-tireurs, au bureau du shérif. (Il se dirige vers la porte.) Merci pour les verres. Salut, Wheeler !

— Benny, je suis déçu, dis-je en le suivant. Pas de menaces voilées, pas de « Bas les pattes ! » ni rien... Je m'attendais à ce que tu me menaces de mort subite, pour le moins !

Il ouvre la porte et sort sur le palier en clignant des paupières à cause de la fumée qui monte de son mégot.

— Comme je vous l'ai dit, Grossman était seulement curieux. Alors, moi, je lui dirai que vous avez tout l'air d'être un « je m'en-foutiste » de flic.

— Et puis ?

— Aucune difficulté, Wheeler. (Les dents féroces brillent de

nouveau un bref instant.) On trouvera bien un joint, s'il le faut... (De nouveau, il prend une pincée d'air entre deux doigts et l'écrase doucement.) Oui, on trouvera bien un joint, répète-t-il.

Quand il est parti, je referme la porte et reviens dans le living-room. Je fais jouer alors *Envole-toi avec moi*, de Sinatra, sur le Hi-Fi. Je vous assure que Sinatra n'aurait pas eu besoin de me le dire deux fois et que j'aurais déjà bouclé la ceinture de sécurité avant même qu'il n'ait eu le temps de fréter un avion.

Vers huit heures, le téléphone carillonne et c'est une voix de femme, une voix pleine d'impatience, qui demande :

— Lieutenant Wheeler ?

— Lui-même. Qui est là ?

— Lois Teal. Je me demandais... Est-ce que vous êtes libre, ce soir, lieutenant ?

— Je n'ai absolument rien de prévu.

— Ma foi..., fait-elle. (Son impatience s'est muée en une sorte d'invitation contenue.) Je suis seule chez moi et j'ai pensé que nous pourrions parler un peu plus de ma sœur. Je n'ai pas été très agréable, la dernière fois que nous nous sommes vus. Ça devait être cette sacrée migraine. Ça me rend irritable, vous comprenez ?

Le plus sérieusement du monde, je lui réponds :

— Vous m'expliquerez tout ça, Lois. Accordez-moi une demi-heure.

Il m'a fallu exactement vingt-huit minutes pour arriver à Glenshire. Elle m'ouvre la porte toute grande et m'accueille très gentiment.

— Entrez donc, lieutenant.

Elle est très différente, bougrement différente de la personne que j'ai vue la première fois. Ses cheveux sont toujours de la même couleur d'or fauve, mais tout le reste semble avoir changé. Au lieu du sweater douillet et de la jupe collante qui moulait ses formes, elle porte une robe très stricte en coton blanc, à l'échancrure modeste, aux grosses manches bouffantes, ornée d'une ceinture de cotonnade bleue et d'un semis de fleurettes bleues tout autour de l'ourlet du bas. Elle n'a pour ainsi dire pas de maquillage. Ainsi troussée, Lois Teal est l'image de la locataire idéale pour vieille propriétaire moustachue.

Le living-room est discrètement éclairé et cette lumière intime crée une ambiance douce et confortable. Lois passe son bras sous le mien en entrant et me conduit au sofa.

— Je suis si contente que vous soyez venu, lieutenant ! (Elle m'étreint le bras à l'appui de cette déclaration.) J'éprouve vraiment le besoin d'une présence masculine près de moi depuis que Lily a

disparu.

— Pour la remplacer ?

Elle frissonne, se serre un peu contre moi et sa cuisse se presse contre la mienne. J'ai l'impression qu'on m'applique brusquement une lampe à souder, au moment qui précède la fusion des deux pièces de métal en une seule.

— Je m'excuse d'avoir été si brusque l'autre jour, murmure-t-elle. Vous me pardonnez, n'est-ce pas ?

Et moi de répliquer :

— C'est pour ça que les femmes sont faites, n'est-ce pas ? D'ailleurs, le pardon fait partie du jeu, de toute façon !

— Vous voulez boire quelque chose ? me demande-t-elle, un radieux sourire aux lèvres. Moi, je ne bois pas, alors j'oublie toujours d'offrir un verre aux autres... Il y a du scotch dans le buffet.

— Merci. Je vais me servir.

— Non ! ne prenez pas la peine ! (D'un bond elle se lève, comme si j'avais fait quelque chose que je ne devais pas faire.) C'est moi qui vais vous servir.

Je la regarde traverser vivement la pièce et emplir un verre. En revenant, elle fait un détour vers la fenêtre, s'y arrête un instant, et jette un long coup d'œil dans la rue.

— Vous attendez encore quelqu'un ? Vous auriez dû me dire que vous receviez, ce soir.

— Non.

Elle revient, s'assied près de moi et me donne le verre.

— Je suis devenue tellement nerveuse depuis la semaine dernière que j'ai constamment l'impression qu'on me surveille.

— Vraiment ?

— A la vérité, je n'ai jamais vu personne, reconnaît-elle avec un sourire de regret, mais je regarde quand même. On ne sait jamais !

La boisson qu'elle m'a servie est du whisky pur. Je l'avale en trois gorgées, les yeux fermés, en me disant qu'il serait grossier de réclamer de la glace et de l'eau de Seltz à une jeune personne qui ne boit jamais.

— Ne vous en faites donc pas comme ça, mon chou. Vous n'avez rien à gagner à vous ronger les sangs.

Elle s'appuie tout contre moi ; je lui passe mon bras autour des épaules. Elle pousse un soupir de satisfaction, prend ma main et l'applique fermement sous son sein droit.

— Pourquoi croyez-vous que je vous ai demandé de venir ce soir, mon chéri, si ce n'est pour me rassurer ? murmure-t-elle.

Sa tête s'incline vers moi et ses lèvres ne sont plus qu'à deux doigts des miennes. Je l'embrasse. La lampe à souder entre de nouveau en action, appuyée, cette fois, par l'intervention d'ongles acérés qui me labourent la poitrine.

Peu après, elle se met à gémir doucement, puis elle s'arrache brusquement à mon étreinte. Les yeux brillants, le souffle haletant, le tissu délicat de sa robe tendu par ses seins, elle me contemple fixement et me dit d'une voix de gorge :

— Un instant ! Nous n'avons pas besoin de voyeurs. (Elle traverse la pièce en courant presque et va baisser le store.) C'est mieux comme ça, mon chéri, murmure-t-elle debout devant moi, en jouant légèrement des hanches. Allons, debout !

Je me lève. Elle s'approche, prend mes mains dans les siennes, les plaque tout contre le col de sa robe.

— J'aime beaucoup cette robe, dis-je bizarrement. Le tissu est magnifique.

— Prends-en une poignée dans chaque main et tire, dit-elle d'une voix encore plus rauque. Arrache-là, mon chéri !

— Elle est si jolie, cette robe, dis-je tout hésitant. Est-ce qu'on ne pourrait pas rester dans la tradition et faire jouer tout bonnement la fermeture-éclair ?

— Arrache-la ! ordonna-t-elle d'une voix rauque.

Il ne faut jamais trop prolonger les discussions de ce genre avec une souris. En l'occurrence, ce n'est pas le moment. J'empoigne à deux mains l'encolure et je tire. De l'épaule à l'ourlet, la robe se déchire en plein milieu. Lois secoue les épaules un bon coup et ce qui reste du vêtement tombe à ses pieds. Par-dessous, elle porte une ravissante combinaison de satin bleu au buste de dentelle. Ses yeux s'enflamment :

— Déchire encore ! s'écrie-t-elle, toute palpitante.

Je commence à bicher, moi aussi. Les minces épaulettes cèdent sans la moindre résistance et la combinaison va rejoindre la robe. Il lui reste un soutien-gorge blanc, assorti à un mignon slip de satin bordé de dentelle.

Dans le feu de l'action, je m'écrie, en toute confiance :

— Et ça aussi, je le déchire ?

Mais elle a oublié de me prévenir que c'est maintenant son tour. Elle me flanque sa main en pleine figure et ses ongles acérés arrachent

de longs rubans de peau de ma joue. En même temps, elle se met à hurler.

O bonne mère ! Ce qu'elle peut gueuler, cette souris ! Elle arrive à tenir le *do* dièse avec une force que mon Hi-Fi lui-même ne parviendrait pas à rendre.

Et pendant que je me demande pourquoi diable elle a si brusquement changé d'avis, la porte d'entrée s'ouvre brusquement et une horde de flics se précipite dans la chambre. C'est le lieutenant Hammond qui me tombe dessus le premier.

— Alors, on fait le satyre, hein ? s'écrie-t-il.

Un poing plus lourd qu'une masse me cueille à la pointe du menton et m'envoie voler à l'autre bout de la pièce.

Je m'en vais dinguer, le dos contre le mur et je m'écroule assis par terre, mais pas pour longtemps. Des mains brutales m'empoignent, me remettent debout, me ramènent les bras dans le dos et me passent les menottes aux poignets. Puis on m'emballa et on me fourre dans la voiture de ronde.

Décidément, j'ai tout l'air, désormais, de travailler dans l'équipe de nuit, tout autant que dans celle de jour, à la Brigade Criminelle !

Bien qu'elle ait de nombreux protagonistes, la scène qui se passe le lendemain matin dans le bureau de Parker est brève et rondement menée. Parker est là, bien sûr, et Lavers aussi ; et puis il y a mes deux bons petits copains le lieutenant Hammond et le sergent Bannister, enfin, le dernier, mais non pas le moindre, le district attorney Lederson.

Pour aussi rapide qu'elle soit, elle n'en est pas moins pénible. Hammond ouvre le ban en rapportant le coup de téléphone de Lois Teal la veille, vers huit heures un quart. Et comme les Wheeler ont toujours du pot, il avait bien fallu qu'Hammond fût précisément de service à cette heure-là et que ce fût lui qui décrochât l'appareil ! Elle avait peur, lui avait-elle déclaré, parce que je venais de l'appeler une demi-heure auparavant pour lui annoncer que je venais chez elle et qu'elle ferait bien de se montrer compréhensive sans ça elle pourrait s'attirer de gros ennuis au sujet de la disparition de sa sœur.

Alors Hammond lui avait suggéré de se servir du store comme signal ; il avait emmené deux gars avec lui et ils avaient surveillé la fenêtre du trottoir d'en face. Dès qu'elle avait baissé le fameux store, ils avaient forcé la porte. Hammond n'avait pas manqué de décrire minutieusement l'aspect de Lois, à l'instant où ils avaient fait irruption.

Parker me demande si je n'ai rien à dire.

— C'est un coup monté, et soigneusement minuté. C'est elle qui m'a téléphoné pour m'inviter à venir la voir. C'est elle qui a voulu que je déchire ses vêtements, c'est elle qui a réglé toute la mise en scène du début à la fin. Elle m'a griffé la figure et s'est mise à crier au secours dès qu'elle a senti qu'Hammond et ses sbires étaient derrière la porte !

Le district attorney Lederson se mit à bâiller franchement.

— Et pourquoi aurait-elle fait ça ? demande-t-il de sa voix grinçante.

— Parce que Grossman le lui a demandé, tout simplement ! Et si ce n'est pas lui, c'est son dépanneur en chef, Lammont. C'est Grossman qui a organisé la disparition de Lily Teal. Ça ne lui a pas plu de voir que j'avais réussi à découvrir son jeu. Alors, il a monté toute cette mise en scène !

Lavers secoue la tête. Il a l'air plus attristé qu'indigné.

— Tout cela est ridicule, Wheeler !

— C'est de la fantaisie pure ! grommelle Parker. Tu aurais pu trouver mieux que ça !

— Je crois que c'est un malade mental, observe Lederson, l'air excédé. Un malade mental... il a besoin d'un psychiatre...

— Je vois très bien ce qui s'est passé dans cet appartement, ajoute Lavers. J'en frémis d'horreur !

Parker corrobore d'un hochement de tête.

— Cette jeune personne ne veut pas porter plainte. Elle redoute la publicité fâcheuse dont elle serait la victime et, franchement, moi aussi. Compte tenu des états de service de Wheeler et de l'épouvantable scandale que déclencherait cette histoire sordide si elle se répandait dans le public, la Police municipale n'intentera pas de poursuites non plus.

Je lui jette au visage :

— Est-ce que Grossman vous a donné aussi son accord, là-dessus ?

— A partir d'aujourd'hui, me réplique-t-il en me foudroyant du regard, vous cessez de faire partie de la police, Wheeler. Vous perdez tous vos droits à la retraite et tous les autres avantages que vous auriez pu acquérir. Et je me contenterai de vous donner ce seul conseil : quittez Pin City et n'y remettez jamais les pieds. Nous ne voulons plus entendre parler de vous. Et si vous osez jamais adresser encore une fois la parole à cette jeune femme, vous allez mener une vie de chien !

Le district attorney caresse sa moustache du bout du doigt en me

contemplant.

— J'ajouterais encore quelque chose, déclare-t-il de sa voix grinçante. S'il vous venait à l'idée d'intenter une action judiciaire contre les services de la Police, gardez-vous-en bien ! Au premier mot que m'adresse un avocat de votre part, je vous fais immédiatement inculper de viol !

— J'avais aussi craché sur le trottoir, lui dis-je. Je me demande comment Hammond ne l'a pas remarqué !

— Wheeler ! sortez d'ici immédiatement ! me lance Parker d'un air écoeuré. Je voudrais bien pouvoir respirer un peu d'air pur dans mon bureau.

— C'est bon, fais-je. Mais je sais que c'est Grossman qui a monté ce coup fourré et je l'aurai... Même si je dois y laisser ma peau. Vous pouvez le lui dire de ma part !

Je sors du bureau en claquant la porte et je dégringole les marches de l'hôtel de ville. La Healey est rangée le long du trottoir. Lavers, qui a quitté le bureau avant moi, m'attend à côté.

— Adieu, monsieur Wheeler ! me lance-t-il en esquissant un sourire.

— J'ai peut-être un peu trop cabotiné, je l'avoue, mais c'était vraiment l'occasion. Qui sait... la semaine prochaine on m'offrira peut-être la vedette dans *Un tramway nommé Désir*.

— J'ai encore jamais vu de tramway en jupons, grommelle Lavers. Tu t'en es bien tiré... en tout cas, tu as sûrement convaincu le district attorney. Il avait l'intention de prendre huit jours de vacances à partir de demain. Je ne lui ai pas entendu dire qu'il avait modifié ses projets.

— Il va me manquer ! dis-je, songeur.

Et Lavers de répliquer :

— Arrange-toi pour que Grossman te manque, dorénavant ! En tout cas, cette fois-ci, il ne t'a pas raté !

CHAPITRE V

Le même soir, vers sept heures, je me dirige en voiture sur Beauvallon et stoppe devant le 309 de l'avenue Horizon. Cette maison-ci n'est pas entourée de murs. Elle n'a rien d'un château fort. Ce n'est pas une masure non plus, même comparativement aux autres demeures de Beauvallon. J'abandonne la Healey dans l'allée et appuie sur le bouton de sonnette.

C'est Greta Waring qui m'ouvre. Elle est vêtue d'un sweater bleu et d'un pantalon de coton blanc qui a sûrement rétréci au lavage car il est nettement trop étroit. Le tissu est tendu à plat, là où Greta Waring est parfaitement rembourrée et se plisse partout là où elle a des fossettes. Ce pantalon forme sur elle comme une seconde peau, et c'est bien ce qu'il y a de plus joli, lorsque c'est porté par une brune agréablement rondouillarde.

— Lieutenant Wheeler ! s'écrie-t-elle de sa voix de gorge. Quelle agréable surprise !

— Je ne m'y attendais guère... Actuellement, d'après les sondages d'opinion, quatre-vingt-dix-huit pour cent des gens jugent la conduite de Wheeler « inqualifiable » et les deux pour cent restants disent : « Je n'en sais rien, mais c'est possible. » Ça semble bon de rencontrer quelqu'un qui estime que c'est un plaisir et que ce quelqu'un soit du sexe féminin.

— Entrez, je vous en prie, dit-elle en souriant. Moi, je me demandais ce que j'allais faire, ce soir. J'en ai par-dessus la tête de vivre en tête à tête avec moi-même !

— Je sais ce que c'est, fais-je, compatissant. Il y a deux solutions : fréquenter des gens ou fréquenter votre Hi-Fi !

— Laquelle recommandez-vous ?

— Le Hi-Fi, sans hésiter. Quand vous êtes fatiguée d'écouter, vous tournez le bouton et il se tait.

Le living-room est à l'avant-garde de la mode qui règne dans l'ameublement : des sièges abstraits et tout un fourbi hétéroclite en fil de fer et en débris d'épaves encombrant tous les passages. C'est le genre de pièce qui exige de la musique concrète pour avoir un peu de

consistance. Les échantillons de l'art de Picasso et de Dali qui sont accrochés au mur ont presque l'air démodé à côté de tout le reste.

— Qu'est-ce que vous buvez, lieutenant ? demande Miss Waring.

— Scotch sur glace – et un tout petit peu d'eau de Seltz.

Elle pousse un bouton et un pan de mur pivote sur lui-même, révélant un bar bien garni. Après avoir préparé les consommations, elle les apporte près du sofa et s'y assied.

— Asseyez-vous ici, lieutenant. (Elle tapote la place vacante à côté d'elle.) C'est plus fonctionnel qu'on ne le croirait.

— Je suis comme ça, moi aussi, fais-je avec un brin d'espoir. Quand je suis sur un sofa, j'entends.

C'est délicieux d'être ainsi assis près d'elle avec un verre à la main. J'essaie de ne pas me rappeler la nuit dernière et le même genre de scène attendrissante chez Lois Teal. Bon sang ! les balafres de ma joue n'ont pas encore commencé à se cicatriser !

— Comment va l'enquête ? demande-t-elle sur le ton de la conversation. Avez-vous trouvé trace de Lily ?

— Pas précisément.

— Et M. Walker ? Est-ce qu'il savait quelque chose ?

— Je n'en suis toujours pas sûr. La vie a fait un drôle de bond depuis que je vous ai vue. Je ne suis même plus lieutenant maintenant... Tout juste Al Wheeler... un gars comme tout le monde qui se trouve sur la mauvaise pente et risque fort de se casser la gueule à bref délai.

— Vous blaguez ?

— C'est une sale, sale blague et dont je fais tous les frais.

En quelques mots, je lui raconte ma visite chez Grossman, puis comment Lois Teal m'a piégé et comment j'ai été sacqué ce matin même.

— Mais c'est terrible ! s'écrie-t-elle quand j'en ai terminé. Vous ne pouvez rien faire contre ça ?

— Je m'y applique, dis-je sans trop de conviction. C'est un coup monté par Grossman, ça, c'est certain. C'est peut-être Benny Lammont qui a réglé les détails avec Lois Teal. Donc, si ce n'est pas Grossman qui a quelque chose à se reprocher, c'est sûrement Walker, son secrétaire.

— Mais penser que Lois s'est prêtée à une manigance pareille ! reprend-elle avec un accent d'incrédulité dans la voix. Mais c'est fantastique !

— Elle avait sans doute une bonne excuse. Ils lui ont peut-être raconté que Lily était saine et sauve, mais qu'il pourrait peut-être lui arriver quelque chose si Loïs ne marchait pas...

Miss Waring secoue encore la tête.

— Non, vraiment, j'ai du mal à croire... Loïs m'a toujours semblé une fille très gentille.

— Vous n'êtes pas forcée de le croire. Personne ne l'a cru, d'ailleurs, pas plus le district attorney que les deux flics qui accompagnaient Hammond.

— Non ! (Elle secoue résolument la tête.) J'ai la prétention de savoir juger les gens, et je ne peux pas croire que je me sois trompée sur vous.

Je termine mon verre.

— Maintenant, vous savez tout – toute l'histoire de ma vie. Mes chefs n'ont pas voulu me croire, alors je ne suis plus qu'un ex-flic au cœur brisé, ravagé par le chagrin.

— Allez donc vous servir un autre verre ! me dit-elle tout à coup.

— Bonne idée !

Lorsque je reviens avec mon verre, son regard se pose sur mes lèvres et elle me demande à voix basse :

— Pourquoi êtes-vous venu ici, ce soir ?

Le changement de tempo me monte à la tête et je me laisse presque tomber sur ses genoux en m'asseyant près d'elle sur le sofa fonctionnel. Je parviens pourtant à répondre :

— Primo : vous m'avez invité à venir. Secundo : je voulais voir d'un peu plus près ce pendentif que vous portez !

— Les bijoux vous intéressent ? demande-t-elle avec un soupçon de sourire.

— C'est plutôt leur présentation qui me passionne. Curieux... sous ce sweater, je n'arrive pas à bien voir si vous le portez, ce soir.

— Oui, c'est vraiment curieux, dit-elle avec un sourire espiègle. J'aurais juré que votre œil a toutes les propriétés des rayons X.

— C'est précisément ce que j'essaie d'obtenir. Mais, vous savez, ça demande des efforts épuisants. Ce serait tellement mieux si rien ne s'interposait...

— Bien sûr. Pour vous éviter la fatigue des yeux, la migraine et tout ce qui s'ensuit.

— Exactement.

Une pause, puis elle reprend soudain :

— Si vous avez l'intention de me séduire, autant que nous commençons par nous appeler par nos prénoms. J'aurais vraiment l'air idiot si je me mettais à soupirer : « Oh ! oh ! monsieur Wheeler !

— Appelez-moi Al, lui dis-je, magnanime.

— Moi, je m'appelle Greta. (Elle allonge le bras et, du bout du doigt, elle effleure délicatement les traces de griffes sur ma joue.) C'est Lois ? me demande-t-elle à voix basse.

— Oui, c'est Lois.

— Il faut que je rachète la mauvaise conduite de mon employée. Un client mécontent, ça ne vaut rien pour mon affaire.

Sa voix est rêveuse.

J'enserme dans mes mains sa taille fine et sous mes doigts, je sens frémir le tissu si doux, si somptueux du cachemire.

— Vous ne pouviez pas choisir meilleur moment pour faire une fleur à un client.

— Ne soyez pas impatient, Al, fait-elle brusquement. Vous avez un gros souci sur les bras : comment allez-vous rendre la monnaie de sa pièce à Grossman ?

— On s'en fout !

Mais je commence à me demander si ce n'est pas tout bonnement une allumeuse. Mes mains se faufilent sous le cachemire et entreprennent une prudente exploration des hanches lisses et soyeuses.

— Vous n'avez pas une hypothèse ? me demande-t-elle, toute à son sujet.

Mes mains grimpent encore un peu et mes doigts atteignent la naissance de ses seins fermes. Elle ne fait pas un geste pour les repousser, mais le regard de ses yeux s'en charge.

— Pas maintenant ! articule-t-elle finalement d'un ton catégorique. Voyons, vous devez bien avoir échafaudé une hypothèse quelconque pour expliquer ce qui est vraiment arrivé à Lily Teal...

— Vous êtes une vraie femme d'affaires, dis-je d'un ton glacial. Certes, j'ai ma petite hypothèse. A voir comment Grossman et Walker ont réagi, il est clair qu'ils cachent quelque chose. Pour moi, ils savent ce qui est arrivé à Lily. S'ils ont pu contraindre Lois à se livrer à ce petit numéro, hier soir, il a bien fallu qu'ils lui prouvent d'abord que sa sœur est vivante et en bonne santé.

Greta opine :

— Ça tient debout.

— Alors, où peut être Lily, sinon dans je ne sais quel recoin de la demeure de Grossman ?

— Poursuivez !

— De sorte que tout ce qu'il me reste à faire, c'est d'entrer dans la maison et d'y découvrir la jeune femme...

— Vous êtes formidable !

— Bien sûr ! (Je hausse les épaules.) Sauf sur un point... Comment pénétrer à l'intérieur ?

— Il doit bien y avoir un moyen, Al ! dit-elle d'un ton très convaincu. Réfléchissez bien !

— Je nage plutôt. Pour le moment, Grossman se méfie terriblement de moi. Jamais je ne passerai la grille, le gardien y veillera. Pas moyen d'enjamber un mur de quatre mètres. Je parie qu'il est garni de sonnettes d'alarme... si ce n'est pas de câbles à haute tension ! Bien mieux ! S'ils me surprennent et me descendent, le district attorney les fera décorer, pour le moins !

— Il doit bien y avoir un moyen, répète-t-elle, obstinée. Versez-nous un autre verre, Al, et on va y penser ensemble.

— Non, c'est à votre tour. Vous ne voulez pas flirter, alors rendez-vous utile !

Elle fait la moue :

— C'est tellement loin, ce bar !

— L'hôtesse, c'est vous ! Vous voulez que je raconte votre conduite aux informateurs de nos grands écotiers ?

— Bon. Je vous propose une affaire : vous emplissez les verres et vous avez le droit de m'embrasser en récompense. Mais c'est tout, rappelez-vous !

— Marché conclu !

En moins de dix secondes, je suis de retour sur le sofa, avec deux verres servis à la va-comme-je-te-pousse.

— J'ai un petit béguin pour vous, me déclare-t-elle d'un ton pas très convaincu. Vous avez dû être contrarié, ces temps derniers...

— Contrarié ? Repoussé, oui ! Et par un sweater de cachemire, si vous voulez tout savoir !

Tout en parlant, j'ai déposé précautionneusement les verres.

Elle se coule dans mes bras, presse ses lèvres contre les miennes en une mimique franche, sincère et soumise. Si Khrouchtchev signait

jamaïs un accord dans un esprit de conciliation aussi catégorique, les gars des Nations Unies pourraient rentrer chez eux dès le lendemain et vendre leur fameux building à Hilton pour en faire un hôtel !

Un peu plus tard, je reprends les verres d'une main mal assurée et je lui en offre un.

— Je me flattais d'avoir quelque expérience, fais-je humblement, mais vraiment, mon chou, je me rends compte maintenant de mes lacunes !

— Vous m'avez l'air pas mal, me répond-elle d'un ton protecteur. C'est peut-être parce que je suis née dans le Sud... Les filles deviennent très vite calées, sous le climat des tropiques.

— Et vous vous trimblez avec ce climat depuis ce temps-là ? Maintenant, je comprends pourquoi vous vendez des diamants... Avec tous ces glaçons que sont les diamants, vous formez un contraste saisissant.

— Ah ! oui, les diamants ! lance-t-elle brusquement. Voilà ce qu'il nous faut.

— Comment ça ?

— Ce sera un prétexte pour nous introduire dans la maison.

— Evidemment, mais le *hic*, c'est de se faire inviter.

— Précisément ! Voilà le moyen de se faire inviter ! s'écrie-t-elle au comble de la surexcitation.

Elle s'explique. Un petit diamant étincelle au fond de son œil.

— Walker achète pour Grossman quantité de bijoux. Il les voit et les emporte d'abord, à condition, pour les soumettre au patron. Si je l'appelais en lui disant que j'ai un article tout à fait spécial dont le vendeur ne permet pas que je me dessaisisse ? Je proposerai d'aller le leur apporter pour qu'ils y jettent un coup d'œil.

— Vous croyez qu'il marchera ? fais-je, pas très convaincu.

— Si ça en vaut la peine, oui. On peut toujours exciter un collectionneur en lui laissant entendre qu'il y a de la concurrence... Un autre acquéreur qui convoite le même bijou. Attendez que je réfléchisse... (Elle se tapote rêveusement le menton avec le rebord de son verre.) Je sais... le collier Emerson !

— Qu'est-ce que c'est ?

Greta me contemple d'un air scandalisé.

— Vous n'avez jamais entendu parler du collier Emerson ? Il est célèbre... Il est fabuleux ! Mon père l'a acheté il y a vingt-cinq ans, et, à l'époque, il l'a déjà payé cinquante mille dollars. Il a stipulé dans son

testament que le bijou ne devrait jamais quitter la famille...

— Où est-il, ce collier ?

— Ici.

— Comment ! Vous le gardez chez vous ?

— Bien sûr. Il est dans le coffre, et, mon coffre, ce n'est pas une petite affaire. La combinaison est à peu près impossible à reconstituer. Si quelqu'un essayait de le trafiquer, des sonnettes d'alarme se déclencheraient dans toute la ville. En moins de dix minutes, on verrait rappliquer tout le monde, depuis les gars du F.B.I. jusqu'aux pompiers... Ne bougez pas, je vais vous le montrer.

Elle se lève et sort de la pièce. J'allume une cigarette et j'en ai à peine tiré une longue bouffée qu'elle revient. Elle tient un écrin plat qu'elle me tend.

Je l'ouvre, et tous ces feux scintillants m'éblouissent. Le collier porte trois diamants montés séparément. Deux d'entre eux sont de la taille de l'ongle de mon pouce, le troisième un peu moins gros. Je reste là, sidéré, à considérer, bouche bée, cet extraordinaire joyau.

— Ça n'a pas de prix, dis-je d'une voix enrouée.

— Si, pour un collectionneur.

— Quand Walker lui dira que vous voulez le vendre, vous pensez que Grossman le croira ?

— Oui, assure-t-elle, confiante. Un collectionneur est prêt à tout croire, lorsqu'il pense qu'il va mettre la main sur un joyau aussi rare que le collier Emerson.

— Eh bien, c'est parfait ! Ça vous fait entrer dans la maison, mais moi ?

— Facile ! (Elle sourit.) Vous allez rouler en grand équipage... dans le coffre arrière... Je range ma voiture devant la maison et j'entre... et là, vous vous débrouillez tout seul.

— A condition que vous n'oubliez pas de ne pas fermer le coffre à clé.

Elle jette un coup d'œil sur la pendule murale – deux frères aiguilles de cristal qui semblent suspendues dans le vide.

— Il n'est pas encore trop tard ce soir, dit-elle, prise au jeu. Je l'appelle tout de suite.

J'observe, d'un air soupçonneux :

— On dirait que ça vous amuse !

— Je ne me suis jamais autant amusée depuis le jour où j'ai essayé de séduire Douglas Lane... (Ce souvenir la fait éclater de rire.) C'était

dans mon bureau... Il a tourné de l'œil !

— Il ne sait pas ce qu'il a perdu.

Je la regarde se rendre au téléphone avec la grâce féline d'une tigresse traquant un mâle. Elle compose un numéro, et, un instant plus tard, annonce :

— Ici, Greta Waring. M. Walker, s'il vous plaît. Dites-lui que c'est urgent. (Sa paupière droite s'abaisse légèrement et elle m'adresse un sourire complice.) Monsieur Walker ? (Elle a le ton d'une femme d'affaires, mais sa voix est aimable.) Greta Waring. Pardon de vous déranger à cette heure, mais il s'agit du collier Emerson. Oui, j'ai bien dit Emerson. Eh bien, voilà... je vous passe les détails ennuyeux, mais le fait est que j'ai un pressant besoin d'argent liquide... alors je vends. Le sentiment, c'est très beau, mais jusqu'à un certain point que je viens de franchir, il y a quelques instants. Les diamants qui dorment dans un coffre-fort n'ont aucune valeur... Oui, j'ai l'intention de le vendre, et, bien entendu, j'ai pensé à vous en premier. Je peux le vendre ailleurs sans difficultés, naturellement, mais depuis le temps que nous faisons affaire ensemble...

De là où je suis assis, je peux entendre la voix de Walker dans l'appareil. Greta bâille en écoutant et fait tout un petit numéro à mon intention.

— Je peux vous l'apporter ce soir, déclare-t-elle, lorsque Walker lui laisse enfin placer un mot. Ainsi, M. Grossman pourra le voir et faire une offre s'il s'y intéresse... Non, merci, monsieur Walker... Je n'ai rien à craindre... Qui imaginerait que je trimbale le collier dans ma poche ? Bon... Entendu... J'y serai dans une demi-heure environ.

Elle raccroche et me sourit encore.

— Vous voyez ? Ça n'a pas fait un pli... vous ne l'avez pas entendu me roucouler à l'oreille ?

— Vous n'allez pas le vendre vraiment ?

— Bien sûr que non ! Au bout du compte, je refuserai son offre, mais pour ce soir, je demanderai vingt-quatre heures de réflexion.

— Greta, lui dis-je humblement, vous êtes un génie, un véritable génie !

— Pour ce mot-là (Elle me fait une révérence à faire péter son pantalon de cotonnade), vous avez le droit de m'embrasser encore une fois.

Ça occupe largement les cinq minutes qui suivent. Puis elle ramasse l'écrin et, d'un bon coup dans les côtes, repousse une nouvelle tentative de ma part.

— Si nous ne nous mettons pas en route tout de suite, nous ne partirons jamais, me déclare-t-elle d'une toute petite voix.

— Je crois que vous avez raison. Mais, aussi, pourquoi faut-il que le crime vienne ainsi gâcher notre idylle ?

— S'il n'y avait que des idylles sans jamais le moindre crime, ça ne serait pas drôle du tout, me répond-elle avec le plus grand sérieux.

Médusé, bouche bée, je la regarde :

— Vous blaguez ? fais-je enfin. Dites-moi que vous blaguez ?

CHAPITRE VI

Elle arrête la Cadillac à cinq cents mètres de chez Grossman. J'en descends et me rends à l'arrière. Greta ouvre le coffre ; je reluque l'intérieur d'un œil méfiant.

— Allons, poussinet, fait-elle, impatiente. Rentrez dans l'œuf.

— Je voudrais être bien sûr qu'il va éclore et qu'il ne s'agit pas d'un tombeau. Vous n'oublierez pas de donner un tour de clé pour l'ouvrir avant de vous en aller, hein ?

— Si j'oubliais, je vous enverrais une carte postale. Vous avez l'air inquiet, on dirait !

— Il y a de quoi !

Je grimpe dans le coffre qui est vraiment assez vaste pour contenir toute la figuration d'un grand film à la Cecil B. De-Mille. Greta rabat le couvercle et m'enferme dans des ténèbres quasi fœtales. Quelques secondes plus tard, la voiture repart pour s'arrêter une minute après. J'entends confusément parler. Une voix d'homme d'abord, puis le vibrant contralto de Greta. Le voyage qui s'ensuit est bref ; on va jusqu'au bout de l'allée, je suppose ; puis la voiture stoppe de nouveau et le moteur se tait. Dix secondes plus tard, j'entends un déclic et le couvercle du coffre s'entrebâille légèrement.

— Ça va ? murmure Greta.

— Je sens que je vais naître une seconde fois, lui dis-je sur le même ton. Vous avez une formule d'acte de naissance ?

— Oh ! Je n'ai besoin que d'un timbre en caoutchouc avec l'inscription : « Au rebut », grommelle-t-elle. Mais, dites donc, il vaut mieux que j'y aille. On me surveille peut-être de l'intérieur. Bonne chance, Al !

Sur le dallage de la cour, le bruit de ses talons décroît. Il change de ton lorsqu'elle gravit les marches de marbre. De très loin, je distingue la voix du maître d'hôtel puis le bruit de la grande porte qui se referme.

Après avoir posément compté jusqu'à trente, je glisse les doigts sous le couvercle et le pousse. Il s'ouvre tout grand avec une souple précision, me laissant plus nu, me semble-t-il, que Lady Godiva quand

le vent de la course faisait flotter sa chevelure derrière elle. Je m'extirpe et referme le couvercle du coffre. L'oreille tendue, j'épie le moindre bruit, mais je n'entends rien ; ça vaut mieux car, si quelqu'un avait poussé un cri, Wheeler serait mort sur-le-champ d'une crise cardiaque.

Je contourne la maison. Toutes les fenêtres devant lesquelles je passe ont un point commun : elles sont garnies de barreaux à l'extérieur.

Arrivé au dernier coin, j'ai un coup de pot : un garde fait les cent pas derrière la maison, mais il me tourne le dos et se dirige vers le coin d'en face. Je me cache sous le buisson le plus proche et j'attends, le sang glacé, tout prêt pour une transfusion. Le garde arrive au bout de la maison, il fait demi-tour et se remet en route.

Au fur et à mesure qu'il approche de mon buisson, le bruit de ses pas s'accroît. Encore quatre enjambées et il s'arrête. Mes nerfs sont aussi tendus que les cordes de la guitare de Presley... mais je le vois sortir un paquet de cigarettes de sa poche, en glisser une au coin de sa bouche. Pendant qu'il cherche une allumette, je lui bondis sur le paletot et lui fais le coup du lapin. J'en ai les phalanges tout esquinées. Il s'effondre et, l'espace d'une seconde, j'ai peur de lui avoir brisé les vertèbres cervicales ; mais non, il respire encore.

Il a un trousseau de clés dans sa poche. Je le fais passer dans la mienne, je le soulage de son revolver, mais alors, il me vient une meilleure idée : je le débarrasse de son uniforme et le passe à mon tour. Il me va assez bien. Il y a peut-être un peu trop de tissu autour de la taille, mais la ceinture du revolver arrange tout. J'enfonce la casquette pour que la visière m'arrive aux yeux mais là, j'ai à faire face à un autre problème. Que faire du garde ?

Ce qui m'embête vraiment, c'est que la seule solution équivaut à la perte de mon complet presque neuf. Mais, comme dirait la strip-teaseuse : « A quoi bon pleurer sur une malheureuse défroque ? » Le pantalon lui ligote solidement les jambes et j'utilise le veston pour lui lier les mains derrière le dos. Ma pochette sert de bâillon et, finalement, je le traîne à l'abri d'un buisson.

A mon tour, je pars lentement dans l'allée jusqu'au bout de la maison ; arrivé là, je fais demi-tour et reviens sur mes pas. Une porte est entrouverte, et je suis en train de me demander si ma chance va persévérer quand la lumière jaillit à l'intérieur.

J'ai peut-être encore dix pas à faire pour l'atteindre lorsque, de la pièce, une voix lance soudain :

— Hé ! Joe !

Je crois que si je n'avais pas si bien serré ma ceinture, j'aurais perdu mon froc !

Je grommelle sans trop m'aventurer :

— Oui ?

— Il y a du café au coin du fourneau ! annonce la voix qui est féminine, gaillonneuse et autoritaire. Tu peux venir le prendre quand tu voudras. Moi, je vais me coucher !

— D'ac, merci.

La voix doit appartenir à la cuisinière, et comme c'est strictement un renseignement qu'elle me transmet et non pas une invitation que Joe devrait accepter, tout est pour le mieux.

Je reste planté là pendant un temps qui me semble interminable, mais rien ne se produit ; pris d'un accès de bravoure, je pousse la porte. C'est la cuisine – aussi vaste que mon appartement tout entier – et totalement déserte. La cafetière est vraiment au coin du feu, muet symbole de solidarité ancillaire, mais je n'ai pas le temps d'en boire.

L'autre porte de la cuisine ouvre sur le hall où j'ai le choix entre plusieurs directions. J'opte pour la gauche. Au bout de ce hall se trouve une porte fermée à clé, mais je m'y attendais. Je sors le trousseau de ma poche et la quatrième clé fait jouer le pêne... La porte s'ouvre alors lentement et j'entends vraiment le déclic de mes yeux qui me sortent de la tête ; à mon insu, j'ai déclenché la machine à explorer le temps et je suis entré de plain-pied dans l'histoire !

La pièce est somptueusement meublée, les murs tapissés d'un brocart soyeux qui luit sous les lumières adroitement camouflées. En guise de plafond, un vaste miroir renvoie fidèlement la scène des Mille et Une Nuits qui se passe en dessous.

Au centre de la pièce se dresse un gigantesque lit. Des serpents aux brillantes couleurs déroulent leurs volutes à la tête du lit, leurs yeux brillants ont l'éclat des émeraudes authentiques. Un dessus de lit en satin noir drape la couche, et ses coins, en retombant, vont caresser l'épaisse toison de la carpe en laine blanche. Et, sur le dessus de lit, contraste éblouissant, trône Cléopâtre !

Ses cheveux, de teinte cuivre, lui pendent dans le dos et lui descendent presque jusqu'à la taille, qu'elle a très fine. Elle est vêtue du strict minimum... en pierres précieuses, de la tiare constellée de diamants qui la couronne au lourd bracelet d'esclave en or massif qu'elle porte à la cheville.

Deux minuscules cornets d'or coiffent la pointe de ses petits seins fièrement érigés. Un diamant solitaire jette ses feux au creux de son nombril et une étroite écharpe de lamé or embrasse les rondeurs

doctes de ses hanches. De fins cercles d'or ciselé, ornés de minuscules clochettes d'argent, lui ceignent les cuisses. L'air morose de sa frimousse de poupée est le seul détail qui détonne au milieu de toute cette fantaisie.

J'ai beau battre des paupières, j'ai beau me pincer, je ne parviens pas à en croire mes yeux. Elle lance ses jambes hors du lit, pose les pieds par terre, puis fait deux pas tintinnabulants dans ma direction.

— Qui êtes-vous ? me demande-t-elle d'un ton chargé de mépris. Qu'est-ce que vous voulez ?

La couleur de ses cheveux et la ressemblance, au point de vue physionomie, me suffisent sans qu'il me soit nécessaire de recourir à la petite cicatrice à l'intérieur de la cuisse.

— Ne me touchez pas ! s'écrie-t-elle tout à coup, d'une voix criarde qui frise l'hystérie.

— Du calme... du calme ! lui dis-je. Vous êtes bien Lily Teal ?

— Et après ?

— Je m'appelle Wheeler. Lieutenant Wheeler.

Je suppose que ce n'est pas le moment de lui raconter que je suis devenu « ex-lieutenant » pour avoir voulu violer sa sœur. Même si c'est un coup monté contre moi, il faut pas mal de temps à une femme pour comprendre un pareil micmac. Or, c'est bien le temps qui nous manque le plus, pour l'instant.

— Vous venez m'arracher à cette affreuse prison ? demande-t-elle, haletante. Vous allez me faire évader ?

— Je suis le Blanc Chevalier à l'armure rouillée, dis-je. Si vous voulez partir, c'est le moment, c'est l'instant... Et en vitesse !

— Bon ! dit-elle, tout agitée, en faisant encore deux pas tintinnabulants dans ma direction.

— Vous ne pouvez pas vous débarrasser de cet attirail ?

— Non, je ne peux pas, fait-elle, l'air découragé. C'est attaché à mes jambes et c'est lui qui a la clé. Je ne sais même pas ce qu'il a fait de mes vêtements.

Elle se met à pleurer doucement et les larmes lui dégoulinent sur les joues. Elle a de plus en plus l'air d'une poupée. J'aurais presque envie d'appuyer sur le solitaire du milieu, pour voir si elle ne va pas se mettre à dire « maman ».

Je la prends par la taille et je l'entraîne dans le hall ; je lui fais traverser la cuisine et puis nous nous enfonçons dans la nuit noire. Derrière son buisson, le garde s'agit comme un diable dans un bénitier, mais nous nous hâtons de contourner la maison, tandis que

Lily continue de carillonner comme les cloches de Pâques...

Nous arrivons enfin devant la riche demeure. La Cadillac de Greta se tient là, comme une envoyée du ciel... J'ouvre la portière et... les dieux sont vraiment avec nous... Je constate que Greta a laissé les clés au tableau. Alors j'attire Lily, carillonnante et cliquetante tel un flamenco en délire, et la fais asseoir à côté de moi. J'emballe le moteur, j'exécute un brusque demi-tour et fonce vers la grille. A la dernière seconde, je serre brusquement les freins et la Caddy s'arrête pile.

En voyant le garde s'amener d'un pas tranquille, je sors le revolver de son étui et le tiens braqué juste au niveau de la vitre.

— Je ne vous retiendrai qu'une petite seconde, Miss Waring, juste le temps d'obtenir l'autorisation, à la maison. Et aussitôt, je...

Il s'aperçoit alors que si je suis Miss Waring, la chirurgie esthétique a dû faire miracle en un clin d'œil... Mais, déjà, j'ai sauté de mon siège et je lui ai enfoncé le revolver dans les tripes. Ça n'a pas l'air de lui faire du bien.

Je lui ordonne alors :

— Ouvre la porte, l'ami ! T'aurais bonne mine, tu te rends compte ? avec un grand trou à la place du nombril...

Il marmonne quelques mots incohérents, pousse la clé dans la serrure et ouvre tout grand le portail. Quand il en a terminé, je lui balance, pour sa peine, un bon petit coup de crosse derrière l'oreille.

Lily tremble de tous ses membres quand je remonte en voiture.

— Pourquoi êtes-vous venu seul ? me demande-t-elle. Vous auriez dû amener avec vous une pleine bagnole de flics...

— Ce serait trop long à vous raconter, mon chou, dis-je en lançant la voiture à toute allure. En deux mots, je suis le seul flic à avoir deviné que vous étiez enfermée dans cette espèce d'asile d'aliénés.

Trois quarts d'heure plus tard, nous sommes chez moi. Je lui passe mon veston pour qu'elle ne prenne pas froid et je vais nous servir un verre. En chemin, je déboucle le gros ceinturon que je pose sur la table. Il s'en faut de peu que j'en perde mon froc du même coup ! D'une main, je remplis les verres (il faut dire que je pourrais servir un scotch avec mes pieds s'il le fallait !), et je lui en apporte un. Puis j'emmène le mien dans ma chambre où je me dépouille de l'uniforme et retrouve mes propres vêtements.

Lorsque je reviens dans le living-room, Lily Teal est pelotonnée au creux du fauteuil, le veston drapé autour d'elle ; elle est en train de siroter doucement son verre.

— Je voudrais rentrer à la maison, lieutenant, me dit-elle d'une voix plaintive. J'ai hâte que ma sœur sache que je suis saine et sauve. Elle doit être folle d'inquiétude.

— Je pense bien ! Mais il faut d'abord que je dise deux mots à quelqu'un. J'appelle tout de suite et je leur demande de venir. Ça ne sera pas long.

— Alors, dépêchez-vous, fait-elle, impatiente.

Je feuillette l'annuaire pour trouver le numéro personnel de l'adjoint au district attorney. La sonnerie carillonne pendant ce qui me paraît être une éternité, puis une voix de femme me répond. C'est Mme Bryan. Elle m'apprend que Bryan n'est pas chez lui.

— Je l'attends d'un instant à l'autre, m'assure-t-elle. Qui le demande ?

— Le lieutenant Wheeler, de la P.J., dis-je sans me donner la peine de couper les cheveux en quatre. Voulez-vous lui transmettre mon message ? C'est urgent. Dites-lui que je viens de faire un tour au château de Grossman et que j'en ai ramené Lily Teal. Je voudrais qu'il vienne chez moi dès qu'il rentrera. (Je lui donne mon adresse.) Vous dites qu'il va revenir d'une minute à l'autre ?

— J'en suis certaine, me répond-elle d'une voix assurée.

Je la remercie et je raccroche.

— Il n'est pas là ? demande Lily.

— Non, mais il va arriver et il viendra ici tout de suite. Dès que vous lui aurez parlé, vous irez retrouver votre sœur.

— Elle doit être folle d'inquiétude, répète-t-elle encore.

— Qu'est-ce qui s'est passé, ce samedi soir, quand vous êtes sortie de la pharmacie ?

Elle frissonne et remonte le veston.

— A peine avais-je fait quelques pas dans la rue qu'une voiture s'est arrêtée au bord du trottoir. Deux hommes en sont sortis. Ils m'ont attrapée et ils m'ont poussée sur le siège arrière. L'un d'eux m'avait bâillonnée avec sa main pour m'empêcher de crier. Avant même que je me sois rendu compte de ce qui se passait, ils m'ont amenée dans cette maison de fous où ils m'ont enfermée dans une pièce. Je suis restée ainsi au moins une heure toute seule.

« Puis M. Walker a fait son apparition. Je lui ai demandé de me laisser partir, mais il s'est contenté de sourire et m'a dit que j'avais bien de la chance que M. Grossman s'intéresse à moi. Si je restais un moment chez lui, il me donnerait beaucoup d'argent et des tas de cadeaux.

« Je lui ai répondu qu'il était fou et que s'il ne me laissait pas partir tout de suite, j'irais me plaindre à la police quand je sortirais et que je raconterais exactement ce qui s'était passé. Je dirais que j'avais été kidnappée en pleine rue ! Mais lui, il s'est borné à rire aux éclats et m'a répondu que je ne sortirais jamais de là si M. Grossman ne voulait pas. Sur ce, il est parti, et, une minute après, c'est une horrible femme qui est arrivée.

— Une horrible femme ? ai-je fait. Je ne savais pas que Grossman gardait plus d'une jeune fille à la fois dans sa maison !

— Ce n'était pas une jeune fille, proteste Lily avec force. C'était une femme de plus de quarante-cinq ans ! Une vieille sorcière, tout en noir. Elle m'a apporté tout cet attirail de dingue et elle m'a dit de le mettre avant que Grossman vienne me voir. Je lui ai répondu qu'elle avait perdu la tête si elle se figurait que j'allais me mettre toute nue et m'attifer avec ça, même si c'était en diamants ! Alors, elle m'a arraché mes vêtements... Elle est forte comme un cheval... Elle y ressemble d'ailleurs, la vache !

— Et après avoir arraché vos vêtements, fais-je d'un air rêveur, qu'est-ce qu'elle vous a fait ?

— Elle m'a battue. Elle m'a dit qu'il fallait que je sois gentille avec Grossman... Sinon, gare à moi ! (Elle lève alors vers moi un œil soupçonneux.) Est-ce que ça ne vous fait pas rigoler, par hasard, mon histoire ?

Je m'empresse de protester.

— Ma cocotte, mon cœur saigne affreusement. Est-ce que Grossman vous a rendu visite, après ça ?

— Je comprends !

La sonnerie du téléphone rompt le charme ; j'hésite un instant à y répondre, puis je finis par me décider ; après tout, c'est peut-être Bryan qui appelle.

— C'est Al ? demande une voix de gorge, dès que j'ai décroché. Quand est-ce que je récupère ma voiture ?

Je m'exclame joyeusement :

— Greta ! C'est vous ? Comme vous êtes gentille de m'appeler !

— Pour un succès, c'est un succès ! (Elle pouffe de rire. Dès que Grossman et Walker ont appris ce qui venait de se passer, ils n'ont eu de cesse que de se débarrasser de moi ! Grossman m'a fait raccompagner dans sa Rolls. Vous parlez d'une mécanique ! Le chauffeur m'a expliqué que si l'on entend le moindre bruit de moteur, on renvoie la voiture à l'usine pour une révision complète. Et vous,

comment vous en êtes-vous tiré ?

— J'ai décroché la timbale, dis-je modestement.

— Magnifique ! Elle va bien ? Lily, je veux dire...

— Oui, elle va bien.

— J'en suis bien contente pour elle ! s'écrie-t-elle sincèrement. Mais vous devez être très occupé, en ce moment. Je ne vous retiens pas. Rappelez-moi quand vous aurez une minute, Al. Et pour ma voiture, il n'y a pas de presse, je peux me servir de la poussette que vous avez laissée devant ma porte.

Je raccroche et je retourne auprès de Lily Teal.

— Vous me parliez de Martin Grossman, n'est-ce pas ?

— Ce fut un vrai cauchemar. (Elle hausse les épaules, l'air accablé.) Il est vraiment dingue, ce Grossman ! Il se prend pour un empereur romain ou quelque chose comme ça. C'était comme un conte de fée... qui finirait mal...

— Oui, ceux qui sont défendus aux enfants ! Mieux vaut leur faire entendre des rondes classiques que des berceuses... celles qui ont une fin bien morale, j'entends. Vous savez, comme l'histoire de la fermière qui opérait des souris myopes... Avez-vous jamais entendu chose pareille dans votre vie ?

— Vous n'êtes pas un peu loufoque ? me demande-t-elle, déconcertée. (Puis elle me regarde d'un œil soupçonneux, et même malveillant.) Est-ce que vous ne seriez pas un de ces « beatniks » ou un de ces existentialistes à la gomme ?

Je suis sauvé par le gong, ou plus exactement, par la sonnerie de la porte d'entrée.

— Ça doit être l'adjoint du district attorney. Il faut que j'aille vite lui ouvrir.

Je sors du living-room, passe dans l'antichambre et ouvre la porte d'entrée. Dehors, personne... Rien que le couloir désert.

Je demande à tout hasard :

— C'est vous, monsieur Bryan ?

Je risque alors la tête par l'entrebâillement de la porte, juste à temps pour recevoir le ciel qui me dégringole sur la cafetière.

CHAPITRE VII

Rien qu'au boucan, on croirait entendre un congrès de speakers et de présentateurs de la radio. Mais à endurer, c'est comme si on faisait tournoyer ma tête, en guise de disque. J'ouvre les yeux avec précaution ; la lumière m'arrache un gémissement : la douleur et la souffrance se répandent dans ma nuque et, comme elles s'y trouvent bien, elles s'y installent pour la nuit ! Je me dresse lentement sur mon séant et je me surprends à contempler toute une chambrée de flics.

Parker est le plus près de moi ; il me dévisage d'un air curieusement perplexe.

— Qu'est-ce qui se passe, Wheeler ? Tu t'es cogné la tête contre quelque chose ?

— Quelque chose que quelqu'un tenait d'une main rudement ferme...

Je me cramponne à une chaise et me remets péniblement debout. Je lui demande alors :

— Comment êtes-vous arrivé ici aussi vite ?

— Tu ferais bien de passer dans le living-room, grommelle-t-il.

— Mais oui...

Légèrement titubant, je le suis, avec le reste de là bande sur les talons. Le living-room est à peu près comme je l'ai laissé tout à l'heure, cinq ou dix minutes plus tôt, tout au plus. Lily Teal est affalée dans le fauteuil. Un instant, je crois d'abord qu'elle s'est endormie. Puis je regarde mieux.

Mon veston s'est entrouvert, et, par-dessous, je m'aperçois que sa blanche poitrine et les deux petits cornets d'or sont teintés de rouge. Ses yeux sont grands ouverts et contemplent le vide ; ses lèvres se sont retroussées sur ses gencives, comme si elle s'apprêtait à pousser un hurlement affreux.

— Qu'est-ce qui a fait ça ? fais-je d'une voix embarrassée.

— Wheeler ! (Parker a l'air d'en avoir assez.) Est-ce que tu vas te mettre à jouer les amnésiques, maintenant ?

— Qu'est-ce que vous me chantez ?

Il regarde Hammond :

— Lieutenant, montre-lui, ordonne-t-il sèchement.

Hammond déplie soigneusement un mouchoir propre – je parie bien que ce n'est pas le sien – et exhibe le revolver qui s'y trouvait enveloppé.

— Tu as déjà vu cette arme ? me demande Parker.

Je jette un coup d'œil sur la table et aperçois la gaine vide.

— Bien sûr ! C'est le revolver que j'ai pris au garde, chez Grossman !

— Voilà une réponse qui ne manque pas d'originalité ! soupire Parker. C'est bon, lieutenant !

Je regarde Hammond remballer le revolver avec le plus grand soin.

— Qu'est-ce que c'est que toute cette histoire ? fais-je, mais le petit malaise que je ressens au creux de l'estomac me dit que je commence à piger.

Lentement, Parker secoue la tête, l'air ébahi.

— Ainsi tu l'avais ici... chez toi... pendant tout ce temps-là ?

La moutarde commence à me monter au nez. Je réplique :

— Dites donc, faudrait vous faire désenfler la tête. Je suis le type qui l'a sortie, ce soir, de la maison où Grossman la tenait prisonnière.

— Arrête donc une bonne fois de nous débiter tout ce bla-bla-bla sur Grossman ! lance-t-il, excédé. Si tu te mettais à nous dire la vérité, pour changer ? Avec l'allure que ça prend, tu pourrais plaider la folie et personne n'y trouverait à redire... Surtout après avoir vu la photo de la petite Teal dans l'accoutrement dont tu l'avais affublée !

— Ouais ! fait Hammond en soufflant comme un phoque. On a trouvé ton uniforme noir dans ta chambre, Wheeler ! Bon Dieu ! Tu t'en donnes du tintouin pour prendre ton pied, toi ! Est-ce que t'as un fouet et une paire de bottes pour compléter l'équipement ?

J'implore alors Parker :

— Capitaine, vous ne voudriez pas faire emmener Hammond avant qu'il n'ait bavé sur tout mon tapis ?

— Ce n'est pas à moi qu'ils vont passer la camisole de force. C'est pas moi qu'ils vont expédier au cabanon, Wheeler ! riposte Hammond, sarcastique. T'en as du culot de coller tout ça sur le dos de Grossman ! Une même Teal, ça ne te suffisait pas, il fallait aussi que t'essaies de violer l'autre ?

— Elle m'avait foutu en pétard ! dis-je en mentant effrontément.

— Et c'est pour ça que t'as essayé de la violer ? me demande Hammond d'une voix rauque.

— Pardi ! Elle refusait de mettre pour moi les diamants et tout le bastringue... Moi, je me disais que puisque Lily voulait bien, Lois aussi... Pas vrai ? Après tout, ces cailloux-là, j'ai eu du mal pour les avoir... Tu penses... avec ma solde de lieutenant... Il m'a fallu supprimer le tabac pour acheter la tiare !

— Ça suffit, Hammond ! hurle Parker. Allons, Wheeler, s'agit pas de rigoler. Ce meurtre, ça s'est passé comment ? Dites-nous la vérité.

— D'accord. (Je hausse les épaules.) C'est vrai, je l'ai tuée. J'ai tiré dessus... Elle était assise là, dans ce fauteuil. Et puis je me suis balancé un grand coup sur la nuque... Assez fort pour être encore dans les pommes quand les flics arriveraient.

— Non. Tu as glissé dans l'antichambre et tu t'es cogné au coin d'un meuble, rectifie Parker. Ça arrive à tout le monde, tous les jours.

— Je suppose que j'ai des pertes de mémoire. Dites-moi, est-ce que je vous ai appelé, ou bien est-ce que vous êtes venus me rendre visite, comme ça, en passant ?

— Quelqu'un a téléphoné à la Brigade, répond-il sèchement. Sans donner de nom. Trop effrayé, vraisemblablement. Un voisin, peut-être, qui aura tout vu de sa fenêtre.

— A moins que ce ne soit le véritable assassin qui vous a prévenus après m'avoir étendu raide ! C'est peut-être encore le type qui avait déjà aidé Lois Teal à monter chez elle la tentative bidon de viol !

— Garde ça pour le jury, grommelle Parker. Je t'inculpe d'homicide volontaire. La seule déposition de la sœur suffirait pour t'envoyer à la chambre à gaz !

— Mais je...

— Emmenez-le ! gueule Parker. Je ne veux plus le voir, ce Chinois-là !

Ils m'embarquent – si vite et si adroitement que mes pieds ne touchent le parquet que tous les dix pas. En moins de trente secondes, je suis transporté dans l'une des voitures de ronde qui stationnent au bord du trottoir. Et, de là, je me retrouve en un rien de temps dans une cellule de la Brigade Criminelle.

Assis sur la couchette rembourrée avec des noyaux de pêches, j'allume une cigarette et je réfléchis. Je n'ai pas autre chose à faire, d'ailleurs. Je réfléchis à un tas de choses. Qui m'a assommé, par exemple ? Qui a tué Lily Teal ? Qu'est-ce qui a pu arriver à l'adjoint du district attorney pour qu'il n'ait pas donné signe de vie ? Qu'est-ce

qui se passerait si je branchais la police sur Greta Waring ? Est-ce qu'elle dirait la vérité ou bien est-ce que les autres me battraient de vitesse et l'obligeraient à se taire en lui faisant peur ?

Je suis vraiment plongé dans un abîme de réflexions quand, trois cigarettes plus tard, Parker et le shérif Lavers font leur entrée dans ma cellule, et, plantés devant moi, m'inspectent d'un air écœuré comme si j'étais un bout de barbaque que le chat a ramené à la maison.

— Je demande à être réintégré dans vos services, shérif, dis-je en toute confiance. Arrangez-vous pour que ce soit rétroactif, juste avant la tentative de viol et l'assassinat, si ça ne vous dérange pas.

Lavers lance un regard navré à Parker.

— Voulez-vous que je vous dise une bonne chose ? Notre première gaffe, c'est d'avoir pensé à Wheeler...

— Ouais, opine Parker, l'air embêté. On ne peut même pas prétendre qu'on ne le connaissait pas, vous et moi ! Il a même fallu qu'on l'asticote drôlement pour qu'il accepte, en plus !

— Tout de même, quand ils balanceront les comprimés de cyanure dans la chambre à gaz... (Lavers courbe la tête.) On le regrettera !

— On en pleurera plein notre casquette ! renchérit Parker allègrement, ou peu s'en faut.

— Votre sketch est très marrant, leur dis-je, imperturbable, et s'il ne s'agissait pas de moi, je me taperais sur les cuisses. Mais c'est vous deux qui m'avez fourré dans ce pétrin. Alors, à vous de m'en sortir !

— Je te l'ai pourtant dit, grommelle Lavers, que tu serais obligé de te débrouiller tout seul ! Tu opères pour ton compte, et tu continues !

— Alors, je n'ai pas besoin de vous pour écrire ma nécrologie ! D'ailleurs, de toute façon, vous oublierez le meilleur...

— Ne t'énerve pas ! fait-il.

— Répétez-le et je me mets à gueuler de toutes mes forces, en plein dans le tuyau de votre oreille !

— Foutons-lui la paix ! déclare subitement Parker. Wheeler, il n'y a pas d'empreintes sur le revolver, ce qui veut dire que l'assassin s'est donné le mal de l'astiquer. Bien sûr, ça pourrait être toi, mais ton histoire commence à tenir debout. Primo : le permis de cette arme a été délivré à un certain Rawson, John Rawson, gardien de nuit chez Grossman.

— Vous vous rendez compte ! s'exclame Lavers. Pour une fois, voilà Wheeler surpris en flagrant délit de franchise !

— Secundo, poursuit Parker, tu avais raison, au sujet des diamants portés par la petite Teal. Ils valent une fortune... (Il se tourne vers

Lavers.) Il semble bien qu'il faille admettre sa version ; il se peut, après tout, qu'il ait été chercher la fille chez Grossman. (Il rit silencieusement.) Peut-être que le district attorney ne serait pas enclin à l'admettre, mais du moment qu'il est en balade, je n'ai pas à le consulter...

— Alors, il n'y a plus d'inculpation de meurtre ? dis-je, tout brûlant de profiter de l'aubaine.

— Je ne vois pas comment nous pourrions te retenir, reconnaît Parker. Qu'en pensez-vous, shérif ?

— Je pense que vous avez raison, fait Lavers. Mais nous ne pouvons rien retenir contre Grossman non plus, puisque nous n'avons que le témoignage de Wheeler – sans autres preuves – pour attester que la jeune fille était séquestrée chez Grossman.

Parker s'écrie alors, l'air morose :

— Alors, on se retrouve à zéro ?

— Ce n'est pas sûr, articule Lavers. Pourquoi ne vas-tu pas voir Bryan, Wheeler ? (Il a un sourire mauvais.) Puisque nous ne pouvons pas consulter le district attorney en personne...

— C'est ce que je vais faire, dis-je. Mais il y a encore une autre personne que je vais voir d'abord.

Une voiture de ronde me ramène chez moi. Il est déjà presque minuit. Je bois un verre pour m'aider à passer ce moment fatidique, puis je sors. La voiture de Greta est toujours devant la maison. Je me dis qu'elle ne m'en voudra pas si je m'en sers. Elle utilise bien ma Healey, non ?

Je me rends à Glenshire et j'arrive devant la porte de Lois Teal vers minuit et demi. Après avoir sonné sept ou huit fois, je vois l'huis s'entrouvrir, mais la chaîne de sûreté reste accrochée.

— Qui est là ? demande la voix de Loïs, nerveuse.

— Al Wheeler.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Juste vous parler un petit moment, Loïs. Je...

— Allez-vous-en ! s'écrie-t-elle. Si vous ne me laissez pas tranquille, j'appelle la police !

— Allons, allons, du calme ! Je sais bien qu'on vous a bourré le crâne pour monter le numéro de viol. On a dû vous raconter qu'il arriverait malheur à votre sœur si vous ne marchiez pas... Je ne peux pas vous en vouloir d'avoir cédé, Lois, mais il faut que vous

m'écoutez, à présent. Il s'agit de votre sœur...

— Lily ? Vous avez des nouvelles ? demande-t-elle à voix basse.

— Pas bonnes malheureusement.

J'entends cliqueter la chaîne qu'elle décroche et la porte s'ouvre toute grande. Loïs porte un déshabillé vapoureux qui réussit, fort élégamment, à mettre en évidence certains appas tout autant qu'à les dissimuler. Brossée en arrière, sa chevelure flamboyante qui retombe sur ses épaules me rappelle brutalement et cruellement Lily à l'instant où je l'ai aperçue, il y a quelques heures seulement, dans cette pièce anachronique du château de Grossman.

Loïs s'enquiert :

— Ce n'est pas un truc pour me faire marcher ?

— Absolument pas.

— Alors, entrez ! dit-elle, toujours sur ses gardes.

Nous pénétrons dans le living-room et elle se tourne pour me faire face, les yeux impatients.

— Quelles nouvelles de Lily ?

— Asseyez-vous d'abord, Loïs.

Elle se laisse lentement tomber dans le fauteuil le plus proche, le regard trouble :

— Est-ce qu'il lui est arrivé quelque chose ? Est-ce que vous... ?

— Il lui est arrivé malheur, mais je n'y suis pour rien. Il n'y a pas trente-six manières de vous l'apprendre, Loïs... Votre sœur est morte.

— Morte ? répète-t-elle comme si elle ne comprenait pas.

— Elle a été assassinée ce soir... il y a trois heures à peine.

— Je n'y crois pas ! s'écrie-t-elle d'une voix hystérique. Vous mentez ! Je suis sûre que c'est un ignoble traquenard...

— Non, il n'y a pas de traquenard. (J'allume une cigarette, en souhaitant en mon for intérieur être à cent lieues de là.) Si vous voulez, vous pouvez vous le faire confirmer en téléphonant à la Brigade Criminelle.

— Lily ! murmure-t-elle d'une voix brisée. (Les larmes ruissellent sur ses joues.) Pauvre Lily !

Je lui raconte alors comment j'ai découvert Lily enfermée chez Grossman ; comment je l'ai enlevée et ramenée chez moi ; et comment l'assassin l'a tuée, après m'avoir assommé. Puis je reviens à son affaire, à elle.

— Je sais qu'ils vous ont forcée à monter le coup du viol. Ils vous

ont promis que Lily serait saine et sauve si vous marchiez... Mais ce soir, ils ont tué Lily pour sauver leur peau. Est-ce que vous allez les laisser courir ?

Loïs relève lentement la tête. La haine, une froide haine luit dans ses yeux.

— Qu'est-ce que je peux faire ? demande-t-elle d'une voix rauque. Comment pourrai-je leur faire payer ce qu'ils ont fait à Lily ?

— Cela dépend de la mesure dans laquelle vous êtes prête à vous exposer. Il y va peut-être de votre vie, vous savez.

— Ça n'a pas d'importance, répond-elle d'une voix décidée. Plus maintenant. Dites-moi seulement ce qu'il faut faire.

Je respire un bon coup.

— Il n'y a qu'une seule façon de s'attaquer à Martin Grossman, c'est en le forçant à comparaître devant le jury d'accusation, sous prétexte d'une enquête sur ses diverses activités. Mais personne ne consentira à réunir un jury sans avoir des preuves solides à l'appui. Si vous acceptiez de témoigner à l'enquête, ce serait déjà un témoignage concluant. En somme, vous seriez l'élément capital, la cheville ouvrière de l'enquête qui permettrait d'écraser Grossman et son gang.

— Oh ! oui, je voudrais bien, murmure-t-elle. Où est-ce qu'il est, votre grand jury ?

— Je peux vous emmener voir la personne qui le réunira. Et si vous lui déclarez que l'affaire du viol était un coup monté, je redeviens un témoin valable. Alors, je peux jurer que j'ai trouvé Lily chez Grossman, rapporter le récit qu'elle m'a fait du kidnapping et de son emprisonnement dans le fameux château.

— Alors, qu'est-ce que vous attendez ? me demande-t-elle avec une impatience pleine de véhémence.

Elle se lève et disparaît dans sa chambre. J'ai à peine fini de fumer ma seconde cigarette qu'elle revient, tout habillée, les yeux secs et le maquillage frais.

— Je suis prête, annonce-t-elle d'une voix calme.

Avant de partir, je relève l'adresse de Bryan dans l'annuaire et j'emmène Lois à la Cadillac qui attend en bas. Elle ne desserre pas les dents pendant le parcours. Je n'essaie pas non plus de faire la conversation. Nous arrivons enfin à la maison de l'adjoint du district attorney. Au bout de trois ou quatre coups de sonnette, la maison s'éclaire.

La porte s'ouvre et un long personnage maigre et grisonnant apparaît. Je demande de ma voix la plus polie :

— Monsieur Bryan ?

— C'est moi. Qui êtes-vous ?

— Je m'appelle Wheeler.

— Oh ! murmure-t-il. Désolé de vous avoir manqué, ce soir. Je suis rentré chez moi plus tard que prévu et ensuite, à votre porte, j'ai trouvé toute une agitation et on m'a dit que vous étiez déjà parti.

— Ah ! qu'en termes galants..., lui fais-je observer. C'étaient les gars de la Brigade Criminelle, hein ? Je ne suis pas parti : on m'a embarqué. Mais c'est une longue histoire et je voudrais bien que vous l'entendiez. La jeune fille que je voulais vous présenter venait d'être assassinée chez moi, à ce moment-là. Je vous ai amené sa sœur, Lois Teal.

— Miss Teal..., articule-t-il, avec un léger signe de tête.

— Elle est prête à déposer contre Grossman... et devant le grand jury s'il y a lieu.

Il la regarde longuement, attentivement :

— Vous savez à quoi vous vous exposez, Miss Teal ?

— Parfaitement, répond-elle, très calme. Ils ne se figurent pas qu'ils peuvent tuer ma sœur et s'en tirer comme ça !

— Ça peut être très dangereux pour vous, reprend-il. Ils seront au courant de vos intentions longtemps avant l'audience. Et je parie qu'ils ne reculeront devant rien pour empêcher votre déposition.

— Qu'ils essaient donc ! s'écrie-t-elle d'un air de défi.

— Vous feriez mieux d'entrer, nous dit Bryan.

Nous passons à l'intérieur. Tout le monde s'installe dans le living-room. Je lui raconte toute mon histoire, de la découverte de Lily Teal chez Grossman jusqu'à son assassinat chez moi. Il m'écoute attentivement, sans m'interrompre et, lorsque j'en ai fini, en homme de mœurs puritaines qu'il est, il se garde bien de m'offrir le moindre verre pour me remettre.

— Et maintenant, dit-il en se tournant vers Lois, racontez-moi ce que vous savez.

— Pour ça, monsieur Bryan, répond-elle fermement, il vous faudra attendre le moment où je déposerai devant le grand jury !

— Vraiment ? s'écrie-t-il, sidéré.

— Si je vous raconte maintenant mon affaire vous me demanderez une déposition, n'est-ce pas ? réplique-t-elle, très maîtresse d'elle-même. Vous me la ferez signer devant témoins et tout le tremblement ?

— Naturellement. Mais je ne vois pas...

— Vous n'auriez pas besoin de moi à la barre des témoins.

— Mais vous resteriez cependant un témoin important...

— Mais je ne serais plus le témoin capital ! interrompt Loïs fermement. Je ne dis pas un mot avant de me trouver devant le jury !

A court d'arguments, Bryan se contente de hausser les épaules :

— Je regrette, mais je ne vous suis pas, Miss Teal.

— C'est simple, répond-elle avec un petit sourire glacial. Je sais ce que j'affronte et je ne suis pas sûre que vous, vous le sachiez exactement. Si je suis votre témoin capital, j'aimerais bien que vous fassiez le nécessaire pour me permettre de garder la vie sauve et de déposer. Voilà précisément ce que je vous demande, monsieur Bryan. A partir de maintenant, je vais avoir besoin de votre aide, de toute votre aide... rien que pour garder la vie sauve !

— Un instant ! (Bryan tente de protester, mais il sait déjà – rien qu'à voir son air on le devine – qu'il livre une bataille perdue d'avance.) Si vous vouliez...

— C'est d'ailleurs ce qu'il faudrait à toutes les femmes, reprend Loïs toujours impavide. Une bonne assurance, j'entends. Or, moi, je viens de souscrire une assurance sur la vie.

CHAPITRE VIII

Bryan a recours à tous les arguments pour lui faire changer d'avis, mais Loïs Teal a son idée bien arrêtée. Il n'est absolument pas question de l'en faire démordre !

De sorte qu'en fin de compte, l'adjoint au district attorney en arrive à envisager le problème que Loïs lui a posé : comment s'assurer qu'elle resterait en vie pour témoigner devant le grand jury ? Il lui propose, pour commencer, de passer la nuit sur place, c'est-à-dire chez lui. Loïs accepte, semble-t-il, avec reconnaissance. Il va alors appeler sa femme, qui s'occupe de Loïs comme si, toute sa vie, elle avait tenu refuge pour témoins farfelus.

Après le départ des deux femmes, Bryan pousse un profond soupir en me regardant.

— Eh bien, Wheeler, fait-il, l'air accablé, nous avons de drôles de difficultés sur les bras... Si on prenait un verre d'abord ?

— Pour un peu, vous me redonneriez confiance dans les services du district attorney, dis-je, tout attendri.

Il nous verse à boire et, de nouveau, s'installe dans son fauteuil.

— Avec la petite Teal comme témoin-vedette, je peux amener le juge Gilbert à réunir le grand jury. Mais il faut faire vite, et je vais vous dire pourquoi : puisque le district attorney est absent, c'est moi, son adjoint, qui vais être chargé d'établir les chefs d'inculpation. Bon. Mais nous ne pouvons pas espérer garder le secret. La nouvelle va être étalée par tous les journaux, bien entendu ; Grossman ne va pas se contenter de rester là, comme un emplâtre, à attendre les événements.

— Entre-temps, il ne faudra pas perdre de vue cette assurance que Loïs réclame.

— Exactement, acquiesce-t-il. C'est elle, notre second problème. Sans sa déposition, toute cette affaire ne serait que du temps perdu. Il faut que nous la cachions dans un coin où personne ne pourra la trouver... Il faudra aussi que nous la fassions garder jour et nuit.

— Pourquoi la police ne se chargerait-elle pas de protéger ce témoin ?

Bryan, sceptique, secoue la tête :

— J'aime mieux pas... Entendez-moi bien, Wheeler : trop de gens seraient dans le coup, à ce moment-là. Et moins on sera à le savoir, plus elle sera en sécurité. Ah ! Attendez ! (Il claque allègrement des doigts.) Ça y est ! J'ai l'endroit !... Le juge Gilbert possède une bicoque dans la montagne. Oh ! ça n'a rien d'élégant... C'est une cabane dont il se sert pour aller à la pêche... Mais ça serait parfait... C'est tout à fait écarté.

— Voilà notre problème numéro deux résolu, dis-je, soulagé.

— Mais on ne peut pas la laisser seule, là-haut, objecte Bryan. Je crois qu'il faudrait au moins deux hommes constamment près d'elle. Alors qui, en dehors de la police ?

— Facile, si vous êtes prêt à payer.

— La municipalité se chargera de couvrir toutes les dépenses nécessaires.

— Alors, rien ne nous empêche d'engager deux détectives privés. Il existe deux ou trois agences sûres en ville. Quatre poulets alternant, deux par deux, ça devrait faire l'affaire.

— Parfait, dit Bryan. Vous pouvez arranger ça ?

— Bien sûr. Je suis copain avec Dick Simpson, le directeur d'une des agences. Et la plupart de ses hommes sont d'anciens flics. Pour ce qui est de la bouche cousue, on peut leur faire confiance.

— Si vous reveniez ici demain matin ? me propose Bryan. Vers onze heures, disons. Moi, j'aurai déjà vu le juge Gilbert. Et vous, vous pouvez voir Simpson et prendre vos dispositions pour les gardes. A ce moment-là, vous pourriez mener Miss Teal au cottage du juge ?

— D'accord.

Il ébauche un sourire un peu las :

— On ferait peut-être bien d'aller faire un somme. C'est sans doute la dernière occasion que nous aurons avant un certain temps.

Je rentre donc chez moi et je suis le conseil de Bryan. Le lendemain matin, je vais voir Dick Simpson : il a tous les gardes nécessaires. Dès onze heures, je retourne chez Bryan. Il a déjà vu le juge Gilbert : le grand jury a été convoqué et nous allons avoir son pavillon de pêche à notre disposition. Lois, toute piaffante, est prête à partir.

Nous passons chez elle pour y prendre sa valise, puis au bureau de Simpson, où quatre malabars nous attendent. Ils s'entassent dans une conduite intérieure qui suit la Cadillac. Lorsque Lois et ses gardes du

corps sont finalement installés dans le pavillon, avec des provisions suffisantes pour trois ou quatre jours, l'après-midi est déjà bien entamé. Je leur souhaite un agréable et paisible séjour et repars à Pin City où j'arrive vers les six heures. Il ne me reste plus, désormais, qu'à attendre le grand jury.

A ce moment-là, il me vient à l'esprit que la meilleure façon de passer le temps, c'est de rendre visite à Greta Waring et de récupérer du même coup ma bagnole. La Cadillac finit par me donner des idées de grandeur... Bientôt, il me faudra des grives et des ortolans au petit déjeuner. Ma brave Healey doit probablement ronger son frein, en m'attendant...

Je m'arrête pour casser la graine en route, puis je mets le cap sur Beauvallon. A l'entrée, j'aperçois ma Healey parquée devant la maison. Je range la Cadillac derrière. J'examine ma Healey attentivement. La carrosserie est intacte. J'en suis bien soulagé.

Quelques secondes après avoir appuyé sur le bouton de sonnette, j'entends un pas léger s'avancer vers la porte. Je souris d'avance et, au moment où la porte s'ouvre, je lance tout de go :

— Vous êtes ce que j'ai vu de plus adorable au cours des dernières vingt-quatre heures.

— Qui ça ? Moi ? me demande Douglas Lane, l'air inquiet.

Je le reluque des pieds à la tête. Il est vêtu d'une robe de chambre en soie écarlate et porte un foulard de soie blanche négligemment noué autour du cou. De prime abord, c'est tout le portrait de la démente précoce, interprété par un peintre impressionniste.

— C'est vous ! dis-je, dépité. Où est Greta Waring ?

— Elle est là, répond-il. Je vais vous annoncer.

— Pas la peine ! Je m'en charge.

— Oh ! Très bien ! (D'un petit geste agacé de son frêle poignet, il envoie promener toute l'affaire.) Ça m'est complètement égal !

A ces mots, il me tourne le dos et, d'un pas rageur, s'éloigne dans le couloir. Je lui lance alors :

— Eh bien, moi, je trouve que la défroque dont vous êtes affublé est vraiment époustouflante !

Il pivote et m'incendie du regard :

— Espèce... Espèce de... (Il s'étrangle presque.) Espèce de Philistin !

Il fait alors une nouvelle pirouette et se précipite en courant vers la

porte du fond et disparaît.

— Vous êtes cruel ! me dit alors une voix de gorge.

Je tourne la tête et je vois Greta Waring, debout à l'entrée du living-room, qui me fait un grand sourire. Je lui annonce :

— Je vous ai ramené une automobile qui tient encore plus ou moins debout.

— J'en suis bien heureuse. Je n'ai conduit qu'une seule fois votre petit monstre, je... Vous saviez qu'il a un levier de changement de vitesse ?

Compatissant, je m'exclame :

— Eh oui, hélas ! Ce sont là les inconvénients des modèles antédiluviens !

— Et puis, chaque fois qu'on frôle l'accélérateur, il s'emballe comme un fou, votre bahut ! Heureusement, il n'a que deux vitesses, Dieu merci !

— Quatre... ! dis-je à mi-voix, en fermant les yeux.

— Bah ! fait-elle, en haussant négligemment les épaules, c'est peut-être aussi bien que je n'aie pas trouvé les deux autres ! Il aurait pu m'arriver n'importe quoi !

— Je frémis d'y penser ! dis-je d'une toute petite voix : Je m'excuse, mais je crois que j'ai besoin d'un remontant.

Elle entre dans le living-room. Je la suis. Elle porte un kimono de soie parsemé de taches dorées sur fond d'un noir terne ; mais le tissu se gonfle et se creuse selon des modelés qu'il faudrait vraiment être très vieux pour trouver ternes.

— Je comprends que vous ayez besoin de boire un verre, me dit-elle du bar. Avec tout ce surmenage !

— Je n'arrête pas de tomber sur des cadavres ! Ce n'est pas une vie !

— Moi, c'est du surmenage des yeux que je parle, précise-t-elle en se tournant vers moi, un verre dans la main et un petit sourire aux lèvres. Inutile de me dire pourquoi vous êtes là. Je l'ai déjà deviné.

— Pour voir le pendentif ? dis-je en lui jetant un regard polisson.

D'un air détaché, elle articule alors :

— Je déteste les vêtements !

— Moi, c'est surtout les vôtres que je déteste ! Vous devriez les ôter et les jeter aux orties, pour les punir de toutes ces libertés qu'ils osent prendre avec une plastique magnifique comme la vôtre !

— Je crois, fait-elle, prudemment, que vous feriez bien de vous asseoir tranquillement pour boire votre verre. La virilité, ça me botte, mais, comme dirait l'autre, point trop n'en faut et point trop tôt.

« Nous y revoilà, je me dis. Patience, Wheeler... » Alors je m'assieds sur le sofa, tout au bout ; elle s'installe à l'autre extrémité sans me quitter des yeux, comme si j'étais prêt à la mordre...

— J'ai appris la mort de la pauvre Lily ce matin, dans le journal, articule-t-elle à mi-voix. C'est horrible. Qu'est-ce qui s'est passé ?

Je lui raconte succinctement comment j'ai failli avoir ce crime sur les reins.

— Et Loïs ? Qu'est-ce qu'elle fait, dans tout ça ?

— Elle va parler, mais seulement devant le grand jury. Pour l'instant, elle est planquée avec quatre malabars qui sont chargés uniquement de l'empêcher de subir le sort de Lily.

— Alors ça sera peut-être l'écroulement de Martin Grossman ? observe-t-elle d'une voix sévère. Je n'aurais jamais cru pouvoir haïr quelqu'un comme je le hais pour ce qu'il a fait à Lily. J'espère qu'on va l'expédier à la chambre à gaz !

— C'est bien possible. Quand ils vont se sentir vraiment acculés, vous allez entendre ses équipiers déballer tout ce qu'ils savent et le laisser tomber comme une vieille chaussette !

Je finis mon whisky et lui tends machinalement mon verre vide.

— Servez-vous donc vous-même ! proteste-t-elle.

— Oui, mais à la condition que vous me promettiez quelque chose, dis-je le cœur battant d'espoir.

— Ne bougez pas !

Elle se lève d'un bond et emporte nos verres au bar.

— J'ai l'impression, dit-elle, que l'incendie qui vous dévore a vraiment besoin d'être arrosé un peu mieux. Noyé, même, dirais-je.

Au bout de soixante secondes, elle réintègre le sofa. De nouveau, j'ai un verre plein dans la main.

— Merci, fais-je. Je viens de me rappeler une question que je voulais vous poser. Qu'est-ce que ce zigoto de Lane fabrique ici ? Et en robe de chambre époustouflante, en plus ?

— Douglas ? demande-t-elle, tout à fait décontractée. Mais il habite ici !

Au lieu de porter le verre à mes lèvres, je l'abaisse d'un cran, ce qui prouve bien à quel point je suis abasourdi.

— Vraiment, ça, c'est un monde ! Il habite ici, tout simplement !

Alors, il était là, l'autre soir, quand je suis venu ?

— Naturellement !

— Naturellement ! Et vous osez rester là, tranquillement, à me raconter que vous avez ce zouave-là chez vous à longueur d'année ?

Greta est prise d'un rire homérique.

— Al ! Vous n'êtes pas bête à ce point-là ! Il n'y a pas de quoi vous formaliser, mon chéri ! Pour lui, je suis l'« imago » de la mère, comme dirait Freud. Il n'y a que deux sortes de femmes dans la vie de Douglas : les mères et les sœurs. Je suis aussi tranquille avec Douglas que si je vivais avec une tante vieille fille. Plus tranquille, même !

D'assez mauvaise grâce, je reconnais :

— Après tout, vous avez peut-être raison ; mais je dois dire que j'ai été estomaqué quand il m'a ouvert la porte.

— Il ne faut pas que ça vous empêche de dormir, Al ! Buvez votre verre en paix et remettez-vous.

— Boire mon verre, ça, je n'y manquerai pas. (J'ai tout à coup une idée brillante.) Si on allait chez moi ? Vous pourriez entendre mon Hi-Fi qui est, je vous le dis en toute modestie, absolument formidable. Sa pureté dépasse celle de l'agneau qui vient de naître.

Elle réfléchit quelques secondes :

— Mais alors, il faudrait que je m'habille.

— Pas la peine, dis-je catégoriquement. La capote de la Healey est remontée.

— Bon... D'accord. (Elle accepte sans grand enthousiasme.) Moi, j'avais pensé que nous allions rester ici, cette nuit.

— Rien ne vaut un Hi-Fi, dis-je, encore plus catégorique. Ça vous fait oublier le monde entier... Rien ne vaut la musique pour apaiser nos instincts animaux... Vous serez emportée sur les ailes de la mélodie... Qu'est-ce que vous étiez donc en train de me dire ?

— J'avais pensé que nous serions restés ici...

— Mais il y avait encore autre chose ? Vous aviez ajouté un mot...

— Bon. (Elle pousse un gros soupir.) Oui, cette nuit...

— Vous êtes un vrai génie, dis-je de ma voix la plus tendre. Vous avez le don de biffer les détails inutiles et de sauter aux conclusions. Qui a envie de passer la soirée à écouter grincer sempiternellement des disques qui tournent en rond sans arriver jamais nulle part ? A la fin, on ne s'entend plus parler avec cette sacrée musique qui vous tombe dessus, des quatre coins de la pièce ! Vous avez rudement raison ! Restons là où nous sommes...

Ce disant, je tapote doucement le canapé pour mieux me faire comprendre.

— Oh ! (Les sourcils de Greta s'arquent innocemment.) Est-ce que j'ai dit cette nuit ? Que je suis sotté ! Je voulais dire : ce soir !

— Les moindres beautés de la mélodie, du rythme, de la phrase, dis-je, reproduites avec une fidélité totale, nous sont...

— Bon, bon... fait-elle, excédée. Inutile d'en remettre, espèce de Don Juan. Allons-y pour la version originale.

— Là, je vous retrouve ! lui dis-je chaleureusement. Ça, c'est vraiment vous, parlant comme j'aime vous entendre parler !

— Vous comptez m'écouter toute la nuit ? me demande-t-elle curieusement. Vous me prenez pour quoi ? Pour une machine à disques ?

Je me glisse le long du canapé pour me rapprocher d'elle autant que faire se peut sans m'asseoir sur ses genoux. Non pas que ça me déplairait, mais quatre-vingt-sept kilos de Wheeler risqueraient peut-être de la meurtrir ça et là.

Je lui enlace les épaules et lui murmure à l'oreille :

— C'est tout à fait le décor pour la grande scène. (Je l'attire alors tout contre moi et sens ses seins fermes qui s'enfoncent dans ma poitrine.) Lumières tamisées, canapé profond, bar bien garni... Juste un tout petit détail, ma belle. On ferait peut-être bien de donner un tour de clé... Au cas où il prendrait fantaisie à Douglas de dire bonne nuit à l' « imago » de sa mère...

— Il n'est pas assez bête pour ça, réplique-t-elle doucement, mais je vais fermer à clé, si ça peut vous rassurer, mon chéri. Je ne voudrais pour rien au monde que vous risquiez d'être dérangé et de perdre vos moyens !

Elle se lève, va à la porte et la verrouille d'une main ferme. Revenue au sofa, elle reste quelques secondes à me contempler puis, lentement, elle commence à déboutonner son kimono. Le dernier bouton défait, elle secoue les épaules et le léger tissu de soie, glissant doucement le long de son corps magnifique, tombe par terre en petit tas.

En fait de dessous, elle ne porte qu'un minuscule slip de soie noire, pareil à un bikini. Dans la douce lumière diffuse de la pièce, sa peau blanche irradie comme une lampe d'albâtre. Elle se penche vers moi et je vois le pendentif de diamant quitter sa niche au creux de la profonde vallée qui sépare ses deux seins. Je la saisis alors par la taille et la serre tout contre moi ; puis je caresse doucement, délicatement, la courbe généreuse de ses hanches et les durs méplats de ses cuisses.

Brusquement, Greta frissonne ; une flamme verte embrase ses yeux.

— Ne sois pas gentil, Al, murmure-t-elle. Je ne peux pas supporter un gentil... homme !

CHAPITRE IX

Deux jours passent, deux charmantes journées de parfait farniente ; rien à faire et Greta pour me donner un coup de main. Officiellement, je suis toujours le lieutenant de police limogé, mais avec Greta, je n'ai pas le temps de me lamenter.

Le soir du premier jour, je l'ai présentée à mon Hi-Fi et ils sont devenus copains. Beaucoup trop copains, même ! Elle en use et en abuse. Si bien que j'en suis venu à envisager sérieusement de recourir aux voies de fait, à un bousillage radical de cette sacrée mécanique !...

Au cours de l'après-midi de la deuxième journée, je reçois un coup de téléphone du district attorney adjoint.

— L'enquête du grand jury est prévue pour après-demain, m'annonce-t-il.

— Parfait, dis-je. A part ça, tout marche comme il faut, oui ?

— Il me semble. Il y a cependant un point qui me tourmente et je me demande si vous ne pourriez pas m'aider, Wheeler.

— Je suis prêt à faire l'impossible.

— Il s'agit de Lois Teal. Je suis inquiet à son sujet. Je ne parle pas de sa sécurité. Je suis bien certain qu'elle est à l'abri, là-haut en pleine montagne, dans le cottage du juge, avec ses gardes. Non, c'est son état d'esprit qui m'inquiète. Je l'ai vue ce matin, et elle est terriblement démoralisée. Elle se ronge les sangs. Naturellement, elle pleure sa sœur, mais je crains que si nous ne tentons pas rapidement quelque chose pour la sortir de son marasme, elle ne soit capable de... Enfin, vous voyez ce que je veux dire...

— Perdre les pédales ? fais-je élégamment.

— Enfin... (Bryan me semble un peu choqué.) Oui, c'est une façon comme une autre de dire ça.

— Qu'est-ce que je peux faire ?

— Vous pourriez monter la voir... demain, peut-être. Pour essayer de la distraire, de la remettre d'aplomb.

— A votre service, lui dis-je. J'y monterai demain après-midi, tout de suite après le déjeuner.

— Très bien. (Il semble content.) Je vous en serais très obligé, Wheeler.

Ce soir, j'ai rendez-vous avec Greta chez elle pour dîner. J'y arrive juste sur le coup de sept heures. Elle vient à ma rencontre dans l'allée ; elle est vêtue d'une petite robe de mousseline bleu pâle, toute simplette, qui n'a pas dû la soulager de moins de deux cents dollars.

— Al, mon chou ! me déclare-t-elle avec entrain, j'ai une magnifique surprise pour toi.

— On va s'aimer avant le dîner ?

— Allons ! Espèce de grand fou ! Insatiable polisson ! (Elle bat des paupières dans le meilleur style des stars du muet.) Non, ce n'est pas ça.

— Alors, tu vas me donner tout ton bel argent ? lui dis-je, avec un magnifique optimisme.

— Ne sois pas aussi sordide. (Elle fait semblant de boudier.) Tu sais bien que j'ai tellement d'argent que rien que d'y songer, j'en rougis ! Non ! Viens voir ma surprise. (Elle me tire impatiemment par le bras.) C'est dans le living-room.

— Ah ! j'y suis ! fais-je en claquant des doigts. Tu as fait réparer les ressorts du divan !

Greta me pousse à l'intérieur. J'ouvre la porte du living-room et qu'est-ce que je vois ? Douglas assis par terre, l'air rêveur, revêtu de sa fameuse tenue écarlate, très « démente précoce ». A sa vue, la seule perspective d'avoir à absorber un dîner me soulève le cœur. Je glapis :

— Tu appelles ça une surprise ! Je ne voudrais pas de Douglas, même si on m'en faisait cadeau emballé dans du vison !

Douglas me regarde d'un œil méprisant :

— Quel Philistin ! s'écrie-t-il. Je me doute bien que, dans votre lamentable existence, il n'y a aucune place pour la musique, lieutenant !

Et là, je commence à piger. Il y a de la musique dans l'air. Elle provient d'un appareil Hi-Fi installé dans un coin de la pièce ; un appareil auprès duquel le mien ferait figure de phonographe fin de siècle !

— Je l'ai acheté ce matin, précise fièrement Greta.

— Pourquoi n'as-tu pas troqué Douglas en échange, pendant que tu en avais l'occasion ?

— J'écoute simplement un enregistrement de mon air préféré, me déclare-t-il de son ton hautain. Dès que le disque sera terminé, je m'en irai.

— Je parie que c'est *Le Vélo volé*.

— Qu'est-ce qui te fait croire ça ? me demande Greta, curieuse.

— Parce que c'est une histoire de pédales ! dis-je d'un petit air malin.

— C'est *Une nuit sur le mont dénudé*, article Douglas en s'appliquant beaucoup. On l'appelle vulgairement *Une nuit sur le mont chauve*. Mais je ne pense pas que vous pourrez apprécier une musique de cette qualité.

— Une fois, j'ai passé une nuit passablement dénudée sur un mont chauve, fais-je observer d'un air songeur. Mais maintenant, je ne peux même plus me rappeler le prénom de la fille !

— Vous me donnez le frisson, lieutenant ! s'écrie Douglas, d'un air indigné.

Je m'approche pour considérer l'appareil de plus près et je verdis d'envie.

— Tu le trouves bien ? me demande anxieusement Greta.

— Je le trouve parfait, tout comme Rolls Royce trouve ses voitures parfaites. Ça t'a soulagée de combien, ce petit machin-là ?

— Dans les cinq mille dollars, annonce-t-elle négligemment. Je ne me souviens pas exactement.

Je réplique de mon ton le plus enjoué :

— C'est pour ça que je trouve que c'est si chouette d'être riche. On n'a jamais à se casser la tête à propos de détails sordides... Le nombre des zéros par exemple. Tu ne sais pas... Eh bien, avoir autant de galette que toi, c'est pratiquement immoral !

— Je suis pratique en toutes choses... y compris la morale, me répond-elle du tac au tac.

Le disque se termine. Douglas se relève.

— Merci, Miss Waring. C'est vraiment une grande faveur d'entendre de la musique aussi parfaitement reproduite... C'est une faveur insigne. Si vous voulez bien m'excuser, je vous laisse à...

Je riposte aussitôt :

— C'est un plaisir de vous excuser, Douglas... et même une faveur insigne !

Il feint de ne pas avoir entendu, les yeux toujours fixés sur Greta :

— Je vous laisse, enchaîne-t-il, à des occupations plus terre à terre... (Il ricane alors dans ma direction.) Sans compter les chaussettes à clous, la gomme à effacer le sourire, les poucettes et tout le tremblement.

Là-dessus, il disparaît, non sans avoir refermé tout doucement la porte derrière lui.

Greta part d'un grand éclat de rire :

— Cette fois, Al, s'écrie-t-elle, tu y as eu droit ! T'as l'air complètement zinzin, à rester planté là !

— Et toi, tu ferais bien mieux de me servir à boire, au lieu de rester plantée là !

Docilement, elle appuie sur le bouton qui fait sortir le bar du mur et elle va nous verser deux verres.

— Quelle andouille, ce Douglas !

— Oui mais, vraiment, tu n'as pas été tendre pour lui non plus !

— Ça n'a rien à voir avec ses complexes, l'« imago » de sa mère et toutes ces salades... Mais c'est simplement que je ne peux pas l'encaisser.

— Pour moi, dit-elle avec un sourire malicieux, tu es jaloux.

— Jaloux ! D'un enfiévré pareil ?

— Oui. Depuis que tu as découvert qu'il habite ici. Tu as peur du tombeur de femmes qui risque de sommeiller sous ses allures de tantouze !

— Tu es folle !

— Non, non. Pas, folle, la guêpe. Je lis dans ton âme à livre ouvert, Al Wheeler ! Tu es aussi facile à déchiffrer qu'une bande dessinée. Je n'ai même pas besoin des répliques imprimées qu'on fourre dans la bouche des personnages.

— Merci. Moi, je te lis comme *La Semaine de Suzette* !

Je me laisse tomber pesamment sur le sofa et je constate qu'il commence effectivement à s'affaisser un peu au milieu.

— On mange bientôt ?

— Oh ! Wheeler ! le dernier des amants romantiques ! déclame-t-elle. On mangera quand ça me dira, pas avant. J'ai pensé que nous pourrions faire un pique-nique demain... ça changerait.

— Désolé. Pas libre.

— Voilà que tu boudes !

— Non. J'ai promis à Bryan d'aller voir Lois Teal. Elle est

terriblement démoralisée, paraît-il.

— Bon ! dit-elle en haussant les épaules. Je reconnais que c'est une excuse valable.

— Je serai de retour vers huit heures. Si tu veux m'inviter vers ces heures-là ; pour moi, ça n'est pas tellement une question de boustifaille, tu sais...

— Oh ! J'ai une excellente idée ! déclare-t-elle soudain, dans un élan d'enthousiasme. Mettons le panier de pique-nique dans la voiture et allons voir Lois ensemble.

— Désolé, mignonne. Je ne crois pas pouvoir t'emmener avec moi.

— Pourquoi pas ? demande-t-elle d'un ton glacial. Tu te figures que je suis aux ordres de Grossman ou quoi ?

— Bien sûr que non ! Mais le succès de la combinaison avec le grand jury dépend de sa déposition. Nous n'avons pas le droit de courir le moindre risque, tu comprends.

Greta s'assied sur le sofa et se pelotonne contre moi.

— Voyons, amour de mon cœur. Lois est mon employée – l'était, en tout cas. J'aimerais bien la voir... essayer de faire quelque chose pour elle. J'aurais bien plus de sujets de conversation avec elle que toi tu en auras, voyons !

— Ma foi, ça, c'est vrai, mais...

— Assez de « si » et de « mais »... Bande-moi les yeux, si tu veux, fourre-moi la tête dans un sac...

— D'accord. (J'ai fini par céder.) Il faut avouer que ta présence fera plus de bien à Lois que la mienne.

— Chic ! s'écrie-t-elle, ravie. Encore une petite chose, Al. On prendra ma voiture plutôt que la tienne.

— Pourquoi ?

— Parce que la route doit être cahoteuse, là-haut... J'attrape facilement des bleus. Même si ça ne se voit pas, ça fait mal !

— D'accord, fais-je, on prendra la Cadillac. Mais montre-moi où tu as la peau si tendre.

— Après dîner, promet-elle. D'ailleurs, tu les connais parfaitement, les endroits où j'attrape des bleus !

Il fait le temps rêvé pour un pique-nique. Un soleil éclatant brille dans un ciel sans nuages ; par cette belle journée pleine de nonchalance, on a vraiment envie de flâner dans la campagne, sans

projet et sans but.

Nous sommes assis dans l'herbe, près de la Cadillac ; divers reliefs de homard, de poulet et d'autres mets traînent autour de nous. Deux bouteilles de champagne vides sont abandonnées dans l'herbe, un peu plus loin. Je fais alors sauter le bouchon de la dernière bouteille, mais les jeunes femmes esquissent machinalement un geste de refus.

— Pas pour moi, assure Loïs d'une voix lointaine. En ce moment, je crois que, malgré tout ce que j'ai dans l'estomac, je risque de m'envoler. Je me sens aussi légère qu'un duvet de chardon. Pour un peu, je crois que je m'élèverais tout doucement au-dessus de l'herbe et me laisserais emporter par la brise.

— On dirait de la poésie ! déclare Greta avec le plus grand sérieux. Ou presque, en tout cas. Et quand j'y pense, j'aime mieux ça que la poésie. C'est rasant, à la fin, tous ces mots qui riment...

Je remplis le verre des deux gardiens qui sont venus là pour nous protéger. Ils font cul sec avant même que j'aie le temps de remplir le mien. En un clin d'œil, la bouteille est vide. Je pousse un soupir de satisfaction.

— Le pique-nique idéal ! fais-je, et je me laisse aller voluptueusement sur le dos.

Mais voilà que quelqu'un me secoue brutalement l'épaule.

Tout endormi, je proteste :

— Pas maintenant, mon chou ; même un Wheeler a besoin de piquer un roupillon de temps en temps !

— Réveille-toi, espèce de gros porc !

J'ouvre un œil et vois Greta, à genoux près de moi, qui me regarde sévèrement.

— Pourquoi ? Donne-moi une bonne raison, au moins !

— Tu ronflais ! Allez ! Debout !

Elle me saisit le poignet et me force à m'asseoir. J'abandonne alors tout espoir de dormir et j'allume une cigarette.

— C'est dégoûtant ! s'exclame Greta. Par une belle journée comme ça à la campagne, regarde-les !

D'un geste large, elle me montre le spectacle. Par politesse, je risque un coup d'œil. Loïs est étendue, la tête au creux du bras, un demi-sourire sur les lèvres, la respiration calme. Un des gardes est étalé sur l'herbe, non loin d'elle et ronfle à cœur perdu.

L'autre est adossé à la portière de la Cadillac, son fusil dans les bras. Il a l'air bien éveillé, celui-là. Son regard rencontre le mien ; il

m'adresse un sourire complice et cligne de l'œil.

Je lui rends la politesse et me tourne vers Greta :

— Je ne vois rien de mal. En fait, tout me paraît même très bien. Qu'est-ce qu'il y a de mal à dormir ?

— Par un temps aussi magnifique ? proteste-t-elle d'un air outré. Al, on ne va tout de même pas laisser passer une occasion pareille. On va aller faire un tour, pour voir ce que devient le petit ruisseau qui dévale par là-bas...

Je ronchonne :

— Il ne s'occupait pas de nous quand on l'a traversé en montant. Pourquoi s'occuperait-on de lui maintenant ?

Greta se lève, mais moi, je me rallonge encore sur le dos.

— Oh ! non ! Pas de ça ! s'écrie-t-elle en enfonçant brusquement son talon dans mon plexus solaire.

La protestation angoissée du homard et du champagne m'oblige à me rasseoir en vitesse avec d'affreux hoquets.

— Amour de ma vie, nous allons faire un tour, déclare-t-elle d'une voix tout à fait décidée, même si je dois te porter dans mes bras !

Je continue à rouspéter :

— Pourquoi tu m'as fait ça ? (Je me lève à regret.) Tu es pire qu'un négrier ! Je n'aurais jamais dû t'emmener, pour commencer.

— Tu deviens fainéant, articule-t-elle sévèrement. C'est très mauvais quand on prend de l'âge. Gras, chauve et fainéant... Pouah !

— Je ne suis ni gras ni chauve. Fainéant peut-être, mais ça tient de famille. Mon pauvre frère avait l'habitude de rester devant l'âtre à contempler le feu à longueur de journée ; il fondait en larmes chaque fois que sa barbe s'enflammait !

Elle me lance un regard apitoyé :

— Je me rappelle avoir ri la première fois que j'ai entendu cette histoire-là. C'était dans la classe du certificat d'études !

— Tiens ?... Les écoles étaient donc restées ouvertes pendant la guerre civile ? fais-je, l'air intrigué.

Son talon me rabote encore le tibia et je boîte tout le long des premiers cinquante mètres de notre balade.

— Est-ce que ce n'est pas magnifique ? (Au risque de faire sauter les boutons de sa blouse, Greta respire à pleins poumons.) La beauté de la Nature, il faut la savourer, Al...

— C'est exactement ce que je te disais hier soir et tu...

— Al !

Une lueur mauvaise lui passe dans l'œil. Je m'empresse d'ajouter :

— C'est bon. Esquinte-moi l'autre tibia, maintenant ! Il me faudra bientôt des béquilles !

Nous grimpons encore un peu et nous arrivons au sommet de la colline. Je comprends alors pourquoi Greta a voulu y monter. A une soixantaine de mètres au-dessous de nous, le ruisseau se précipite en cascasant parmi les rochers et dégringole vers le fond de la vallée, à trois ou quatre kilomètres au loin.

— Tu vois ! s'exclame-t-elle d'un air de triomphe. Comment tu trouves ça ?

— Gentil. Comme toutes les Merveilles de la Nature ; mais je me les tape déjà toutes les semaines dans mon journal du dimanche qui publie une série de papiers là-dessus. Merci beaucoup. Et maintenant, retournons faire dodo !

— Ne fais donc pas l'imbécile ! Tu te figures que j'ai fait tout ce chemin pour jeter un simple coup d'œil ? Je vais descendre tremper mes petits petons dans l'onde fraîche du torrent.

— Bon. Amuse-toi bien... mais fais attention aux orties !

— Tu viens avec moi ? A moins que tu préfères dîner seul, ce soir ?

— J'ai horreur de dîner seul. Le tête-à-tête avec les plats, ça me fiche le cafard.

Elle m'attrape par la main et démarre si brusquement qu'elle m'en démanche presque l'épaule. Nous dévalons la pente en courant comme deux fous. Je fais un bond de cabri pour éviter un énorme rocher, puis je déboule à pas de géant comme si j'étais débarrassé de la pesanteur, en débarquant sur la lune. Derrière moi, j'entends Greta se tordre de rire, mais je ne vais pas courir le risque de me casser le cou en me retournant.

Le buste rejeté en arrière, je fais des efforts surhumains pour enfoncer les talons dans la terre meuble et, peu à peu, je parviens à ralentir l'allure. C'est alors Greta qui me frôle à la vitesse d'une fusée interplanétaire qui fonce pour aller se placer sur son orbite. Je la vois trébucher, perdre l'équilibre et dégringoler la tête la première dans le ruisseau.

Une demi-seconde plus tard, j'ai le délicieux spectacle de deux longues et ravissantes jambes bien bronzées qui se dressent vers le ciel et s'agitent doucement en un muet appel. Léchés par le courant, les ravissants petits pantalons de dentelle révèlent le haut de ses belles cuisses... C'est tout ce qu'un œil humain peut apercevoir de Greta. Le

reste de sa personne demeure plongé sous l'eau.

Tout en m'approchant, toujours à pas de géant, je vois les jambes s'agiter frénétiquement, puis s'enfoncer à leur tour dans l'eau. Je m'arrête sur la rive, juste à temps pour voir émerger de l'onde une naïade ruisselante et quelque peu hagarde.

Je me laisse tomber dans l'herbe en poussant des gloussements, puis je me retourne à plat ventre et martèle follement la terre de mes deux poings. Greta se débrouille tant bien que mal pour escalader la berge et elle vient se planter près de moi. Sa mince robe de lainage lui colle au corps mieux que ne le ferait jamais un amant répudié, ses cheveux sont plaqués à son crâne. L'eau ruisselle de tout son être comme d'une pomme d'arrosoir.

— Très drôle ! fait-elle d'une voix étranglée.

— Eh bien, mon chou, quand tu te baignes les pieds, toi au moins tu n'y vas pas de... main morte !

J'éclate de rire mais, au même instant, un déluge m'inonde. Je regarde en l'air et je vois Greta, à califourchon au-dessus de moi, qui tord à pleines mains sa jupe sur ma figure !

— Qu'est-ce que tu en dis ? me demande-t-elle, vengeresse.

— C'est délicieux ! dis-je, ravi. Mais est-ce que tu sais que tes dessous ont rétréci ?

Son visage s'empourpre ; elle recule précipitamment. en cherchant une réponse bien sentie. Mais soudain, elle pouffe et éclate de rire...

Elle est encore en train de se tenir les côtes quand la détonation retentit. On croirait que le globe terrestre vient de se casser en deux. Ça ressemble à l'éclatement d'une superbombe, dans les rues de Berlin, pendant la Seconde Guerre mondiale. Un instant, j'ai l'impression d'avoir le tympan crevé, mais je discerne alors d'autres bruits ; de petits sifflements aigus dont le volume s'enfle sans cesse et qui finissent par se muer en un « ploc » mat. Ce sont des éclats de métal chauffés à blanc qui se mettent à retomber tout autour de nous.

J'ai eu le temps de renverser Greta et je me suis jeté sur elle. Des deux mains, je me protège la nuque, à tout hasard ! Elle se débat de toutes ses forces pour se libérer de mon poids. Bizarrement, je revois par la pensée le curieux effet de cette bombe que j'eus l'occasion de constater à Londres pendant le « Blitz ». C'était un couple ; l'homme et la femme, sans trace apparente de blessure, étaient bel et bien morts tous les deux, unis pour l'éternité dans un interminable moment d'extase. Finalement, les « ploc » des éclats qui retombent cessent de se faire entendre. Je me relève et aide Greta à se remettre debout. Elle est blême et tremble de tous ses membres.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Je n'en sais rien. Allons voir.

— On aurait dit une bombe.

— Si ça se trouve, c'est le début de la Troisième Guerre mondiale !
Mais il faut grimper tout en haut de la pente pour le savoir.

Je dérape sur l'herbe en démarrant ; Greta me suit. Pour la descente, il ne s'agissait que d'une glissade d'une soixantaine de mètres, mais la remontée, ça fait bien cinq bons kilomètres ! Dès que j'escalade deux mètres, je redescends d'un mètre !

Quand j'atteins le faîte, je suis en nage. Greta traîne encore à vingt pas derrière moi ; lentement, péniblement, elle se hisse, le visage crispé par l'effort. Tout de suite, je regarde du côté de la voiture pour m'assurer que Lois et les deux gardes sont toujours là. Je reste cloué sur place, sans en croire mes yeux.

CHAPITRE X

Rien n'interrompt plus désormais la monotonie du plateau. Les hautes herbes ondulent mollement sous la calme brise de cette fin d'après-midi. A cinquante mètres de moi, j'aperçois un espace dénudé, tout noirci. De la fumée monte encore des herbes calcinées qui l'entourent.

Greta s'est accrochée à mon bras et ses ongles s'enfoncent dans ma chair.

— Al ! s'écrie-t-elle d'une voix démente, Al ! Qu'est-ce qui est arrivé ? Où est la voiture ?

— La voiture ? fais-je, complètement hébété. Quelle voiture ?

CHAPITRE XI

Les ongles s'enfoncent encore plus profondément dans mon bras.

— Oh ! non, murmure-t-elle. Non, Al ! Ce n'est pas possible !

Je grommelle :

— Tu l'avais bien dit que ça avait l'air d'une bombe !

Je la saisis par le poignet pour lui faire lâcher prise et, sous l'effet de l'émotion, je la repousse brutalement. Elle part à reculons, en essayant de retrouver son équilibre. Quant à moi, je m'approche lentement de cette parcelle de terrain calciné. Il y traîne encore quelques bricoles : un bouchon de champagne noirci, un petit ruban de chrome tordu qui a dû orner le capot de la Cadillac.

Au fur et à mesure que j'avance, je découvre encore bien d'autres choses : une chaussure de femme, tordue et déchiquetée, des empreintes de dents très nettes sur un bout de tuyau de pipe de bruyère qui semble avoir beaucoup servi ; enfin, détail particulièrement horrible, une chevalière qui enserre encore un doigt à l'ongle tout blême...

Planté au milieu de l'étendue calcinée, je contemple la scène. A première vue, ça n'a pas l'air bien grave : un petit feu de broussailles, croirait-on. La voiture et ses trois occupants pourraient très bien n'avoir jamais existé.

— Al ! murmure Greta derrière moi, dis-moi que ça n'est pas vrai ; que c'est une espèce de blague... qu'ils ont fichu le camp avec la voiture, après avoir lancé un pétard...

Je me retourne pour lui répondre, en pesant bien mes mots :

— Et moi, je te dis que c'est toi qui as monté ça. Tu tenais tellement à venir ! Tu as réussi à me faire accepter de t'emmener. C'est toi qui as proposé ce pique-nique... c'est toi qui as voulu qu'on prenne ta voiture ! Et, une fois ici, c'est toi qui as insisté pour qu'on aille se balader, pour qu'on descende au ruisseau ! Là, tu savais qu'on serait à l'abri de la déflagration, puisqu'on était sensiblement au-dessous du niveau où la bombe a explosé.

Mes mains lui étreignent la gorge et serrent de plus en plus fort.

— C'est toi, salope !

Elle étouffe :

— Non ! parvient-elle pourtant à murmurer. Ce n'est pas vrai ! Au nom du Ciel, ce n'est pas vrai !

Mes doigts l'étrangent tant et si bien qu'elle ne peut plus souffler mot. Elle se débat comme une folle, essaie de me donner des coups de pieds, me martèle la poitrine de ses poings. Un instant encore, mes doigts restent noués autour de sa gorge puis, subitement, je me rends compte de ce que je suis en train de faire. Brusquement, je relâche mon étreinte ; elle s'effondre alors par terre, comme une chiffé.

J'allume une cigarette, les mains tremblantes, et j'aspire une longue bouffée. Lentement, Greta parvient à se mettre à genoux, puis tout debout.

— Tu allais me tuer, marmonne-t-elle. Qu'est-ce qui t'a fait changer d'avis ?

— J'ai retrouvé mon bon sens, je suppose.

— Quelqu'un a mis une bombe dans ma voiture, murmure-t-elle d'une voix sourde et rauque. Sans doute une bombe à retardement.

— Evidemment. Il suffit de savoir se servir de ses dix doigts et de réussir à dénicher un explosif. C'est pas difficile à fabriquer ; c'est rudimentaire, mais ça donne quand même des résultats.

— Tu crois encore que c'est moi ?

— Non, dis-je en secouant la tête. Plus maintenant que je me suis un peu calmé. Tout ce que je te reprochais, ce sont des coïncidences. Faudrait être fou pour s'exposer à ce point-là : voyage de deux heures en bagnole, un pique-nique à côté de cette bombe à retardement, plus ou moins bien bricolée, sans compter qu'on peut toujours se demander si quelque chose ne va pas foirer... le mouvement d'horlogerie peut se détraquer... un cahot de la route risque de faire partir le détonateur. Personne ne pourrait endurer tant d'inquiétudes sans finir par perdre les pédales et décamper en poussant des coups de gueule à s'arracher la mâchoire. Non, ce n'est pas toi qui as fait ça, Greta.

Elle tâte délicatement sa gorge meurtrie :

— Je ne suis pas fâchée que tu aies changé d'avis au bon moment, amour de mon cœur. Vingt secondes de plus et c'était trop tard.

— Je te demande pardon.

— Je te comprends. (Elle pose un instant la main sur mon bras.) Je n'arrive pas encore à croire que ça ait pu arriver !

— Ça ne sert à rien de rester ici, fais-je. Il faut rentrer au cottage. Il va bien falloir aller à pied, cette fois. Comme nous avons au moins six ou sept kilomètres à faire, autant se mettre en route tout de suite !

Il fait presque nuit quand nous arrivons. Greta ne tient plus sur ses jambes ; je la mène à la chambre et elle se jette sur le lit, le nez dans l'oreiller, à bout de forces.

Je raconte l'affaire aux deux autres gardes qui ne peuvent pas en croire leurs oreilles. Puis je prends le téléphone pour appeler Bryan. Je lui raconte ce qui vient de se passer.

— Alors, s'écrie-t-il d'une voix consternée, ça c'est la fin des haricots ! Morts tous les trois ! Une enquête du grand jury ne serait plus qu'une sinistre comédie, à présent. Dans l'état de choses actuel, je ne pourrais même pas vous appeler à la barre des témoins sans la déposition de Lois. Diverses autres personnes étaient prêtes à déposer, mais quand elles auront appris le sort de la petite Teal... je pourrai toujours leur courir après !

Et moi de répliquer :

— Nous avons jusqu'à demain pour y penser. Il y a peut-être encore un espoir !

— Je ne voudrais pas blasphémer, Wheeler, fait-il observer avec douceur. Mais vous ne pouvez pas ressusciter les morts, que je sache ?

J'entends le léger déclic de l'appareil. Il vient de raccrocher.

J'appelle alors Lavers et le mets au courant de la situation. Sans lui laisser finir sa bordée d'injures, je lui demande d'avertir Parker et je lui dis que je pars immédiatement pour Pin City.

— Tu ferais mieux de filer dans la direction opposée ! grommelle le shérif.

— Je compte être chez Bryan d'ici deux heures. Vous y serez ?

— Pour quoi faire ? Une veillée mortuaire ?

— Oui, si vous apportez une bonne bouteille !

Sur cette réplique, je raccroche avant qu'il n'ait eu le temps de me poser d'autres questions.

Un des deux gars de Simpson accepte de nous ramener en ville dans sa voiture, tandis que l'autre va attendre l'arrivée de la Brigade Criminelle. Dans la chambre, Greta s'est endormie. Je la prends dans mes bras et la porte dans la voiture sans la réveiller. Elle dort pendant tout le voyage et je suis obligé de la secouer quand nous arrivons devant ma porte.

Pendant que je nous prépare un verre, elle va se regarder dans la glace pour la première fois depuis notre départ. Elle pousse un cri d'horreur. C'est peut-être à cause des bleus qui lui ceignent le cou, à moins que ça ne soit à cause des traces noires qu'elle a au visage, ou de sa robe de laine qui a encore rétréci en séchant... L'ourlet arrive

tout juste à la hauteur de ses bas et la robe lui colle comme une deuxième peau...

— Al ! gémit-elle, je ne peux pas sortir accoutrée comme ça !

Je consulte ma montre :

— Nous avons rendez-vous avec l'adjoint du D.A. et le shérif dans une demi-heure... Je tiens à ce que tu sois là aussi !

— Pas comme ça ! reprend-elle d'un ton catégorique en se dirigeant vers la porte.

— Où vas-tu ?

— A la maison. Me changer, prendre une douche et tout le tremblement.

— Alors bon, vas-y ! Je sais qu'il ne faut pas discuter avec les femmes sur certains sujets. Mais tu as exactement une demi-heure pour arriver chez Bryan.

(Je lui donne l'adresse, puis je réfléchis.) Non... ma voiture est restée devant chez toi. J'irai te chercher en taxi. Comment comptes-tu rentrer ?

— Comme toi, quand tu viendras chez moi. J'espère, d'ailleurs, que tu seras en retard !

Elle ouvre la porte, sort sur le palier. Je la rappelle :

— Hé ! Qu'est-ce que je fais de ton verre ?

Elle me lance deux ou trois suggestions assez vertes, mais je me contente de le boire après le mien. Puis je prends une douche rapide et je passe un costume propre, sans oublier, cette fois, le Colt 38 spécial.

Le taxi m'amène chez Greta. Elle me fait attendre à peine vingt minutes et elle est prête. Nous nous rendons alors chez Bryan. Lavers et lui nous attendent déjà et tous les deux dévisagent curieusement Greta.

— Voici Miss Waring, dis-je en guise de présentation. Elle connaît toute l'affaire. Elle était avec moi au pique-nique et nous sommes les deux seuls survivants. Vous pouvez compter sur sa discrétion.

— Je ne sais pas si nous avons à être discrets, désormais, à propos de quoi que ce soit, Wheeler, me répond Bryan. Comme je vous l'ai déjà dit au téléphone, maintenant que Lois Teal est morte, nous sommes cuits.

— Sauf si nous trouvons celui qui l'a tuée, gronde Lavers. En ce moment même, Parker est en train de mettre tous ses bonshommes sur l'affaire.

— Combien de temps leur faudra-t-il pour trouver l'assassin ? Si

jamais ils le trouvent ! (Bryan secoue tristement la tête.) Est-ce que vous vous rendez compte que j'ai cité le district attorney en personne à comparaître à l'audience du grand jury, demain ? Si je remets cette audience, si je renvoie le grand jury, combien de temps pensez-vous que je resterai adjoint du district attorney ?

— Deux minutes, peut-être, lui concède Lavers. Moi, je suis un peu plus veinard. Je resterai shérif jusqu'aux prochaines élections. Quant à ce qui arrivera à Parker, moi, je n'en sais rien...

— Et à moi ? Qu'est-ce qui m'arrivera ?

— Toi, c'est déjà fait, me rétorque Lavers, glacial. Tu as été foutu à la porte de la police, et le district attorney t'a conseillé de quitter la ville illico. C'est ce que je ferais, à ta place !

— Shérif, dis-je aigrement, vous devenez défaitiste en prenant de l'âge. Je ne quitterai pas Pin City... Les grosses entreprises qui me graissent la patte ne me le permettraient d'ailleurs pas !

— Tout ce bla-bla-bla est certainement très drôle, déclare Bryan d'un ton las, mais tôt ou tard, il faudra bien voir la situation en face. Nous sommes fichus. Nous avons essayé d'avoir Grossman et nous avons échoué. Désormais, ça va être à lui de jouer... J'ai bien l'impression qu'il y réussira autrement mieux que nous.

— Tu voulais organiser une veillée funèbre, Wheeler ? grommelle Lavers. As-tu pensé à apporter une bouteille ?

— J'ai fait mieux, dis-je d'un air finaud. J'ai apporté une idée !

— Il veut dire... (Lavers se tourne alors vers Bryan pour lui expliquer)..., que ça lui sera plus économique de boire votre whisky.

Bryan a un petit sourire :

— Je vais vous servir un verre. Qu'est-ce que vous prenez ?

Dès que chacun a son verre en main, je lève le mien pour porter un toast :

— A la réussite du grand jury !

— Oh ! assez, Wheeler ! tonne Lavers, sinon je vais faire un malheur !

Je proteste :

— Mais je suis sincère, vous savez. Qui sait que Lois Teal est morte ?

— Nous seuls pour l'instant, concède-t-il en grommelant. Mais demain matin, toute la ville sera au courant !

Inquiet, je demande à Bryan :

— Vous n'avez encore rien annoncé aux journaux ?

— Pas encore. Je m'en suis volontairement abstenu.

— Parfait ! dis-je, encore tout tremblant. Vous m'avez donné chaud ! Permettez-moi de vous reprendre sur un point, shérif. Ni vous ni M. Bryan ne savez officiellement que Lois Teal est morte. Vous n'êtes au courant que de ce que je vous ai dit. Greta et moi savons qu'elle est morte, car nous étions présents quand ça s'est produit...

— Joue pas au plus fin avec moi ! aboie Lavers.

— Nous savons qu'elle n'aurait pas pu survivre à la déflagration, fais-je sans l'écouter, mais personne d'autre ne le sait, même pas le type qui a fourré la bombe dans la bagnole, car il n'était pas là pour la voir exploser. Pour eux, c'était une chance à tenter. Est-ce que la bombe allait éclater au bon moment, lorsque Lois serait assise dans la voiture ou assez près de la Cadillac pour se faire tuer ? De ce fait, ils ne sont pas absolument certains de sa mort.

Bryan, agacé, hausse les épaules.

— C'est vrai, mais je ne vois pas où ça nous mène.

— Ça nous ramène exactement au point où nous étions avant l'explosion, dis-je. Grossman, de ce fait, va comparaître devant le grand jury sans aucune chance de s'en tirer.

— Qu'est-ce que tu racontes ? tonne encore Lavers.

— Il s'agit de mon idée, dis-je modestement. C'est comme tous les éclairs de génie, c'est très simple... Vous savez bien, comme la découverte de la roue, de l'électricité, ou de la fission de l'atome...

Voyant alors la tête qu'il fait, je me hâte d'ajouter :

— Lois Teal n'est pas morte.

— Ce coup-ci, tu déménages, me fait Lavers. Tu viens de nous dire le contraire !

Je m'explique :

— Elle est morte sans l'être, tout en l'étant. C'est simple, non ?

Bryan interroge Lavers du regard :

— Ça doit être l'émotion, murmure-t-il. Le contrecoup de l'émotion. Nous ferions peut-être bien de l'emmener à l'hôpital ?

— Ou dans un asile d'aliénés ! gronde Lavers.

De nouveau, j'articule :

— Lois Teal n'est pas morte. Vous racontez aux journalistes l'histoire de la bombe dans la voiture... Deux braves gars y perdent la vie. Vous leur dites aussi que deux autres personnes en ont réchappé : Greta et moi... Enfin, une troisième personne s'en est aussi tirée, mais pas tellement bien. Elle est grièvement blessée à la tête et au visage,

mais elle est toujours en vie... Elle pourra donc déposer devant le grand jury...

Lavers commence enfin à piger.

— Mais oui, c'est bien ce que vous pensez, lui dis-je. Vous amenez quelqu'un à la barre des témoins. Une personne qui a la tête et la figure emballées dans des pansements et deux infirmières pour la couvrir... Qui osera prétendre que ce n'est pas Lois Teal ?

Bryan me regarde d'un œil horrifié.

— Mais c'est une entente délictueuse, ni plus ni moins ! s'exclame-t-il. Et en vue de tromper le grand jury, par-dessus le marché !

— Ça y est, vous avez pigé, monsieur Bryan ! lui dis-je gaiement. C'est exactement ça !

— Je ne pourrai jamais vous donner mon accord, assure-t-il, catégorique.

— C'est que vous n'étiez pas là cet après-midi, fais-je. Vous n'avez pas vu Lois Teal sourire pour la première fois depuis la mort de sa sœur. Vous ne l'avez pas vue, paisiblement endormie sur l'herbe... Puis vous n'avez pas entendu l'explosion ! Vous n'avez même pas eu à regarder ce qui restait après l'éclatement de la bombe : un soulier tordu et déchiqueté, un malheureux doigt qui portait encore sa chevalière !

Je pousse doucement Greta vers lui pour qu'il la voie mieux.

— Sur le moment, j'ai perdu la boule. J'ai pensé que c'était Greta qui avait fourré la bombe dans sa voiture. (Je la prends par le menton et le lui relève pour montrer les ecchymoses qu'elle porte au cou.) J'ai failli la tuer ; j'allais l'étrangler parce que je la croyais responsable de la mort de Lois et des deux gardiens ! (Je lâche alors le menton de Greta.) Voilà l'effet que ça m'a fait, et ça continue. Mais peut-être que ça ne vous trouble pas de cette façon-là, monsieur Bryan. Participer à une entente délictueuse dans l'intérêt de la justice vous inquiète beaucoup. Vous préférez sans doute préserver la magnifique carrière qui vous attend sous l'égide d'un individu comme Lederson et laisser Grossman se tirer des pattes avec trois meurtres au tableau ! Tout, n'importe quoi, pourvu que vos mains délicates restent pures et sans tache !

Lavers me lance des regards meurtriers en secouant la tête. Je saisis tout de suite. Je ne me suis pas comporté avec Bryan comme il aurait fallu. Qu'est-ce que ça peut me foutre, d'adopter la tactique qui est de mise avec telles ou telles gens ? Est-ce la bonne méthode qui a été suivie à l'égard de Lois et des deux gardes ?

Lavers toussote discrètement :

— Je pense que vous comprenez l'état d'esprit de Wheeler, monsieur Bryan, fait-il, tout miel. Il est bouleversé. Alors, je propose que nous oublions tout ce qu'il vient de nous raconter.

— Non, répond gravement Bryan. Il a raison. Trois personnes ont été ignoblement assassinées, et moi, je renâcle à l'idée de tricher pour que justice soit rendue. Mais si c'est la seule façon qu'il nous reste, pour y arriver, alors j'accepte cette tactique.

— Parfait, dis-je. Mais il faut faire vite. On a du pain sur la planche jusqu'à demain matin !

— Il y a un petit détail qui me turlupine, observe Lavers. Dis-moi, Wheeler, qui va jouer le rôle de Lois Teal ?

Je tourne la tête vers Greta.

— Mon chou, lui dis-je tendrement, tu vas voir, tu seras formidable, la tête entourée de pansements !

— Je vois ça d'ici ! (Elle me lance un pâle sourire.) Ça devrait servir de leçon à toutes les malheureuses filles qui font ta connaissance. Frayez avec Al Wheeler et vous ne tardez pas à vous retrouver affligée d'une dérouille maison !

— Si vous êtes d'accord, dis-je à Bryan, je trouve que Miss Waring devrait passer la nuit ici. Elle serait ainsi à l'abri des indiscretions et vous auriez tout loisir de lui rabâcher la déposition que vous voulez obtenir d'elle demain matin.

— Attends un peu, Al ! dit Greta. (Elle dévisage alors Bryan d'un œil soupçonneux.) Êtes-vous marié, monsieur Bryan ?

— Naturellement, répond-il, interloqué.

— Vous vivez avec votre femme ?

— Evidemment.

— Ici même ? Dans cette maison ?

— Où voulez-vous que ça soit ? demande-t-il de plus en plus déconcerté.

— Merci, dit-elle avec un charmant sourire. Je reste. Je voulais seulement m'assurer que Al ne se servait pas de moi pour régler une vieille dette de poker...

— On dirait que Miss Waring te connaît bougrement bien ! lance Lavers avec un gros rire.

Et moi de rétorquer :

— Elle sait surtout que j'ai été dressé à votre école !

— C'est une excellente idée d'héberger Miss Waring pour la nuit, intervient Bryan. Je vais mettre Parker au courant de notre projet. Il

va falloir qu'il s'explique avec les gars de la Criminelle qu'il a envoyés là-haut ! Demain matin, je ferai une déclaration à la presse sur l'affaire de la bombe, juste à temps pour la première édition. Quoi encore ?

J'avance un nom :

— Simpson. Il faut que vous le mettiez au courant, monsieur Bryan, pour qu'il s'assure de la discrétion de ses deux autres gardes. Il faudrait aussi engager un médecin et deux infirmières. Il va y avoir pas mal de pansements et de truquages à effectuer demain matin !

— Ça ne fait pas de difficulté, répond Bryan sans hésiter. Qu'est-ce qu'il y a encore ?

Là, je lui tire mon chapeau. Il ne se fait aucune illusion sur les dangers auxquels il s'expose. Si jamais la chose transpire, la réputation de Lederson sera d'une blancheur d'hermine à côté de la sienne. Mais il ne se dégonfle pas pour si peu.

— Je ne vois plus rien. Si vous voulez bien m'excuser, il y a une ou deux choses que j'aimerais faire, moi aussi, ce soir.

— Quelles choses ? demande Greta, qui dresse l'oreille.

— Des choses personnelles.

— Si tu comptes bambocher cette nuit avec une autre femme... (Elle s'emballe.) Je... Je... Ah ! je comprends, maintenant, pourquoi tu avais tant envie que je reste ici !

— Ce n'est pas du tout ça, mon chou... Je t'assure. (Ce disant, je bats en retraite vers la porte.) Crois-moi...

— Tu fais mieux de ne pas mentir !

Son air fâché disparaît brusquement et elle pouffe.

— Qu'est-ce qu'il y a de si drôle ? fais-je, un peu inquiet.

— Je viens juste de penser à une chose, me répond-elle, désinvolte. Tu ferais bien de rester sage, ce soir, mon chéri. Tu ne voudrais pas que je raconte au grand jury que tu as essayé de violer ma sœur et que tu l'as tuée après, hein ?

— Tu ne ferais pas ça, tout de même !

— Je dirais au jury que c'est toi qui as sorti une bombe de ta poche pour la lancer dans la voiture, déclare-t-elle, impitoyable. Te voilà pourvu d'un sujet de réflexion pour le restant de la nuit, mon amour !

— Sois tranquille ! fais-je, accablé. Je vais tellement y penser que je ne fermerai pas l'œil de la nuit !

CHAPITRE XII

Neuf heures viennent de sonner lorsque j'arrête la Healey devant l'imposant portail. En sortant de chez Bryan, j'ai quand même pris le temps d'avaler un bref repas, puis je me suis rendu tout droit à Beauvallon. Je klaxonne énergiquement, puis j'attends l'apparition du gardien. J'ignore si Grossman a baptisé son château. Mais, à mon avis, il aurait fort bien pu l'appeler « Le Gnouf ». Pour Lily Teal, c'est bien en effet ce que ce fut : une prison. Et je ne crois pas me tromper en supposant qu'elle a dû servir au même usage pour bien d'autres encore !

La tête du gardien qui s'amène a quelque chose de familier. Je l'interpelle :

— Dis donc, j'espère que tu as pris soin de mon costume, hein ! Il sortait justement de chez le teinturier !

— Encore vous ! s'écrie-t-il.

Il recule comme si j'étais un pestiféré. Je m'excuse alors :

— Désolé de n'avoir pas pu te renvoyer ton uniforme et ton revolver, mais ils vont servir de pièces à conviction pour l'enquête du grand jury demain.

— Écoutez ! (Il avale péniblement sa salive.) Moi, je fais mon boulot, vous comprenez ? Je savais pas qu'il y avait une souris sous clé dans la maison !

— Ça n'est pas mon affaire, fais-je, excédé. Ouvre-moi et préviens Grossman que je veux le voir, pour qu'il ait le temps d'expédier son maître d'hôtel avant que j'arrive.

Peut-être est-ce l'allusion au grand jury ; à moins qu'il ait simplement envie de se débarrasser de moi..., en tout cas, il ouvre le portail sans barguigner ; je le franchis en voiture et me dirige vers la maison.

Je laisse la Healey dans la cour et j'escalade les marches de marbre. Le maître d'hôtel doit sûrement m'attendre derrière la porte, car il m'ouvre, dans la seconde qui suit mon coup de sonnette.

— Bonsoir, lieutenant ! dit-il gravement. Entrez, s'il vous plaît.

— Merci !

Je passe devant lui pour pénétrer dans le hall.

— M. Grossman vous attend dans la salle des Trésors.

— Chouette ! C'est justement lui que je voulais v... Dans quoi ?

— La salle des Trésors, monsieur. Permettez-moi de vous y conduire.

A la suite, je gravis le large escalier tournant, traverse une galerie dont le mur entier est tapissé de tableaux. Ils sont peut-être de grand prix, à moins qu'ils ne vaillent que dix *cents* la douzaine, je n'en sais rien. Mais à voir cet étalage, on a l'impression qu'on n'irait pas loin avec dix *cents*. Au bout de la galerie se dressent deux portes de bois massives, en ébène du plus beau noir. Le maître d'hôtel s'arrête et, d'un geste, m'invite à entrer.

— Prenez la peine d'entrer, lieutenant. M. Grossman vous attend.

Je le contemple un instant, puis je fais un pas et j'ouvre une des portes. Les portes de cette maison ont quelque chose de très spécial. La dernière que j'aie ouverte m'avait reporté deux mille ans en arrière ; celle-ci m'arrache à la réalité pour me transporter dans le monde magique de la fable et de la légende, au beau milieu de la caverne contenant les trésors d'Aladin.

A première vue, on se croirait dans la boutique d'un brocanteur, très chic ; la salle est immense, profonde, bourrée à éclater. Comme dans le magasin de Greta, il y a des vitrines dont le capitonnage de velours violet sert de repoussoir aux pierres précieuses ; des centaines, des milliers peut-être de pierres précieuses : diamants, rubis, émeraudes, perles, topazes et le reste.

Partout, des meubles de style. Un mur entier disparaît sous une tapisserie qui vit le jour sept ou huit siècles plus tôt, dans l'Europe médiévale. Des soies, des damas orientaux, de délicates sculptures d'ivoire et de jade. Sur le mur du fond, une panoplie fantastique de toutes les armes inventées au cours des siècles. J'aperçois une armure du temps des Vikings, un sabre tombé des mains d'un soldat de Cromwell, une fine rapière qu'a brandie autrefois un gentilhomme français.

De tous les côtés, on n'aperçoit que des objets rares. Ils s'entassent, ils se déversent de partout. Des porcelaines précieuses sont empilées en désordre sur un merveilleux tapis persan ; un Bouddha d'ivoire et un mandarin en or massif se dressent côte à côte.

Au beau milieu de ce splendide bric-à-brac se tient un personnage au torse d'hercule, aux épaules de lutteur, vêtu d'un classique complet gris foncé. La douce lumière qui tombe d'une alignée de lampes rehausse délicatement les mèches grises qui strient sa chevelure.

— Entrez donc, Wheeler. (Sa voix est incisive, mais presque cordiale.) Qu'est-ce que vous pensez de tout ce fourbi ?

Avec mille précautions, je me fraie un chemin au beau milieu de tous ces trésors.

— Vous vous êtes fait annoncer, cette fois, poursuit-il. Ce n'est pas comme la dernière. Êtes-vous à la recherche d'autres jeunes filles, lieutenant ? Vous pensez peut-être que j'entretiens un harem, ici ?

Je m'explique alors :

— Nous avons mis Lois Teal à l'abri dans une bicoque, là-haut, dans la montagne, pour être bien sûrs que rien ne l'empêcherait de déposer devant le grand jury. Aujourd'hui, Greta Waring m'y a conduit dans sa Cadillac, et nous avons emmené Lois Teal en pique-nique...

— Que c'est gentil ! s'exclame-t-il poliment. Je me souviens, quand j'étais gosse, je...

— Malheureusement ce pique-nique a tourné en pique-nique surprise. Quelqu'un avait fourré une bombe à retardement dans la voiture, et la bagnole a sauté. Les deux gardes du corps ont été tués sur place. Coup de pot pour Miss Waring et moi : nous étions partis faire une balade assez loin. Lois Teal a eu moins de veine. Elle a été sérieusement atteinte, mais elle s'en sortira sans doute. Elle risque d'être défigurée, mais elle déposera demain.

Grossman choisit une cigarette dans son étui de platine, la glisse entre ses lèvres et l'allume soigneusement avec un briquet du même métal.

— Navré d'apprendre ce qui est arrivé à Miss Teal, déclare-t-il, imperturbable, ainsi qu'aux deux hommes.

Il relève légèrement la tête ; ses yeux d'un bleu délavé viennent se vriller dans les miens. Sur son visage, la peau semble encore plus tendue qu'à notre dernière rencontre.

— Vous êtes venu ici ce soir tout spécialement pour m'apprendre cela, lieutenant ?

— Tout juste ! J'ai pensé que vous deviez savoir exactement ce qui s'est passé.

— Alors vous devez croire aussi que j'y suis pour quelque chose ?

— Encore plus juste !

Il esquisse un léger sourire.

— Mon arme est plutôt l'hypothèque que la bombe à retardement, l'entrefilet dans un journal à scandales, plutôt que le revolver. Étant donné ma fortune, l'argent est l'argument le plus frappant dont je me

serve. Je suis navré de vous décevoir, lieutenant, mais je dois plaider non coupable.

— Vous risquez, en effet, d'avoir à plaider. Pour l'instant, je ne peux pas faire grand-chose, car je n'ai pas assez de preuves, mais nous les aurons !

Grossman hausse ses lourdes épaules :

— Je souhaite que vous trouviez votre assassin et assez de preuves pour le faire condamner. (Il scrute un long moment le bout incandescent de sa cigarette, puis relève à nouveau les yeux vers moi.) Du jour où j'ai connu votre existence, vous vous êtes lancé à mes trousses. Je voudrais bien savoir pourquoi, lieutenant ?

— Parce qu'on m'en a chargé. Dans toutes les villes, il y a des tas de gens malhonnêtes, mais il y a aussi bon nombre d'honnêtes gens. Bien sûr, ils se laissent parfois intimider par le pouvoir que certains – comme vous – possèdent, mais quand ce pouvoir devient par trop corrompu, sa puissance finit par l'emporter sur les relents de peur qui les tenaient aux narines...

Il applaudit mollement.

— Bravo ! Vous auriez fait un bon politicien. Vous avez le don de la phrase ronflante et bien frappée.

— C'est la première fois que ça m'arrive, lui dis-je avec un sourire forcé. Ce don m'a peut-être été balancé au cours de l'après-midi !

— Mais vous n'avez pas fini de répondre à ma question.

— Mes raisons n'ont pas beaucoup d'importance. Quand le grand jury sera venu à bout de vous, demain, il ne vous restera plus qu'à prendre vos cliques et vos claques... Vous serez nettoyé, ratissé.

Il n'a pas l'air plus impressionné que ça. D'un geste négligent, il embrasse tout le contenu de la salle.

— Vous pouvez m'évaluer tout ça, lieutenant ?

— J'en serais bougrement incapable !

— Commencez au million de dollars, articule-t-il posément. C'est un joli chiffre, assez impressionnant et totalement irréal. La plupart des gens ne peuvent concevoir que des sommes assez limitées... disons, cent mille dollars au maximum. Au-delà, ça n'a plus de sens pour eux. Alors, si vous démarrez au million, vous ne vous limitez plus. Moi, je dirais que tout le bric-à-brac de cette salle vaut, au bas mot, deux millions de dollars, et je dis bien « au bas mot ». Songez-y, lieutenant.

— Je vous entends bien, mais ça ne rime à rien, dis-je en toute sincérité.

— Deux millions de dollars de pierres précieuses, d'objets d'art, d'antiquités, et le tout m'appartient, lieutenant, pour une raison bien simple : j'ai les moyens de me les offrir. C'est ainsi que j'ai été élevé, depuis ma plus tendre enfance, selon cette simple règle d'or : si tu convoites quelque chose, achète-le.

— Y compris les gens ?

Grossman opine, un vague sourire aux lèvres.

— Ça ne veut peut-être rien dire. Quatre générations de ma famille ont pensé de cette façon-là, et je fais comme mes devanciers. Si je veux un Rembrandt, je l'achète ; une fabrique d'automobiles, un conseil municipal, voire un district attorney, c'est la même règle qui joue. Tout se tient, lieutenant, comprenez-vous ? Du fait que vous avez de l'argent, vous achetez des choses, mais pour garder tout cela, il vous faut gagner encore plus d'argent. Alors, parfois, pour pouvoir gagner de l'argent, on est obligé d'acheter des choses et des gens.

— Les gens, ça comprend les femmes ?

— Bien sûr, ça comprend les femmes ! me répond-il du ton le plus naturel. Je n'ai aucune envie de lier ma vie à une femme qui aurait sur moi des droits légitimes ! J'achète les femmes pour mon plaisir, tout comme j'ai acheté cette coupe Wedgewood. Elles ne demandent qu'à me plaire, du moment que c'est bien payé. Or, je me montre toujours très généreux. Une femme, c'est une simple transaction financière comme une autre. Je suis sûr que vous pouvez comprendre cela ?

J'acquiesce.

— Alors, reprend-il, comprenez que Lily Teal entrerait dans la même catégorie que toutes celles qui avaient passé dans cette maison avant elle, poursuit-il sans se démonter. Vous ne pouvez pas croire sérieusement que moi, Martin Grossman, je me donnerais la peine de faire enlever une jeune fille pour la retenir captive chez moi... malgré elle ? Il n'en existe pas une, pas une seule sur la terre entière, qui vaille le dixième du risque à courir !

— La porte était fermée à clé de l'extérieur, quand je l'ai trouvée, l'autre soir..., fais-je observer sèchement.

— En effet. Ce n'était pas pour la retenir à l'intérieur, mais bien plutôt pour empêcher les gens de l'extérieur de s'introduire auprès d'elle. Je ne fais confiance à aucun de mes gardes quand j'ai une femme dans la maison. Pas plus qu'à mon secrétaire, d'ailleurs !

— Je suis peut-être buté, lui dis-je, mais, pour moi, vous avez fait enlever Lily Teal et vous l'avez enfermée ici contre sa volonté. Vous l'avez fait assassiner dès que je l'eus délivrée pour l'empêcher de porter plainte contre vous. De la même façon vous avez essayé de faire

assassiner sa sœur cet après-midi.

— Vous vous trompez, articule-t-il calmement. Mais je sens qu'il est inutile d'essayer de vous convaincre par des raisonnements logiques. (Il écrase sa cigarette dans un cendrier de bronze.) Et l'argent, Wheeler ?

— Quoi ?

— Oui, l'argent, répète-t-il d'une voix méprisante. Jusqu'où faut-il monter pour que vous lâchiez votre vendetta, maintenant, tout de suite ? Dites votre prix. Dix mille... vingt ?

— Vous me tentez, lui dis-je, mais il y a un cheveu... Mettons que le prix soit assez élevé ; alors je risque de me retrouver comme vous, dans une pièce bourrée de trésors, à essayer de me faire croire que je n'ai pas une sainte trouille de ce qui m'attend, demain matin !

— Cinquante mille ? propose-t-il à mi-voix.

— Et il y a encore autre chose, fais-je observer. J'avoue que ça me fait bicher, vos enchères, mais ne dépassez pas les cent mille parce que je ne comprendrais plus, c'est vous qui l'avez dit, tout à l'heure. Je crois que vous avez payé quelqu'un pour tuer Lois Teal. Le grand jury va vous passer la corde au cou, mais moi, ce que je voudrais connaître aussi, c'est le nom du type qui a fabriqué cette bombe et qui l'a fourrée dans la voiture... c'est lui que je veux.

— Et qu'est-ce que vous ferez quand vous l'aurez trouvé ? me demande-t-il en ricanant.

— Je le tuerai, dis-je en toute simplicité. Avec cette bombe-là, il m'a mis dans le coup, personnellement.

— Je suis prêt à verser votre maximum. Cent mille.

— La peau ! N'allez pas croire que ça ne me tente pas, mais avec cette galette-là, je commencerais peut-être à me payer des femmes, moi aussi, et je me retrouverais en taule en un clin d'œil !

Il allume encore une cigarette. Maintenant, la fine peau parcheminée qui lui colle aux tempes tourne au gris cendré.

— Wheeler, me dit-il d'une voix rauque, pesez bien votre jugement. C'est sérieux et définitif. Et votre décision sera la mienne.

— Mais, bon sang ! de quoi s'agit-il exactement ? fais-je, agacé.

— Actuellement, vous êtes une menace pour ma sécurité, m'explique-t-il d'une voix tendue, la plus grave peut-être que j'aie affrontée jusqu'à présent. Vous constituez un problème qui doit être résolu. Est-ce que je ne pourrais pas vous convaincre de mon innocence ?

— Absolument pas.

— Je ne peux pas vous soudoyer, poursuit-il comme s'il se parlait à lui-même. Vous savez ce que vous êtes en train de faire, Wheeler ?

— Je ne vous laisse probablement qu'une solution, comme on dit dans le manuel du Parfait Coquin, dis-je en souriant.

— C'est exact, acquiesce-t-il sans me rendre mon sourire. Ça va de soi, naturellement. Je ne tenais pas à ce que ça prenne cette tournure, je vous prie de me croire !

— Allons, allons ; trêve de banalités !

Mais il ne m'écoute plus. Il se détourne et crie à pleins poumons :

— Vas-y ! Tout de suite !

Surgissant de derrière un vieux coffre de marine qui a dû appartenir au capitaine du *Hollandais Volant*, apparaît un personnage pas très grand, affreusement maigre, aux cheveux bruns et aux yeux noirs et sans vie. Dans sa main droite, il tient un automatique de gros calibre dont le museau est braqué sur moi. Il s'approche de nous sans se presser ; un large sourire découvre ses grandes dents blanches.

— Salut, lieutenant !

Il avance la main, saisit une pincée d'air entre le pouce et l'index et la frotte doucement.

— Tiens ! La voilà donc, cette bonne vieille et ultime solution, mais c'est Benny Lammont en personne !

Il secoue lentement la tête en me regardant, d'un air plus attristé que courroucé.

— Vous auriez dû vous rappeler, me dit-il. Je vous avais bien prévenu que nous trouverions quelque chose, s'il le fallait. (Il jette alors un regard à Grossman.) Je crois qu'il le faut, hein ?

— J'ai tout essayé, lui répond Grossman d'un air malheureux. J'ai horreur d'en arriver là.

— Oui, répond Benny Lammont, compatissant, c'est là que ça devient pénible... Quand on est forcé de faire quelque chose à contrecœur. N'y pensez plus, monsieur Grossman, je m'en charge !

— Surtout, prends bien tes précautions, lui recommande l'autre d'une voix suave. Nous ne pouvons nous permettre la moindre gaffe.

— Certainement, je vais faire bien attention, lui répond Lammont. Je viens de vous le dire, je m'en charge. C'est pas la peine qu'on vous embête plus longtemps, monsieur Grossman.

— Très bien, fait Grossman, toujours hésitant. Tu me raconteras tout en détail, après, n'est-ce pas ?

— Comptez sur moi, assure Benny en hochant tranquillement la

tête. Dès que ça sera terminé.

— Bon. (Tout en se passant nerveusement la langue sur les lèvres, Grossman me considère un instant.) Je regrette qu'il faille en venir là, Wheeler. Croyez-moi bien.

Il s'éloigne rapidement. Ses épaules énormes se voûtent, comme s'il emportait un très lourd fardeau. Une des portes d'ébène s'ouvre et se referme sans bruit derrière lui.

Je demande alors :

— C'est un nouveau genre de blague ? On se paie la tête des visiteurs, maintenant ?

— Une blague ? reprend Benny.

— J'espère que tu as ton permis de port d'arme ? lui dis-je d'un ton badin. Sans ça, tu risques d'avoir de gros ennuis. Dans d'autres circonstances, je te prendrais au sérieux, mais mon chef, le capitaine Parker, sait que je suis venu ici ; le gardien au portail m'a vu entrer ; le maître d'hôtel aussi. De plus, ma voiture est toujours en bas, dans la cour. Bref, tout ça...

— Mais c'est sérieux, lieutenant ! me répond Benny de son ton le plus cordial. Essayez le moindre geste et je vous crève comme un ballon. Mettez donc les mains derrière la nuque !

J'obtempère et il me soulage de mon 38 spécial qu'il lance négligemment dans un coin. Puis, de sa main libre, il me tâte soigneusement, comme si je cachais peut-être un canon atomique sous ma chemise.

— On va descendre prendre votre bagnole, reprend-il, toujours aussi affable. C'est vous qui conduirez. Mais s'il faut que je vous règle votre compte en cours de route, je ne me gênerai pas. Sans blague. Alors, n'essayez pas la moindre entourloupe, hein ?

On se dirige donc vers les portes d'ébène ; il me suit de près, le revolver braqué au fond de sa poche. Une fois à proximité du palier, j'entends une funèbre musique wagnérienne qui provient de l'étage supérieur, dans l'aile qui fait face à la salle des Trésors.

— C'est le patron, m'explique Benny d'une voix pleine de respect, pendant que nous descendons les marches. Chaque fois qu'il lui arrive une histoire comme celle-ci, il est tout retourné... C'est ça, l'ennui, avec lui... Il est terriblement sensible !

Je grogne :

— Et terriblement vivant, aussi !

Nous atteignons le hall, où quelqu'un semble nous attendre ; c'est un personnage falot, au nez chaussé de lunettes sans monture. Je le

reconnais et je perds du coup tout espoir de délivrance. C'est le secrétaire particulier de Grossman, le recordman de la traversée de l'Amérique, Walker. Il s'empresse de s'adresser à moi :

— Lieutenant, je voudrais vous dire un mot. (Un instant, il regarde Lammont en se mordant nerveusement la lèvre.) Je...

Je riposte alors :

— Vous feriez mieux de réserver ça pour le grand jury, demain ! Vous n'aurez qu'à lui raconter comment vous kidnapez les jeunes filles dans la rue et comment vous les gardez prisonnières ici, pour le plaisir de votre maître...

— Mais ce n'est pas vrai ! proteste-t-il. Toutes les jeunes filles qui sont venues ici l'ont fait de leur plein gré. Elles ont toujours été traitées avec la plus grande bienveillance.

— Ce n'est pas moi qu'il faut convaincre... C'est le jury.

Le maître d'hôtel n'est pas dans les parages, mais mon chapeau est posé sur une chaise. Je le prends, sors de la maison et descends encore une fois les marches de marbre. J'arrive à ma voiture et me glisse au volant. En même temps, Benny s'installe à côté de moi. Le portail est déjà ouvert pour nous ; je sors donc directement dans la rue. Je tourne à droite et poursuis ma route. Je demande alors à mon compagnon :

— Est-ce qu'on va quelque part, ou bien tourne-t-on simplement autour du pâté de maisons ?

— Allons chez vous, me répond Benny avec désinvolture. Vous pourrez peut-être organiser une petite réception.

De la main droite, il m'enfoncé le canon de son automatique dans les côtes.

— Tu parles sérieusement ?

— Sûr. (Il caresse encore un petit brin d'air entre le pouce et l'index.) Vous habitez au neuvième, hein ?

— Et alors ?

Il écrase le petit brin d'air en serrant doucement le bout des doigts :

— Ça fait beaucoup à descendre, répond-il, l'air rêveur.

Quarante minutes plus tard, nous arrivons chez moi. Benny insiste pour que j'entre le premier et il referme religieusement la porte.

Dans le living-room, j'allume une cigarette et je me tourne vers lui pour observer :

— Je ne suis pas encore certain que ce ne soit pas une blague, mais si ça n'en est pas une, faut que tu sois fou pour penser que tu peux t'en

tirer.

— Bon, prouvez-le-moi.

— Si tu me zigouilles, c'est un meurtre, et tu as un cadavre sur les bras. Walker t'a vu quitter la maison avec moi, le gardien du portail nous a vus ensemble dans la voiture.

— C'est exact, répond-il paisiblement. Vous m'avez offert de profiter de votre voiture et vous m'avez déposé au bar de Pin Street où je suis en train de prendre un godet avec trois copains en ce moment même !

— Tu peux toujours fabriquer un alibi, évidemment. Mais qui le croira ?

— Je ne demande à personne de le croire, mon petit vieux, fait-il en souriant. Ils n'ont qu'à essayer de le démolir. Si vous me versiez à boire ?

— D'ac ! (Je pousse un soupir découragé.) Pour moi, tu es encore plus noix qu'un régime végétarien, ce qui n'est pas peu dire ! Grossman aussi, évidemment.

— Du scotch, sur des glaçons, précise-t-il.

Je demande machinalement :

— Avec un peu d'eau de Seltz ?

Il frissonne :

— Vous croyez donc que je cherche à m'empoisonner ?

Je sers les verres, toujours fidèlement suivi, dans tous mes mouvements, par le museau de l'automatique. Benny prend le sien de ma main et se laisse tomber sur le sofa en me faisant signe, du canon de son arme, de prendre place dans le fauteuil en face de lui.

— Eh bien ! fait-il en levant son verre, à la santé de ceux qui tiendront les cordons du poêle !

— D'accord, j'accepte, mais je ne t'avais pas compté parmi les six que j'avais choisis !

Comme toujours, le scotch a bon goût et je finis mon verre à peu près en même temps que Benny. Il propose une seconde tournée. Je m'exécute et je reviens m'asseoir. Au bout d'un certain temps, je lui propose :

— Si nous devons rester assis en face l'un de l'autre jusqu'à la fin de nos jours, autant faire un gin rummy ?

— Ça ne sera plus long, me répond-il presque en s'excusant. Vous voulez boire à la santé du porteur du deuxième cordon ?

— Je veux surtout que tu te fasses soigner, mon vieux. Qu'est-ce

que tu cherches avec ton numéro ? A me flanquer la pétoche pour que je renonce à témoigner demain ?

— Je vais vous affranchir, si ça peut vous faire plaisir, me dit-il gentiment. Depuis le moment où vous avez embarqué la petite Teal, on vous a gardé à l'œil.

— Ça, je veux bien le croire.

— Et, vous vous êtes réellement fourré dans le pétrin, poursuit-il. Même avant ça, la sœur Lois avait raconté que vous aviez fait une tentative sans lui demander son avis. Et vous ne l'avez pas plutôt sortie de la maison du patron que Lily se fait assassiner chez vous ! Et tout à l'heure, je vous ai entendu raconter ce qui est arrivé cet après-midi. Vous êtes réellement dans le merdier jusqu'au cou, mon vieux.

— Et tout ça, c'est orchestré par Grossman et toi !

Il se lève et secoue lentement la tête :

— Vous vous gourez pour ça. Mais, bon Dieu ! pourquoi je me démancherais à essayer de vous le faire reconnaître ?

Il prend la bouteille de scotch posée sur la table, s'approche de moi et incline le flacon tant et si bien que mon verre, presque vide, se trouve brusquement rempli de whisky pur.

— Buvez un coup, mon vieux ! dit-il en s'installant de nouveau sur le sofa.

— Tu ne m'as encore rien appris de neuf.

— J'allais y venir. (Ses grandes dents me lancent un éclair.) Je voudrais que vous vous rendiez compte de tout le mal que je me donne pour vous, mon vieux. Ça devrait vous faire plaisir, puisque vous êtes du bâtiment, si l'on peut dire...

— Contente-toi de me dire quel est le traitement spécial que tu me réserves, fais-je, les dents serrées.

— Bien sûr, j'allais y venir. (Il élève légèrement son verre.) A la santé du porteur du troisième cordon du poêle, hein !

— Bien sûr, bien sûr ! fais-je.

— Eh bien, buvez ! (On dirait qu'il est vexé.) Si vous ne voulez pas boire avec moi, pourquoi je vous ferais plaisir ?

— Bon !

Je grommelle et bois encore une gorgée de scotch.

— C'est mieux, fait-il d'un air content. C'est plus amical. Comme je vous disais, vous avez collectionné les embêtements et nous, on a fait l'addition. Alors, selon nous, quand vous dites que vous avez trouvé Lily Teal dans la maison du patron et quand vous dites que vous ne

l'avez pas assassinée, vous n'avez rien pour le prouver.

— Tu oublies sa sœur Loïs. Elle déposera sur Lily, demain.

— Evidemment. (Benny opine.) Mais si vous n'êtes pas là, il n'y aura que sa déclaration, pas vrai ?

— Ce sera suffisant, dis-je, plus que suffisant si j'ai été assassiné ce soir.

— Vous ne serez pas assassiné, mon vieux, fait-il, l'air choqué. Vous allez vous suicider.

— En sautant par la fenêtre ?

— Vous me bottez, fait-il d'un air flatteur. Vous pigez tout de suite. Ça fait gagner du temps !

— Et qu'est-ce qui te fait croire que je le ferai ?

— Vous allez sauter comme une gentleman, ou bien je vous assomme et je vous balance en bas. Pour moi, c'est du pareil au même !

— Et tu penses qu'on croira au suicide ?

— Certainement. Vous savez pourquoi ?

Il glisse sa main libre dans la poche de son veston et en sort une photo glacée. Il la tient en l'air pour que je puisse la voir sans toutefois pouvoir y toucher.

C'est une photo de Lily Teal dans son accoutrement de Cléopâtre, mais quelques accessoires manquent au déguisement. Elle porte bien la tiare sur ses cheveux, l'anneau d'esclave à la cheville, les cercles d'or martelé et les clochettes autour des cuisses, mais pour le reste, elle est nue comme le dos de la main.

Le bas de la photo s'orne d'une dédicace, d'une écriture gauche, presque enfantine. Je me penche pour la déchiffrer :

Pour Al, mon amant adoré, qui a fait de moi sa déesse d'Amour, me voici, toute à lui, pour toujours. La signature, Lily, s'étale dans le coin droit de la photo.

— Qui croira qu'elle a écrit ça ?

— Tous les experts en graphologie, me répond-il gentiment. Car c'est elle qui l'a écrit, mon vieux, et de sa propre main ! Quand vous avez essayé de bousculer le patron, la première fois, ça lui a mis la puce à l'oreille et il m'a chargé de vérifier deux ou trois trucs. Alors, juste en cas, j'ai obligé la souris à écrire ça, parce que déjà, vous me paraissiez un peu encombrant. Le patron prend toujours des photos des mêmes qu'il amène à la maison. C'est une marotte à lui, comme de les affubler de toute la quincaillerie qu'il entasse là-haut. (Il rit

soudain.) Je me rappelle d'une souris, il y a un an à peu près, attifée comme on n'a jamais vu, même dans les films. Le patron lui a fait enlever tous ses habits et lui a dit de se fourrer dans une armure pendant qu'il prenait des photos.

Je grommelle :

— Vous trouvez ça drôle, vous ?

— Attendez ! voici le bouquet ! me dit Benny d'un ton de reproche. Juste avant de prendre les premiers clichés, il avait enlevé le plastron de la cuirasse.

— Maintenant, je peux rire. Mais cette photo-ci, qu'est-ce que vous voulez en faire ?

— Vous voulez un autre verre ?

— Non. Assez pour moi.

Il hausse les épaules.

— Tant pis. Ça n'a pas d'importance, vous en avez bu assez, je pense. Ah ! oui, la photo ! Eh bien, je vais vous le dire, gentiment et clairement, mon vieux. Quand on la trouvera sur votre divan, on va en déduire que vous aviez planqué la même chez vous pendant les recherches et que pour une raison quelconque, un chantage peut-être, vous avez essayé de coller l'affaire sur le dos de Grossman. De là à conclure que c'est vous qui l'avez assassinée, il n'y a qu'un pas à franchir. Ce sera vite fait.

— Et ils se diront que moi, j'ai été assassiné par qui ? fais-je d'un ton plein de mépris.

— Par personne, me répond-il sans se départir de son flegme. Ils verront bien que vous vous êtes suicidé. Le patron déclarera que vous êtes venu le voir ce soir pour le menacer et le faire chanter. Vous lui avez demandé cinquante mille dollars, sinon vous raconteriez au grand jury que vous aviez trouvé la même chez lui. Il dira qu'il vous a ordonné de foutre le camp avant qu'il ne vous jette dehors. Vous avez refusé de sortir et il a dû m'appeler à l'aide. Moi, je dirai que je suis descendu en ville avec vous pour être bien sûr que vous ne reviendriez pas empoisonner le patron. Et ils trouveront la photo de Lily, avec sa dédicace passionnée écrite de sa main, ne l'oubliez pas. Vous, ils vous auront trouvé sur le trottoir, puant le whisky, avec assez d'alcool dans l'estomac pour prouver que vous n'étiez pas à jeun, loin de là. Il me semble que personne ne réclamera de plus amples explications, mon vieux...

Il se lève presque guilleret.

— Maintenant vous savez tout. Et vous pouvez choisir. Passez par

la fenêtre de votre propre initiative, sinon je vous assomme et je vous balance après.

— Je vais sauter, dis-je lentement. Mais tu ne t'en tireras pas comme ça, Benny.

— Vous bilez pas pour moi, mon vieux ! On boit au porteur du dernier cordon du poêle, avant de faire le saut ?

— Pourquoi pas ? fais-je, résigné.

Je me lève et tends mon verre qu'il remplit, puis je fais demi-tour et m'approche du Hi-Fi.

— Qu'est-ce que vous foutez là ?

— Un peu de musique pour finir mon verre. T'as donc un cœur de pierre ?

— Bon. Ça va, concède-t-il de mauvais gré. La musique, je l'encaisse, tant que ça n'est pas tous ces dégueulandos que le patron écoute toute la journée.

Je choisis le *Sombre Dimanche* de Billie Holliday, qui me paraît tout à fait de circonstance, pose le disque sur le plateau puis je branche l'appareil. Benny me regarde, l'air agacé, avaler une nouvelle gorgée de scotch et grommelle :

— Est-ce que ça marche, ce machin-là ?

— Evidemment ! mais ça prend un petit moment pour chauffer, voilà tout.

Il grogne encore puis traverse la pièce jusqu'à la fenêtre et jette un bref coup d'œil sur la rue, en bas.

— Ça ira, dit-il en ouvrant la fenêtre toute grande.

— Peut-être qu'il y a quelque chose de détraqué dans l'appareil, fais-je observer.

Je me retourne alors pour regarder le Hi-Fi. S'il ne fonctionne pas, c'est que j'ai omis de mettre le plateau en marche.

Je pose le disque sur la tige de distribution, pour que l'appareil démarre automatiquement lorsque je l'aurai branché : le disque tombera sur le plateau, le bras automatique se soulèvera et se déplacera lentement pour venir en position au-dessus de la plaque, puis s'abaissera doucement et la pointe se posera au début du sillon. Le tout prendra huit secondes à peu près, à partir de l'instant où j'aurai poussé le bouton.

— Je ne vais pas attendre que vous ayez réparé votre sacrée mécanique ! s'écrie Benny.

— Je crois que j'ai trouvé la panne, dis-je avec conviction. (J'ouvre

alors le bouton des cinq haut-parleurs au maximum.) Je ne veux pas écouter tout le disque entier, Benny, dis-je à mi-voix. Je veux seulement le faire jouer quand je m'en irai.

— Bon, bon..., fait-il. Si ça continue, je vais fondre en larmes, moi !

Je pousse le bouton et le plateau démarre lentement, aux trente-trois tours requis. Je me dirige alors vers la fenêtre. Benny me regarde approcher, l'automatique toujours braqué sur moi. J'avance donc, tout en comptant les secondes. A la sixième, je me trouve à la hauteur de Benny. Il me reste juste deux pas à faire pour atteindre la fenêtre.

— Ne vous arrêtez pas, mon vieux, ordonne-t-il, bourru. Désormais, vous ne pouvez plus changer d'avis.

Huit secondes et ça y est ! Les trois mille dollars que j'ai pu engloutir dans mon installation Hi-Fi depuis quelques années me sont largement remboursés et avec les intérêts encore ! au cours de cette neuvième seconde. Toute cette bonne galette que j'ai consacrée à perfectionner l'ampli, à faire encastrier dans les murs cinq haut-parleurs dignes du plus vaste des auditoriums, toute cette petite fortune me rapporte alors au-delà de toute espérance !

Un fracas tonitruant se déverse soudain par les cinq haut-parleurs, remplissant la pièce d'un vacarme atroce qui vous déchire les oreilles et vous brise le crâne.

Le visage tordu par l'épouvante, Benny pousse un affreux gémissement. Instinctivement, il porte les deux mains à ses oreilles pour essayer d'empêcher tout ce tintamarre de lui paralyser le cerveau.

Je lui envoie mon poing droit dans l'estomac, deux fois de suite, au même endroit. Sa bouche laisse passer un cri que je n'ai pas le temps d'entendre, car il s'effondre la tête la première. Je l'empoigne par les revers de la veste et je le fais pivoter, le dos à la fenêtre. Je vois alors ses yeux impavides s'animer enfin ; l'épouvante les embrase.

Ses lèvres miment des mots désespérés, des mots suppliants, mais je ne le lâche pas. Le vacarme continue à mettre nos oreilles à la torture. Je me rappelle le genre de type que c'est, je me rappelle ce qu'il a fait et une fureur incontrôlable me prend aux tripes. Mes doigts resserrent leur étreinte sur son veston ; je le soulève en l'air. Il est encore plus léger qu'il n'en a l'air. Sa bouche a cessé maintenant de mimer des mots ; il hurle, mais je ne l'entends pas. A le toucher seulement, mes doigts se révoltent. Ils le rejettent loin de moi avec une brusquerie décuplée.

Ses jarrets heurtent l'appui de la fenêtre ; l'élan entraîne son buste

en arrière, par-dessus bord, dans le vide qu'il palpaît toujours avec tant de plaisir. Je vois ses genoux, puis ses pieds, glisser lentement sur l'appui de la fenêtre et disparaître. Alors, moi aussi, je me bouche les oreilles avec les mains et je cours fermer le Hi-Fi.

Du coup, le silence est encore plus pénible que le vacarme. J'allume une cigarette ; le craquement de l'allumette me fait sursauter. Et quand le téléphone carillonne, je fais un bond d'au moins un mètre. Je prends l'appareil et annonce : « Wheeler », d'une voix qui me semble étonnamment retentissante.

— Dites donc, espèce d'abruti ! me clame à l'oreille une voix vibrante d'indignation. Qu'est-ce que c'est que ce chahut ? Un congrès de speakers sourdingues ?

— Excusez-moi, dis-je. C'est un petit accident.

— Accident ! hurle la voix. Le plâtre dégringole encore de mon plafond. Recommencez et j'appelle les flics, espèce de crétin !

— Vous en faites pas, crétin vous-même, c'est moi qui me charge de les appeler.

Avant de téléphoner à Parker pour le mettre au courant de ce qui est arrivé à Benny Lammont, je me rappelle que j'ai une chose à faire de toute urgence. Je ramasse la photo de Lily Teal avec sa dédicace amoureuse écrite de sa propre main, je l'approche de la flamme d'une allumette. Quand il n'en reste plus qu'un petit tas de cendres, je me sens mieux pour appeler Parker. Comme l'a si bien dit Benny, il n'y a pas de raison pour qu'on me croie sur parole quand j'affirme que Lily était prisonnière de Grossman ; de même, rien de bien catégorique ne prouve – à part mes propres dénégations – que ce n'est pas moi qui l'ai assassinée. Naturellement, j'ai confiance en Bryan, en Parker et en Lavers, comme si c'étaient de vrais frères. J'ai confiance en eux, de la même façon qu'ils ont confiance en moi. C'est pourquoi j'ai tenu à brûler la photo avant tout.

CHAPITRE XIII

Les deux jours suivants, pendant que siège le grand jury, je me contente de me tenir à pied d'œuvre, d'abord pour attendre d'être cité et, ensuite, pour attendre les événements. Une enquête du grand jury est une affaire assez déconcertante ; elle peut se dérouler au palais de justice, comme c'est le cas cette fois, mais ce n'est pourtant pas un procès. On peut l'appeler audience, bien que personne ne soit admis à écouter. Elle est strictement privée et son unique but est d'entendre les témoins et de décider si leurs dépositions peuvent fournir une base suffisante pour engager des poursuites devant le tribunal. A part la durée de ma déposition, je n'ai pas été admis à suivre les débats ; je n'ai même pas pu risquer un œil à l'intérieur.

Le premier matin, il pleut. J'arrive au palais de bonne heure, en même temps qu'une bande de reporters venus perdre leur temps. Je me poste devant l'entrée principale et m'amuse à balancer l'un après l'autre mes mégots détrempés sur les dalles boueuses de l'escalier. A croire que les pigeons ont tenu, eux aussi, une session spéciale sur les marches !

En vertu du règlement qui préside à la procédure du grand jury, dans les bons vieux États-Unis, même les pires salauds ont droit à la protection de la loi, comme il se doit. Mais quand j'ai vu arriver Grossman dans sa Rolls, je lui aurais bien tordu le cou sur place. Puis j'ai songé que le mauvais quart d'heure qu'il allait passer dans la salle d'audience lui serait très salulaire, alors j'ai enfoncé mes mains dans mes poches et je l'ai dévisagé férocement. En montant les marches, il a relevé les yeux une seconde sous son chapeau dégoulinant d'eau et il m'a aperçu. Et j'ai au moins eu la consolation de le voir trébucher sur une marche. De toute évidence, il ignorait encore le sort de son Benny !

A respectueuse distance du maître, une grande et forte femme, assise à côté du chauffeur, est à son tour sortie de la voiture. La cuisinière, vraisemblablement. Elle a attaqué les marches à la manière d'une suffragette du bon vieux temps ; elle s'est mise à affronter la pluie qui lui fouettait le visage avec autant de vaillance que si c'étaient les flèches et les frondes de l'adversaire. Elle a vraiment l'air bien décidée à demeurer fidèle à la Cause bien plus qu'à son patron ; je

souhaite ne pas me tromper.

Un tas de visages inconnus défilent devant moi. Les jurés peut-être ; et puis, j'aperçois Bryan. Il me frôle au passage, les yeux braqués droit devant lui. Ce n'est pas pour se donner simplement une contenance qu'il tient une mallette à la main. Il suffit, pour s'en convaincre, de voir à quel point sont exsangues les jointures de la main crispée sur la poignée. Sous la pluie, on ne se douterait pas que la sueur perle sur son visage.

Après avoir écrasé par terre mon quinzième mégot, je me prépare à prendre une autre cigarette dans la poche de mon imperméable quand un taxi s'arrête à ma hauteur. Je vois en sortir la femme de Frankenstein en personne. Sa tête disparaît sous les pansements. Au milieu de tout cet emballage immaculé apparaissent d'étroites fentes pour les yeux, le nez, la bouche. Deux dames en bas blancs sautent allègrement du taxi ; elles vont l'encadrer et l'empoignent chacune par un bras.

Pendant qu'elles gravissent lentement le perron dans ma direction, je décoche à Greta mon « Wheeler – spécial », c'est-à-dire mon œillade la plus coquine, celle qui se termine par un lent battement de paupières, très explicite malgré sa subtilité. Impossible de dire si elle a reçu mon message ; en tout cas, il est bien parvenu à l'une des infirmières. Elle s'est convulsivement drapée dans les pans de sa cape, comme si elle venait d'être surprise au beau milieu de la rue en soutien-gorge « le Juvénile » et m'a adressé un sourire tout tremblotant qui m'avait l'air vraiment intimidé.

Un monsieur, muni d'une trousse médicale, saute alors d'un second taxi qui arrive à fond de train et s'élance à leur suite. Maintenant, la troupe du premier acte est au complet, du figurant à la vedette. Je me décide à mon tour à entrer.

Avisant l'huissier, je lui annonce l'arrivée du témoin Wheeler et lui dis que je vais attendre qu'on m'appelle. Je m'engage alors dans un long corridor, passe devant les doubles portes de la salle d'audience, tourne le coin et entre dans les lavabos. Je suis sûr de n'être pas cité tant que Greta n'aura pas fait sa déposition ; il est fort probable aussi que Bryan appellera Grossman et la cuisinière avant elle. Il tient certainement à tirer le maximum d'effets dramatiques de la comparution de son « zombie » couvert de pansements. Aussi ne va-t-il sûrement pas le servir en lever de rideau.

Les lavabos sont situés juste derrière la salle d'audience ; je me dis que j'ai peut-être une toute petite chance de saisir un détail intéressant si j'y stationne suffisamment. Je pourrais apprendre quelque chose par le système d'aération dans le mur. Qui sait, deux

jurés vont peut-être passer un moment dans les lavabos pour bavarder, comme ça se fait à Washington, dans ceux du Sénat.

Je m'enferme dans l'un des isolements et grimpe sur la cuvette. D'abord, je reste perché là un long moment, l'oreille tendue vers la bouche d'aération, puis je m'installe dans la pose de Bouddha, dans l'espoir que les deux jurés que j'attends vont s'imaginer qu'ils sont seuls et vont se faire des confidences à cœur ouvert. Un peu plus tard, je me rends compte que tout ce que je gagnerais pour ma peine, ce serait une belle série d'ampoules aux pieds et à mon propre Bouddha. Un bourdonnement terriblement tentateur me parvient par la bouche d'aération, mais je ne parviens pas à discerner le moindre mot. Et ce jury doit sans aucun doute être envoûté, puisque rien ne semble pouvoir l'arracher à la salle, même dans l'intervalle des dépositions.

Alors j'y renonce et je reviens arpenter impatiemment le couloir, comme un futur papa. Deux reporters essaient de me harponner, mais je leur déclare que ce n'est pas encore le moment des confidences. Enfin, on appelle mon nom. Je traverse la salle et prête serment. Aux yeux de l'assistance, mon arrivée doit former un contraste décevant avec celle du témoin qui m'a précédé.

Au même instant, Greta, alias Lois Teal, quitte la salle par la porte du fond. (Je me demande d'ailleurs comment elle parvient à y passer sa tête enturbannée.) Le jury tout entier, dans le silence le plus respectueux, garde les yeux rivés sur elle. Elle, au moins, a fait vraiment sensation.

Bryan me pose quelques questions pour me mettre en train, puis il s'assied pour écouter la suite de ma déposition.

Je raconte le piège que m'a tendu Lois Teal, coup monté dont j'ai été la victime et qui m'a valu d'être renvoyé de la police. J'évoque les événements de la nuit où je me suis faufilé chez Grossman pour y découvrir Lily ; pendant quelques secondes, il me semble que la machine de la sténotypiste, au rythme d'ordinaire si régulier, tressaute et déroule follement sa bande lorsque je décris la tenue de Lily. Finalement, j'aborde la série d'événements qui s'est déroulée chez moi, pour aboutir à l'assassinat de Lily. Alors, à la demande de Bryan, je quitte la barre et m'en vais par le même chemin que Greta. A l'instant où je sors, j'entends la voix de Bryan qui suspend l'audience pour le déjeuner.

Pas de Greta à l'horizon. J'en déduis que Bryan a pris ses dispositions pour qu'elle soit embarquée sur-le-champ et ramenée discrètement chez lui où elle est en sûreté. Dans l'espoir de pouvoir

joindre Bryan en personne, je me précipite à la grande porte de la salle d'audience, mais il a déjà disparu. Il ne me reste plus qu'à m'octroyer, à moi aussi, une suspension de séance que je vais passer chez Ernie, restaurant situé à cent mètres de là.

Je mets les bouchées doubles et reviens au palais avant la reprise pour rôdailler et fouiner un peu en bon flic que je suis. Je voudrais bien trouver le moyen de me faufiler dans la salle. Je monte même à l'étage supérieur pour voir si je ne pourrais pas trouver le moyen de me laisser glisser à la force des poignets jusqu'à l'étage en dessous, en faisant semblant de laver les vitres. Rien à faire. Dans le vieil ascenseur asthmatique qui nous ramène au rez-de-chaussée, je fais une dernière tentative pour essayer de savoir ce qui se passe. La sténotypiste du jury est là, debout devant nous, avec tous ses rêves inassouvis de vieille fille, je présume. Alors, comme par inadvertance, je la frôle d'un peu près pour lier connaissance. Mais notre intimité ne va pas plus loin que ce contact avec sa large croupe, car lorsqu'elle se retourne, horrifiée, je m'aperçois que je me suis trompé de postérieur. Ce n'est pas la sténotypiste, ça doit être sa sœur ! Je rengaine mon charmant sourire en vitesse et fais planer mon regard innocent au-dessus de sa tête.

Je renonce à toutes ces tentatives et je tue le temps pendant l'après-midi comme je l'ai fait pendant la matinée. Mais cette fois, je ne reconnais aucun des témoins qui arrivent. Ce sont sans doute les « témoins volontaires » dont a parlé Bryan.

Un peu plus tard, je retourne chez Ernie, je m'envoie deux verres et un de ces « filets mignons » qu'Ernie a dû commencer à faire figurer à son menu à l'époque où la police montée a cessé d'exister à Pin City. J'aurais pu me battre avec lui une bonne demi-heure encore, mais un souci lancinant, qui me trotte par la cervelle, me fait perdre patience. Je renonce à achever cette carne et je me tire.

D'abord, je passe au bureau, pour prendre les clés de l'appartement de Lois Teal et je me rends à Glenshire. Je monte l'escalier sur la pointe des pieds pour ne pas effrayer les locataires et pour qu'ils ne viennent pas me flanquer une frousse bleue, à moi aussi...

Dans l'appartement, j'allume toutes les lumières en reniflant l'odeur de renfermé qui se dégage du living-room. Dans un souci de légitime défense, j'allume une cigarette et je me plante au milieu de la pièce en essayant de formuler la raison qui m'a poussé à venir là, mais comme la réponse ne me vient pas, j'en déduis que je dois me mettre à la chercher.

La chambre à coucher possède des lits jumeaux, des placards jumeaux, des commodes jumelles, mais une seule coiffeuse. Je fouille

les placards et la coiffeuse sans y trouver quoi que ce soit de passionnant. Le tiroir supérieur de la première commode est bourré de bric-à-brac – l'authentique bric-à-brac, pas celui du genre Grossman – : étuis vides qui ont contenu du rouge à lèvres, poudriers défraîchis dont l'émail à bon marché s'écaille, bas désassortis, épingles à cheveux par centaines, vieilles boîtes de carton défoncées, naguère pleines de comprimés vitaminés. Il y en a encore bien d'autres qui renfermèrent de l'aspirine, des calmants, des comprimés contre l'hyper-acidité. Le drugstore du coin a dû connaître de beaux jours, du temps des sœurs Teal ! Loïs m'a bien dit qu'elles étaient sujettes aux migraines, l'une et l'autre !

Presque au fond du tiroir, je découvre un paquet enveloppé de papier brun, qui est resté intact. Je fais sauter l'emballage et je constate qu'il contient de l'aspirine et des sédatifs. Le ticket de caisse y est encore joint ; j'y jette un coup d'œil pour voir le montant de l'achat et le nom du pharmacien. Puis je regarde plus attentivement la date portée sur le ticket : 15 mai. Je viens de trouver enfin ce que je cherchais à mon insu ; ce qui serait un bel exploit pour quiconque ne sort pas tout droit des pages d'un roman moderne.

Cinq minutes plus tard, j'entre dans le drugstore du coin. L'enseigne au néon m'informe qu'il est ouvert toute la nuit, ce qui est normal, puisque Lily Teal avait acheté les produits à onze heures et demie du soir, ce samedi-là.

Le pharmacien de nuit surgit alors de son arrière-boutique pour me servir. C'est le type même du pharmacien de nuit américain, tel qu'il pourrait figurer sur la couverture du *Saturday Evening Post*. Il est pourvu d'une bonne petite brioche qui fait saillie sous sa veste blanche ; sa dernière mèche de cheveux blancs, soigneusement brossée, lui barre le crâne et se termine en coquets accroche-cœur derrière l'oreille ; jusqu'à la monture de ses lunettes, démodée depuis plus de quinze ans, qui dénote le plus total dédain de la mode et de tout ce qui peut être coquetterie personnelle.

Mais tout cela n'est qu'apparence, et lorsque je le vois de plus près, je peux constater que ce masque est craquelé et usé par places. Derrière les verres des lunettes, les yeux très rapprochés jettent des lueurs d'avarice et non de bonhomie. A force de compter ses sous et de réclamer le règlement des notes en souffrance, sa bouche est devenue un véritable piège à rats ; à voir son sourire, je l'imagine bien en train d'ôter son dentier avant de se coucher, pour le fourbir à l'aide de quelque pâte aux silicones en vue de le rendre étincelant pour le lendemain.

— Bonsoir. (Sa voix trop cordiale se répand sur moi comme de la colle.) Vous désirez ?

— Lieutenant Wheeler, dis-je.

Je lui laisse alors entrevoir mon insigne que personne n'a songé à m'ôter depuis ma disgrâce.

Le regard méfiant se dérobe, les dents éclatantes se dissimulent un instant, pour réapparaître d'ailleurs l'instant d'après, comme un rayon de soleil. Elles m'aveuglent, ou peu s'en faut.

Qu'est-ce que ce type-là peut donc bien avoir derrière la tête ?

— Lieutenant ? demande-t-il.

Je précise :

— De la Brigade Criminelle. Je voudrais vous parler de Lily Teal. C'était une cliente, n'est-ce pas ?

Son soulagement est beau à voir.

— Oui, oui... j'ai suivi toute l'affaire dans les journaux.

— Vous devez être fatigué de répondre à toutes les questions qu'on vous a posées sur elle ? Les flics sont venus vous voir la semaine qui a suivi sa disparition ?

— Oui, en effet, ils sont venus. Parfaitement. Je m'en souviens.

— Et vous leur avez dit tout ce que vous saviez ?

— Je n'avais pas grand-chose à dire. Ils voulaient surtout savoir à quelle heure elle était venue au magasin.

— Et c'était à quelle heure ? fais-je, rien que pour vérifier.

Mais déjà il ne me suit plus. Il a les yeux braqués sur deux queues de cheval toutes piaffantes qui s'installent au comptoir du glacier. Il n'en perd pas une miette quand elles se perchent sur les tabourets de cuir. Il en radote littéralement. Je reprends :

— C'était bien à onze heures et demie ?

Il revient à ma question, mais à contrecœur.

— C'est ça, onze heures et demie. {Il glousse.} Si vous avez connu les sœurs Teal, lieutenant, vous devez bien vous figurer que leurs allées et venues ne passaient jamais inaperçues... Vous saisissez ?

Je parviens à esquiver le coude qui se disposait à me percuter les côtes, comme ça, d'homme à homme.

— Elle a acheté quelque chose ?

— De l'aspirine et des calmants, me répond-il en braquant de nouveau les yeux sur les gamines assises au comptoir.

— C'était la première fois qu'elle venait ici, ce jour-là ?

— Absolument.

— Et sa sœur Loïs ? Elle vous a acheté quelque chose, ce jour-là ?

— Non. Pas du tout. Je n'avais pas vu Loïs depuis cinq ou six jours et j'ai même demandé à Lily si sa sœur n'était pas malade.

— Vous jureriez, sous la foi du serment, que Lily n'est venue chez vous que cette fois-là, dans la soirée, et que Loïs n'y a pas paru du tout ce jour-là ?

A ces mots, il me consacre de nouveau toute son attention.

— Jurer ? fait-il. Si je comprends bien, il s'agirait de témoigner devant un tribunal ?

— Exactement. Si nous en avons besoin.

— Alors, là, fait-il d'un ton traînant, là, je ne peux pas dire. Il faudrait d'abord que je voie si ça en vaut la peine pour moi...

Je l'interromps par un brusque :

— Écrase, papa !

Puis je risque au jugé :

— Encore une question : la gamine qui habite au bout de la rue...

— Josie ? demande-t-il étourdiment. La petite qui a des blue-jeans si collants ?

— C'est ça. Ça vous a coûté combien, pour l'empêcher d'aller le raconter à sa mère ?

Le piège à rats se referme avec un bruit sec ; la brioche frémit et sursaute.

— Sortez d'ici ! bredouille-t-il d'une voix caverneuse, en exhibant ses fausses dents rutilantes.

Je sais bien qu'il n'y avait vraiment pas lieu de l'intimider de cette façon-là ; si nous avons besoin de lui, il viendra témoigner sans se faire prier, et au galop même, mais les bonshommes de cet acabit ont le don de me rendre mauvais. Je lui lance, joyeux :

— On se reverra au tribunal, papa ! En attendant, voici un petit truc qui pourra vous rendre service.

Je rafle un tube de tranquillisateurs sur le comptoir et je le lui lance. Ses injures me poursuivent jusqu'à la porte.

CHAPITRE XIV

Le lendemain matin, les sujets de réflexion continuent à ne pas me manquer ; je les rumine encore en allant reprendre mon poste, à la porte du tribunal. Mes mégots de la veille ont tous disparu, balayés par la pluie, ou par le vent ; à moins que ce soit par quelque parent éloigné d'un conseiller municipal dont la brillante carrière politique lui a valu cette place de concierge. J'ai tout de suite entrepris d'en constituer un nouveau tas. Puisque c'est le contribuable qui le paie, autant ne pas le laisser à se tourner les pouces, ce brave gars !

Lederson escalade les marches, tout feu, tout flammes, telle une fusée à Cap Canaveral. Je me dis que ça va barder. Puis c'est au tour de Parker, mon patron qui s'avance à pas pesants, de l'air du bœuf qu'on mène à l'abattoir... Il voudrait bien être à mille lieues de là, c'est évident. Un beau cadavre en état de décomposition avancée, ça, Parker l'encaisse très bien, mais fourrez-le dans le moindre micmac politique, et le voilà presque asphyxié. D'ici déjà, du haut du perron, il a l'air de flairer un affreux merdier. En passant, il m'adresse un vague salut de la main.

J'attends un moment encore, dans l'espoir que Walker apparaîtra peut-être, car Bryan va le convoquer sûrement, puis je me rends tranquillement à ce qui me sert de second chez moi, au coin de la rue. Walker figure sans doute au programme de l'après-midi.

Les gens qu'on rencontre dans les bars, le matin, sont tous des gens très bien ; pas question de cocktails, de daiquiris et autres fantaisies. Les gens du matin sont des soiffards sérieux, consciencieux et très avisés. Un coup de raide et une bière par là-dessus, pour faire couler la gnôle. Ernie m'a accueilli avec un scotch (pas de bière, non merci !). Je me suis perché sur un tabouret pour mieux réfléchir.

Mais je ne peux pas aller beaucoup plus loin dans mes spéculations tant que j'ignore ce qui se dit en ce moment dans la salle d'audience. C'est Grossman et Walker qui m'intéressent tout particulièrement, et je me demande si Bryan sera assez pointilleux pour me refuser les détails ou s'il se laissera tirer les vers du nez.

On ne peut divulguer les débats d'un grand jury qu'à l'occasion d'une inculpation en faux témoignage ; aussi, après avoir tourné tous les obstacles juridiques et trempé dans la mise en scène relative à Lois Teal, l'adjoint du D.A. est bien capable de la boucler pour se sentir de nouveau un honnête homme. Mais, bon sang ! un petit coup de chantage n'a jamais fait reculer Wheeler quand la situation l'exige ; et si je ne parviens pas à le faire mettre à table en copain, en face d'une bonne bouteille de scotch par exemple, j'emploierai les grands moyens.

J'avale la moitié d'un bretzel racorni en guise de déjeuner et reviens au palais juste à temps pour voir la troupe au grand complet faire sa rentrée pour la séance de l'après-midi. Walker est là, cette fois. Tout agité, il monte les marches en battant des paupières et en tourmentant sa cravate. Dix minutes plus tard, c'est Grossman qui arrive ; Bryan a dû le rappeler. A contempler toute cette agitation de mon poste d'observation, j'ai le sentiment que ça s'active et que le scandale ne va pas tarder à éclater... Les jurés eux-mêmes se pressent, comme s'ils avaient peur de rater le dernier tableau. Je me décide alors à bouger, moi aussi, et je recommence à arpenter le corridor, devant la porte de la salle d'audience.

La décision intervient plus tôt que je ne pensais. Une demi-heure après, Walker a terminé sa déposition et lui aussi traîne dans le couloir en astiquant ses lunettes et en crachotant des rognures d'ongles. Il m'en balance même quelques-unes dans la figure et, de temps à autre, il m'adresse un vilain regard de myope, mais ce n'est que par distraction, car il a l'air drôlement préoccupé.

Quelques instants plus tard, les portes de la salle s'ouvrent brusquement et Grossman se précipite dans le couloir. J'entends Bryan, qui, de la salle, l'apostrophe et l'accuse d'outrages à magistrature, mais rien ne l'arrête. Grossman longe le hall et gagne la sortie. Walker se précipite alors sur ses talons, en déblatérant je ne sais trop sur quoi, et moi, je ferme la marche.

Sur le perron, Walker attrape Grossman par un pan de veston et se met à lui glapir au visage : on l'a sacrifié, il a été trahi, humilié, etc. Il gueule sur un mode tellement aigu que je ne parviens pas à comprendre grand-chose. Dans la rue, à l'entrée du palais de justice, les gens s'arrêtent, font cercle mais, comme aux combats de coqs, se tiennent à distance. Quelques reporters particulièrement mordus qui traînent encore dans les parages, se mettent à jouer du crayon et de l'appareil photo en se félicitant mutuellement de leur flair et de leur sens aigu de l'actualité.

Soudain, Walker envoie un crachat à Grossman qui le reçoit en pleine figure. Il sursaute et se met à frapper son adversaire. Walker

dégringole. Grossman se détourne et repart.

Walker se met à pleurer comme un mioche. Il se relève à genoux, sort un revolver de sa poche. Ses lunettes cassées pendent par une branche à son oreille, mais il ne risque pas de manquer sa cible à cette distance-là. Il abat Grossman de deux coups de feu dans le dos. Puis, avant que les badauds se soient ressaisis, il retourne l'arme contre lui-même et fait un carton du tonnerre.

« Ma foi, me dis-je, c'est pas mal comme début, pour le grand nettoyage de la ville ! » Je me retire prudemment à l'intérieur du palais pour que personne ne me remarque et qu'on ne vienne pas ensuite m'accuser de manquement à mes devoirs professionnels et autres musiques du même genre ! Est-ce que je sais, moi, si je suis ou non réintégré officiellement dans la police ? Mes réactions sont un peu lentes. Un point, c'est tout.

Dans la foule déchaînée qui, au sortir de la salle, se rue tout au long du couloir, je me heurte à Bryan.

D'un air jovial, je m'enquiers :

— Est-ce que la séance est levée ?

— Oui, mais qu'est-ce que c'est que... ?

— Je vais vous raconter. Venez.

D'une bourrade, je le pousse vers une sortie latérale sans lui laisser le temps de poser de questions. Ça nous amène au coin de la rue, à trois pas de chez Ernie.

— Voyons ; écoutez, Wheeler, commence Bryan.

— Laissez-moi vous affranchir. En gros, voici ce qui s'est passé : Walker s'est engueulé avec son patron, il l'a descendu, là-bas, sur les marches du perron ; et puis il s'est fait sauter le caisson !

— Bon sang !

— Auriez-vous, par hasard, l'impression d'être leur assassin ? fais-je, toujours aimable.

— Bon sang de bonsoir ! répète-t-il.

Je le regarde mieux. Il est vraiment sonné.

— Vous avez besoin de boire un coup, monsieur le district attorney. Et après ça, c'est vous qui allez m'affranchir !

— District attorney adjoint, rectifie-t-il dans un murmure.

— Plus pour très longtemps, mon cher. Ça doit sentir le roussi pour le D.A., maintenant, non ? Au vainqueur, la dépouille !

Bryan ne répond rien et nous entrons chez Ernie. En passant devant le bar, je fais signe au garçon et nous allons nous installer dans

un compartiment du fond.

— Racontez-moi ça en détail, me demande Bryan une fois les scotchs posés devant nous.

— L'engueulo Grossman-Walker ? Walker criait qu'on l'avait sacrifié...

— Je lui ai tout au plus balancé quelques éléments de la déposition de Grossman en pleine figure, rectifie Bryan. Bien sûr, on ne pouvait pas s'attendre à ce que ça lui fasse plaisir...

— Si vous me racontiez tout ça, Bryan ? lui dis-je. En commençant par le commencement, hier matin ?

Il faut toujours battre le fer quand il est chaud, n'est-ce pas ? Mais Bryan ne semble pas être de mon avis. Il tergiverse jusqu'au moment où les doubles scotchs se présentent. Alors, brusquement, sans que j'aie besoin de recourir à la moindre intimidation, il me déballe tout le paquet. Comme je l'ai dit, je sais déjà à peu près ce qui s'était passé, mais je tiens à recueillir deux ou trois détails complémentaires.

Il me débite toute l'affaire d'une voix basse et quelque peu bredouillante en vidant godet sur godet. Quant à moi, j'essaie d'y aller mollo sur la gnôle, mais non sans mal. Il me raconte donc qu'il a littéralement volé dans les plumes de Walker, en le traitant de « maquereau », de « marchand de viande », de « racoleur de fillettes » destinées aux séniles et pervers plaisirs de Grossman. Il lui a déversé son mépris sur la tête, en insistant bien aussi sur le dédain que Grossman éprouvait à l'égard du même Walker. Le malheureux secrétaire, pour qui ce détail avait été une affreuse révélation, en était resté pantois. Avant d'en avoir fini, Bryan avait déjà sapé tous les fondements du monde de rêve où vivait ce petit être falot, ce vieux gamin jamais sorti des jupons de sa mère, et l'avait contraint à regarder en face l'espèce de larve immonde qu'il était devenu. A la fin, Walker s'est effondré, et Bryan l'a renvoyé. Il a attendu la sortie de Grossman dans le corridor. La sinistre larve s'est alors métamorphosée. Et maintenant, Grossman est mort et Walker aussi !

Juste avant d'être abattu, Grossman avait été invité à déposer une seconde fois pour compléter divers renseignements fournis par de nouveaux témoins. Au milieu de sa déposition, il s'était brusquement rebiffé, avait déclaré qu'il n'entendait pas supporter plus longtemps de telles sornettes. Il se refusait à reconnaître l'autorité de ce grand jury. Il n'avait, disait-il, à répondre de ses actes devant personne, Bryan et son diable de grand jury pouvaient aller se faire foutre ! Là-dessus, il avait pris la porte d'un air très noble. Bryan avait beau le menacer des foudres de la loi pour outrage à la magistrature, rien ne l'avait arrêté...

Bryan est remonté à bloc, maintenant. C'est un vrai moulin à paroles et il ponctue chaque développement d'une rasade de scotch. Je me demande combien de temps il tiendra avant d'être pion perdu. Et je me dis aussi que, pour être à la hauteur, je dois donner la réplique, alors quand il se tait une seconde pour reprendre haleine et lamper une nouvelle rasade de gnôle, je saute sur l'occasion.

— Après les dépositions de Grossman et de Walker, estimez-vous que Lily Teal a bien été, sans l'ombre d'un doute, enlevée et retenue de force chez Grossman ?

— Tous les deux ont prétendu que ce n'était pas vrai. Ils ont dit qu'elle avait accepté la proposition de Walker de son plein gré. Moi, je leur ai objecté qu'un autre témoin – vous en l'occurrence – avait déclaré qu'elle affirmait avoir été bel et bien kidnappée. Ils ont assuré qu'elle avait menti, pour une raison d'ailleurs qu'ils ne parvenaient pas à imaginer. Walker l'a dit : il savait parfaitement que le kidnapping est un crime puni par la loi fédérale... Jamais il n'aurait consenti à se trouver mêlé à un crime de ce genre. Quant à Grossman, il nous a demandé pourquoi, bon sang de bon Dieu ! il irait se fourrer dans un pétrin pareil pour une femme, alors qu'il pouvait s'en offrir un tombereau s'il lui en prenait fantaisie ! (Bryan rote discrètement.) C'est à peu près les termes qu'il a employés...

— Et vous, qu'est-ce que vous en pensez ? lui dis-je, avide de connaître le fond de sa pensée.

— Pour moi, ça tient debout. Je ne crois pas que Walker ait eu assez d'estomac pour se lancer dans le kidnapping. Mais alors, pourquoi Lily Teal aurait-elle menti ?

— Hum ! fais-je pensivement. Continuez...

— Bah ! Vous savez maintenant à peu près comment ça s'est passé, ajoute-t-il, après avoir bu, par distraction, dans mon verre. Greta a enlevé le morceau brillamment. Ce que Lois était censée déclarer, elle le savait par cœur. Elle s'est montrée vraiment persuasive. Elle a raconté comment Walker l'avait contrainte à monter la scène du faux viol dans laquelle vous avez été compromis. Il lui aurait dit que c'était la seule façon d'assurer la vie sauve à sa sœur.

Je lui coupe la parole en claquant des doigts.

— Minute ! Il faut lui faire un sort, à Lois ! Comme convenu, il faut qu'elle soit au plus mal ce soir. La comparution devant le grand jury l'aura épuisée, naturellement. Moi, tout ce que je demande, c'est que Greta soit débarrassée au plus vite de sa fausse identité et de son accoutrement.

Il m'envoie un clin d'œil tout ce qu'il y a de plus sérieux.

— Là, je vous comprends. C'est la plus charmante invitée dont on puisse rêver et nous serons bien chagrinés de la voir partir, mais elle vous appartient beaucoup plus qu'à nous. Je vais m'occuper de cela sur-le-champ.

Il se lève sans la moindre hésitation, sans vaciller le moins du monde. On pourrait croire qu'il va prendre le départ du cent mètres ! Comment peut-il tenir le coup ? Moi, je serais sur les rotules, si j'avais éclusé autant que lui !

Il reste absent un bon moment. Je commence à me demander s'il ne s'est pas endormi tout au fond de la cabine téléphonique, ce qui serait d'ailleurs normal pour tout autre, vu les circonstances, quand tout à coup je le vois revenir, absolument radieux.

— Tout marche comme sur des roulettes ! s'écrie-t-il. On a tout communiqué à la presse et on déballe Greta en ce moment même !

— Tout a été communiqué à la presse ! fais-je, ahuri. Confier les secrets du grand jury à un vrai copain comme moi, c'est une chose, mais les raconter aux journaux, c'est une autre paire de manches !

— Je veux dire tout, sauf les dépositions des témoins, naturellement. Ils savent qui est mort et tous les détails comme ça, répond-il, imperturbable. J'ai également appelé Parker. Il va se charger de sauver tout ce qui peut l'être encore.

Après ça, une dizaine de rasades se déversent encore dans ce tonneau des Danaïdes pendant qu'il achève de me raconter ce qui s'est passé. Comme témoin, la cuisinière de Grossman a été formidable. Elle a rapporté comment, un jour, M. Grossman avait poursuivi l'une des jeunes filles à travers sa cuisine pendant qu'elle grillait des côtes de mouton ; tous les deux se trouvaient dans le costume d'Adam et d'Eve, s'il vous plaît ! Elle a évoqué maintes autres fantaisies aussi égrillardes, tant et si bien qu'elle a fini par arriver au bout de son rouleau. Il n'avait plus manqué que le diamant dans le nombril, les cercles d'or aux cuisses, les petits cornets d'or à la pointe des seins et le reste de tous ces « symboles érotiques » comme les avaient triomphalement qualifiés Bryan. Après avoir appris tous ces détails, les braves jurés, ces honnêtes citoyens dévoués au bien public, avaient eu amplement matière à réflexions.

Et puis, de nombreuses dépositions volontaires avaient révélé les multiples aspects des combinaisons de Grossman. Il arrosait régulièrement les dirigeants municipaux, entretenait des accointances secrètes avec le bureau du district attorney, etc. Quand Lederson eut été appelé à déposer, suivi par Parker, à qui il avait fallu arracher, phrase par phrase, ses déclarations, il était devenu évident qu'il allait falloir débarrasser Pin City d'un beau tas d'ordures et donner un bon

coup de balai pour jeter tout ça à l'égout !

— Mais dans l'immédiat, qu'est-ce qui va se passer ? Combien d'inculpations allez-vous retenir ?

— En ce qui concerne la municipalité, nous avons décroché le coquetier, me répond modestement Bryan. Nous sommes arrivés à nos fins. Quant aux meurtres, nos deux principaux suspects sont morts. La conclusion de l'enquête n'est plus qu'une question de temps.

Il commence à se faire tard et je me rappelle que je n'ai pas déjeuné ; je propose que nous ajournions, pour l'instant, notre petite conférence.

Bryan déclare alors :

— L'audience est close.

Toujours avec le plus grand sérieux, il se lève, pour s'abattre aussitôt, la tête la première. Pour moi, c'est assez rassurant de le voir comme ça, étalé sur la table, le nez dans le cendrier. Complètement machuré comme il l'est, il est descendu du ciel des héros pour se joindre à nous, les obscurs, les sans grade.

Je pêche quelques billets dans son portefeuille pour payer les consommations et je le remets debout. Puis je l'emmène au bar où je l'installe délicatement parmi les dames qui sirotent leurs daiquiris et leurs whiskys and soda, car l'heure du cocktail bat son plein. Je règle alors le barman. Après quoi, je traîne Bryan jusqu'à un taxi où je le balance sans ménagement après avoir donné son adresse au chauffeur en même temps que le prix de la course.

C'était une sacrée journée pour Byran. Je parie tout ce qu'on veut que demain matin il ne se rappellera même pas m'avoir dit un seul mot sur l'enquête... et je trouve ça aussi bien, d'ailleurs.

L'état de Lois Teal a brusquement empiré à la suite de sa déposition devant le grand jury et elle est morte une heure après le meurtre de Grossman de la main de son secrétaire particulier sur les marches du Palais. C'est ce qu'annoncent les dernières éditions. Je suis ravi de savoir que sa mort est officielle, puisqu'elle rend la vie à une certaine brune aux yeux verts. Elle me vaut aussi un dîner avec Greta Waring.

J'arrive devant sa maison de Beauvallon à huit heures précises ; c'est elle qui m'ouvre la porte. Cette fois, elle porte une robe de cocktail en lamé argent dont le décolleté a dû être creusé à l'excavatrice. Cette robe lui moule si étroitement les fesses que le moindre grain de beauté, par en dessous, risque de faire une bosse !

Elle me sourit, et ses yeux pailletés de vert se trémoussent d'un air espiègle.

— Al ! s'écrie-t-elle, ce que tu m'as manqué !

— Ben ! pas toi ! fais-je allègrement. J'ai un nouveau béguin. Je suis tombé follement amoureux d'une gonzesse qui se cache la figure sous des pansements... C'est tellement mystérieux, tellement excitant... Je ne peux pas attendre de les lui arracher pour voir ce qu'il y a dessous. Qui sait ? Elle a peut-être une barbe.

— Non, je n'ai pas de barbe ! proteste-t-elle, indignée. Même pas l'ombre d'un soupçon de moustache ! Même pas un pauvre petit poil solitaire sur la poitrine ! (Elle se penche en avant et le généreux décolleté bâille encore davantage.) D'ailleurs, rends-toi compte par toi-même, murmure-t-elle.

Je plonge un long regard inquisiteur puis je secoue la tête, incrédule, en marmonnant :

— Pas de poils sur la poitrine, peut-être, mais comment se fait-il que tu aies la chair de poule à la cuisse droite ?

— C'est parce que tu es l'homme le plus excitant du monde ! s'écrie-t-elle en passant résolument son bras sous le mien pour m'entraîner dans le living-room.

— Viens ! Mets un disque sur le Hi-Fi pendant que je nous sers un verre.

Je lui recommande alors :

— Mollo pour moi ! J'ai déjà picolé pas mal toute la journée.

Elle se tourne vers moi et m'examine d'un œil quasi médical. A New York, j'ai déjà rencontré ce regard-là dans l'œil d'un interne de l'hôpital Belle-vue, un jour où je rendais visite à un copain, bien entendu...

— C'est vrai que tu as l'air un peu envappé... A moins que tu aies tout simplement besoin de te faire couper les cheveux !

Elle appuie sur le bouton qui ouvre le bar, verse whisky et eau de Seltz dans les verres et me tend un mélange qu'on pourrait fort bien servir aux réunions de la ligue antialcoolique. Je le dépose sur la table la plus proche et décrète que le Hi-Fi sera bien plus agréable.

Quelques minutes plus tard, je suis à quatre pattes sur le tapis, pour essayer de découvrir par où peuvent bien passer tous ces fils. Il y a sept haut-parleurs stratégiquement disposés dans la pièce, ça, je le sais, mais quand je les recompte, il y en a huit. Je m'enquiers auprès de Greta :

— Tu as fait installer un nouveau haut-parleur ?

— Non. Pourquoi ? fait Greta, d'un air inquiet. Sept, ça n'est pas assez ?

— Carnegie Hall s'en accommode bien. Je me suis laissé dire que le Hollywood Bowl en a quelques-uns de plus. Et maintenant, tu as un branchement de complément !

— Mais ça rime ; c'est de la poésie, ça ! s'écrie-t-elle. Tu m'avais caché que tu savais aussi faire l'amour avec des mots...

Ça, c'est le genre de conversation que d'ordinaire j'essaie d'éviter. Aussi je me garde bien de répondre. D'ailleurs, ce huitième branchement me turlupine : il n'est pas relié au circuit d'amplification, alors, qu'est-ce qu'il fout là ? Il disparaît sous la plinthe. Toujours à quatre pattes, je le suis à la piste, le long du mur, en me disant que ce qui rentre à un endroit doit bien sortir aussi à un autre.

Sur trois ou quatre mètres, il court parallèlement à deux fils de haut-parleurs, puis il s'évade à angle droit, pour escalader discrètement le mur sous une tenture. Ensuite il s'élance carrément sur deux mètres à découvert pour disparaître derrière un Picasso suspendu à hauteur de la fenêtre. Je soulève précautionneusement le Picasso en question et je constate que le fil électrique se termine par un minuscule microphone ultra-sensible.

Après avoir, non moins précautionneusement remis le Picasso en place, je reviens au point où le fil va disparaître sous la plinthe et, le prenant à deux mains, je le recourbe pour former une boucle ; d'un mouvement sec, j'écarte les bras et le fil craque.

— Qu'est-ce que tu démolis ? me demande Greta, par curiosité. Bah ! c'est égal, l'appareil est garanti un an...

— Regarde ça !

Je l'amène à la fenêtre et je soulève le tableau pour lui montrer le micro clandestin.

— Qu'est-ce que c'est ? fait-elle, surprise. C'est le système de climatisation ?

— Je me demandais si tu étais au courant, dis-je en remettant le tableau en place.

Quelqu'un gratte doucement à la porte, et Douglas Lane fait son entrée. Il est de nouveau vêtu de cet atroce cauchemar en soie écarlate et, sous le bras, il tient un disque.

— Miss Waring, articule-t-il de sa voix suave, voulez-vous me permettre de jouer mon... (Il s'aperçoit alors de ma présence.) Désolé, fait-il, je ne savais pas que vous aviez du monde.

— Faites pas attention à moi, Douglas, lui dis-je magnanime. On

était en train de parler boulot tous les deux... De mon boulot, des histoires de gendarmes et de voleurs, vous savez ? Allez-y ! ne vous occupez pas de nous !

— Oh !... merci. (Il relève un sourcil surpris dans ma direction.) Qu'est-ce qui vous est arrivé, lieutenant ? Vous voilà bien gentil, tout à coup !

— Moi aussi, d'un certain côté, j'ai une douce nature, lui fais-je. Mais on ne le voit presque pas, parce que c'est sur ce côté-là que je dors, en général. Si vous voulez bien m'écouter, je vais vous expliquer...

Il a un petit frisson.

— Non merci. Je préfère écouter mon disque.

Il traverse la pièce et s'approche de l'appareil.

Je dévisage fixement Greta :

— Qu'est-ce que je disais donc ? Ah ! oui... Les petits machins... c'est ça... l'aspirine et les tranquillisateurs...

— Quoi ? demande-t-elle tout bêtement. (Puis elle pige brusquement le regard venimeux que je lui adresse.) Ah ! oui ! se hâte-t-elle d'ajouter. Ces petits machins qui comptent tellement...

— Ceux qu'elle avait achetés ce soir-là, vers onze heures et demie à son drugstore. J'ai trouvé le paquet. Oui, le paquet encore tout ficelé dans son tiroir.

— Quelle chance ! observe Greta, sans grande conviction.

— Tu vois ce que ça implique ? Pour les mettre dans son tiroir, il a bien fallu qu'elle rentre chez elle. Ça veut dire que Lois a menti en déclarant qu'elle est partie au drugstore et qu'elle a disparu. Lily a dû rentrer chez elle, y déposer son paquet, et puis ressortir.

— Et qu'est-ce que tu déduis de ça, détective de mon cœur ? me demande Greta, qui joue le jeu maintenant, de son ton le plus dramatique.

— Que Lois et sa sœur étaient toutes les deux dans une combine montée contre Grossman. Et ça explique leurs mensonges : celui de Lois au sujet de la disparition de Lily, et celui de Lily, lorsqu'elle racontait avoir été kidnappée sur le trottoir et emprisonnée chez Grossman.

— C'est éblouissant, Al ! s'écrie-t-elle, tout émue... Tu racontes ça comme si tu pensais tout haut, comme si tu voyais toute l'aventure se dérouler sous tes yeux. Jamais je n'aurais cru que tu étais capable de penser...

J'observe alors :

— De sorte que si les sœurs Teal ont menti, ça veut dire que Grossman et Walker ont dit la vérité. Pour le compte de Grossman, Walker a effectivement fait une proposition à Lily et Lily l'a acceptée, en posant cependant une condition curieuse, celle de le retrouver tard ce soir-là...

J'allume une cigarette et je reprends :

— Grossman aimait les jeunes femmes, mais pas au point de se livrer à des imprudences susceptibles de lui causer des désagréments.

— Al, me dit brusquement Greta, je ne te suis plus. Si j'ai bien compris le début de l'histoire, Grossman n'a rien à voir dans les meurtres ?

— Exactement.

— Elles ne se sont quand même pas tuées mutuellement ? Elles ne se sont pas suicidées non plus ! Je ne vois toujours pas.

— Imagine le beau pigeon que Grossman constituait pour un maître chanteur ambitieux, lui dis-je posément. La grosse galette, un faible pour les petites femmes... Mais sur ce terrain-là, le gars était extrêmement prudent. C'était presque une gageure de l'amener à commettre une boulette. Mais tôt ou tard, un maître chanteur plus malin que les autres finit par trouver le moyen.

« Il faut deux femmes ; si elles sont sœurs, c'est d'autant mieux. L'une d'elle se fourre sous le nez de Walker jusqu'à ce qu'il la remarque. Elle a peut-être même le front de lui confier que le rêve de sa vie est d'aller meubler une des chambres du château de Grossman. Alors le marché est conclu et elle disparaît. Le lendemain matin dès l'aube, la tendre sœur Lois se précipite à la police pour signaler la disparition de Lily.

« Maintenant notre maître chanteur a la situation bien en main. La police s'intéresse au sort de Lily disparue. S'il le faut, il est entendu que Lily jurera qu'elle a été kidnappée et entraînée de force dans le château. Il faut que la victime se décide à casquer, sinon... Mais Grossman les a possédés ; grâce à ses relations avec le district attorney, il est tenu au courant de l'activité du Service des Recherches dans l'intérêt des familles. Grossman lui ordonne d'enterrer l'affaire. Sale coup pour notre maître chanteur !

« Entre-temps je me livre à une nouvelle enquête et je découvre quelques éléments nouveaux. Comme il a peur que ça ne sente bientôt le roussi, le maître chanteur charge Lois de monter le viol bidon pour me compromettre et se débarrasser ainsi de moi.

— En somme, Lois mentait en accusant Walker ? demande Greta, les yeux écarquillés.

— Tout comme Lily mentait en prétendant avoir été kidnappée. Quand le maître chanteur a su que j'avais délivré Lily, il s'est trouvé en face d'un terrible problème. Grossman n'aurait pas de mal à prouver qu'elle mentait, elle se serait alors dégonflée, évidemment, et elle aurait avoué la vérité. Pour l'empêcher de parler, il n'a trouvé qu'un moyen : la tuer.

« De son côté, Lois n'a jamais imaginé que son complice dans la tentative de chantage pouvait être l'assassin de sa sœur. Pour elle, c'était Grossman, le coupable. Alors elle a résolu de se venger en déposant contre lui devant le grand jury et en racontant tous les mensonges susceptibles de compromettre Grossman.

« Ce coup-là, le maître chanteur a perdu ses chaussettes : Lois devenait aussi dangereuse que Lily ! Il suffisait qu'elle apprenne la vérité sur le meurtre de sa sœur et elle aussi se mettait à table ! Et pour comble, il lui était impossible de l'atteindre puisque Bryan la cachait et la faisait surveiller nuit et jour. La seule solution fut donc cette bombe à retardement placée dans ta voiture. Du moment qu'il tuerait Lily, il s'en foutait pas mal de liquider d'autres personnes par-dessus le marché.

— Mais d'abord comment le maître chanteur a-t-il pu connaître les sœurs Teal ? demande Greta.

— Question fort pertinente, dis-je d'un ton satisfait. Vois-tu un endroit plus propice que cette joaillerie où elles travaillaient toutes les deux et dont Walker était le client assidu ?

— Tu veux dire... mon magasin ? s'exclame Greta d'une voix chevrotante. Voyons, Al ! Tu ne penses tout de même pas que...

— Après avoir délivré Lily et l'avoir ramenée chez moi, dis-je, je n'ai téléphoné qu'à deux personnes seulement ; c'est alors qu'elle a été assassinée. Ce sont les deux seules personnes qui pouvaient savoir où elle était. La première, c'était Bryan, la seconde, toi.

— Non ! s'écrie-t-elle en faisant avec la tête un signe de dénégation, ce n'est pas...

— Tu es la seule à qui j'ai dit où était Lois, quand nous l'avons cachée dans le cottage en pleine montagne. Tu te rappelles que tu as insisté pour que nous fassions ce pique-nique, pour que nous prenions la voiture...

— Tu crois vraiment que je fais chanter les gens, que je suis une meurtrière ? me demande-t-elle en se fâchant.

— Tu es la seule qui était au courant des éléments essentiels au moment où elles ont été tuées.

A cet instant, je vois son air stupéfait et je me radoucis.

— Il y avait toi, dis-je lentement en m'approchant du Picasso que je soulève légèrement ; toi et la personne qui pouvait entendre chaque conversation, chaque coup de téléphone donné ou reçu par toi.

— Al ! (Brusquement, elle saute de joie.) Mais c'est un micro, ce machin-là !

— Tu es vraiment maligne ! lui dis-je en souriant.

— Alors ? (Son visage redevient brusquement sérieux.) Qui l'a installé là ?

Je me détourne avec lenteur :

— Douglas ? fais-je doucement. Douglas, vous ne passez donc pas votre disque ?

— Je n'ai pas pu m'empêcher d'écouter votre conversation, me répond-il d'une voix étranglée. C'était passionnant !

— Ne partez pas ! C'est maintenant que ça va devenir passionnant !

— Tu n'as pas répondu à ma question, me dit Greta, l'air inquiet. Qui a posé le micro sur le mur ?

— Le chantage exige une tournure d'esprit tout à fait spéciale. Utiliser une bombe à retardement qui peut tuer une personne comme elle peut en tuer huit, ça demande aussi une tournure d'esprit tout à fait spéciale. Un petit esprit répugnant et détraqué, qui déforme tout ce qu'il voit. Le genre de petit esprit répugnant, poursuis-je en adressant mon plus beau sourire à Douglas Lane, qui trouve charmant de se balader dans une maison amie déguisé en eunuque de harem turc !

Il recule, les lèvres retroussées par un affreux rictus qui découvre ses dents, mais au bout de trois pas il est bien obligé de s'arrêter, acculé, le dos au mur.

Je m'approche alors de Douglas et lui déclare posément :

— Greta pourra vous le dire. L'après-midi où la bombe a éclaté, j'ai juré que si je mettais la main sur le type qui l'avait posée dans la voiture, je lui tordrais le cou de mes propres mains !

Je lève lentement les bras, en crispant les doigts au fur et à mesure qu'ils approchent de sa gorge.

— Non ! (Ses pupilles se dilatent d'effroi.) Vous n'avez pas le droit ! Vous êtes deux fois plus fort que moi ! Ça serait un assassinat !

— Douglas ! dis-je affectueusement en lui étreignant la gorge, comme vous avez raison ! Je vous offre exactement le sort que vous avez réservé aux sœurs Teal et aux deux gardiens qui sont morts quand votre bombe a éclaté.

Je resserre ma prise et lui rentre son hurlement dans le gosier. Puis je le soulève à bout de bras, cependant qu'il tambourine des talons contre le mur.

— Al ! s'écrie Greta affolée. Al ! Lâche-le !

— Ne te mêle pas de ça !

Le martèlement devient spasmodique et les ruades de plus en plus faibles. Le visage de Douglas vire au violet foncé et les yeux commencent à lui sortir de la tête.

Du coin de l'œil, je vois soudain surgir un projectile dans ma direction. J'essaie bien de l'éviter, mais il est trop tard. La bouteille pleine de whisky vient percuter ma tempe droite et m'envoie sur les genoux. Tout se met à tourner autour de moi. Dans l'intervalle, j'ai lâché Lane et mes yeux me refusent tout service.

Au bout d'un moment qui me paraît interminable, tout finit par se tasser et je recommence à voir et même à penser. Je me remets tant bien que mal debout et je vois Greta devant moi, la bouteille de whisky toujours au poing. Elle m'accable maintenant de furieux reproches.

— Tu oublies donc que tu es flic ? s'écrie-t-elle. Si tu étrangles Douglas, tu vas être comme lui, un assassin ! Tu me fais vomir, poursuit-elle, avec tes boniments de même !... L'étrangler de tes propres mains ! Quelle histoire ! Tiens, voilà dix *cents*, sale gosse ! Va t'acheter une sucette chez l'épicière ! Tu pourras toujours jouer aux gendarmes et aux voleurs et à l'étrangleur d'assassins quand tu reviendras !

— Sans blague ! Tu as bien failli m'assommer. Tu avais besoin de te servir d'une bouteille pleine ?

— J'ai pensé que je n'aurais pas le temps de la boire avant ! riposte-t-elle. Tu vas continuer à jouer à l'étrangleur ?

Je marmonne :

— Non... bien sûr. Tu as raison, naturellement. C'est bon dans les romans policiers. Merci, Greta !

— A ton service ! répond-elle, soulagée. Je ne pouvais pas te laisser faire, Al. Chaque fois que tu m'aurais aimée, après ça, j'aurais eu trop peur pour prendre mon plaisir !

J'entends un brusque soupir angoissé à côté de moi et je me souviens que Douglas Lane fait toujours partie des vivants. Tassé contre le mur, il halète à grands coups. Le violet foncé de son visage s'est mué maintenant en une horrible teinte gris cendre qui ne vaut pas mieux. En outre, sa respiration n'a pas l'air, non plus, de

s'améliorer.

Je l'interroge :

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Jamais pu supporter... les brutalités..., mur-mure-t-il, tout haletant. C'est mon cœur... C'est congénital...

Tout à coup, d'un bond, il se remet tout debout. La souffrance lui déforme le visage ; ce n'est plus qu'une masse confuse agitée d'atroces crispations.

— Au secours ! gémit-il. J'ai mal au côté gauche. Je vous en supplie, ne m'abandonnez pas !

Son corps se détend brusquement et bascule la tête la première. Il s'effondre mollement par terre et reste là, sans bouger.

— J'appelle un docteur, annonce brusquement Greta.

Je m'agenouille près de Douglas et lui tâte le cœur.

— Laisse tomber le docteur, mon chou, dis-je à Greta au bout de quelques secondes. Un corbillard lui suffira !

*Achevé d'imprimer
le 7 juin 1972.
Imprimerie Firmin-Didot
Paris – Mesnil – Ivry.
Imprimé en France
N° d'édition : 16861
Dépôt légal : 2^e trimestre 1972. – 8664*